

北京

北

BEIJING

بجینگ

京

FAVER

à partir de :

PÉKING

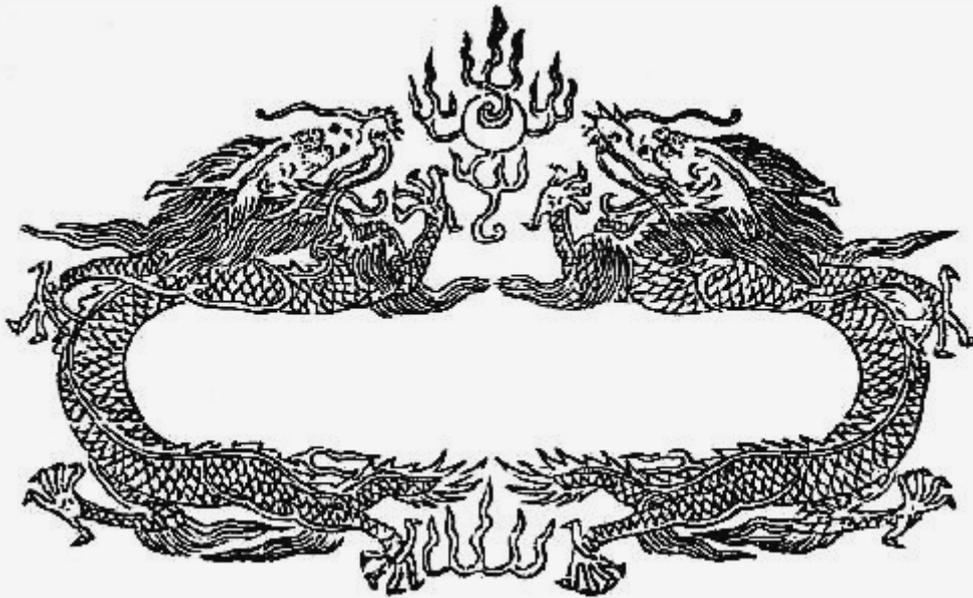
HISTOIRE ET DESCRIPTION

par Alphonse FAVIER (1837-1905)
vicaire apostolique de Péking

Desclée de Brouwer, Paris, Lille, 1900-1902. 416 pages + 524 gravures
anciennes et nouvelles reproduites ou exécutées par des artistes chinois d'après
les plus précieux documents.

Première édition, imprimerie des lazaristes, 1897.

Deuxième partie : Description, pages 271-408.



Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mars 2014

Péking. Description.





II

PARTIE DESCRIPTIVE

VILLE DE PÉKING — MONUMENTS — PALAIS IMPÉRIAL —
MINISTÈRES — PAGODES — LAMASERIES — HISTORIENS —
ÉGLISES — JARDINS — SÉPULTURES DES EMPEREURS —
INDUSTRIES COMMUNES — VOYAGES — CLIMATOLOGIE
— SCIENCES ET ARTS — US ET COUTUMES — FAUNE ET
FLORE — EAUX THERMALES — BRONZES ANTIQUES —
CÉRAMIQUE CHINOISE, ETC., ETC.,

TABLE

Chapitre XV.

- I. Plan de Péking. Les villes. Le palais impérial. Les murailles. Les portes.
- II. Les jardins impériaux. Le Pé-haè. Le Tchoung-haè. Le Nan-haè. Les palais de l'impératrice. Le Tse-kouang-ko. Le pont de marbre.
- III. Tour de la cloche. Tour du tambour. Observatoire. Salle des examens. Eléphants.

Chapitre XVI.

- I. Ta-kao-tien. Temple du Ciel. Temple de l'agriculture. Temple des lamas. Koung-ming-tien. Fa-yuen-sse. Loung-fou-sse. Hou-kouo-sse. T'ou-ti-miao. Pao-kouo-sse. Young-ho-koung.
- II. Instruments de l'observatoire.

Chapitre XVII.

- I. Temple de la grande cloche. Ou-t'a-sse. Pa-li-tchouang. Temple de la terre. Temple de la lune. Temple du soleil. Pouo-yun-kouan. T'ien-ning-sse. Hoang-sse. Pi-yun-sse. Yu-ts'iuen-chan. Ouo-fo-sse. Kiè-t'aè-sse. Pa-t'a-tch'ou.
- II. Yuen-ming-yuen. canal Impérial. Pont de Louo-kouo-k'iao. Sépulture des Ming.

Chapitre XVIII.

- I. L'empereur. Les princesses. Les eunuques. Sépulture impériale.
- II. Les ministères : Intérieur, Finances, Cérémonies, Guerre, Justice, Travaux publics. Le Tsoung-jen-fou. Le Née-ou-fou. Le Tou-tch'a-yuen. Le Née-ko. Le Kiun-ki-tchou.
- III. Le Tsoung-li yamen. Les Légations.
- IV. L'armée chinoise.

Chapitre XIX.

- I. Les tribunaux. Le Pé-yamen. La police. Les prisons.
- II. Les rues. Les places. Les voleurs. Les pompiers.
- III. Les banques. Les monts-depiété. Les théâtres. Les maisons de jeu. L'opium. Les boutiques. Les restaurants. Les cafés.
- IV. Les enfants trouvés.

Chapitre XX.

- I. La famille. Le père. La femme. L'enfant. L'école. Le mariage.
- II. Les fêtes. Le 1er jour de l'an. Les pèlerinages.
- III. Les ouvriers. Industries diverses. Les petits métiers : barbier, pédicure, acrobate, etc.
- IV. Les lettrés. La peinture. La musique. La médecine. L'acuponcture.
- V. La maladie. La mort. Les funérailles. La sépulture.

Chapitre XXI.

- I. Habits de cour. Vêtements des riches, du peuple, des pauvres, des jeunes filles, des enfants.
- II. Un grand dîner. Nourriture du peuple, des pauvres.
- III. Habitations : palais, pagodes, maisons, paillotes.

Chapitre XXII.

- I. Voyages. Moyens de transport : barques, voitures, chaises à porteurs, palanquins à mules.
- II. Cheval. Mulet. Âne. Chameau. Traîneaux. Bêtes de somme. Attelages. Brouette, etc. Chemin de fer.

Péking. Description.

III. Routes. Tourelles kilométriques. Auberges.

Chapitre XXIII.

- I. Géologie. Climatologie. Eaux thermales.
- II Céréales. Fleurs.
- III. Ornithologie.
- IV. Faune.

Chapitre XXIV.

Bronzes antiques : Dynasties des Tchang, des Tcheou, des Han et des T'ang.

Chapitre XXV.

La céramique : Dynasties des Soung, Yuen, Ming et Ts'ing.

@

CHAPITRE XV

I. Plan de Péking. Les villes. Le palais impérial. Les murailles. Les portes.

II. Les jardins impériaux. Le Pé-haè. Le Tchoung-haè. Le Nan-haè. Les palais de l'impératrice. Le Tse-kouang-ko. Le pont de marbre.

III. Tour de la cloche. Tour du tambour. Observatoire. Salle des examens. Éléphants.

@



I

Quatre p.275 cités tout à fait différentes forment la ville de Péking :

1° La ville violette réservée (Tse-kin-tcheng), ainsi nommée parce que jadis on ne devait employer que du mortier violet pour les constructions, de là *Tse* (violet). Cette ville est absolument interdite, et personne ne peut y pénétrer, d'où le mot *kin* (réservé) ; enfin, cette enceinte est fort étendue, d'où le mot *tcheng* (ville).

2° La ville impériale (Hoang-tcheng), ainsi nommée du mot *Hoang* (empereur) et du mot *tcheng* (ville). On lui donne à tort le nom de

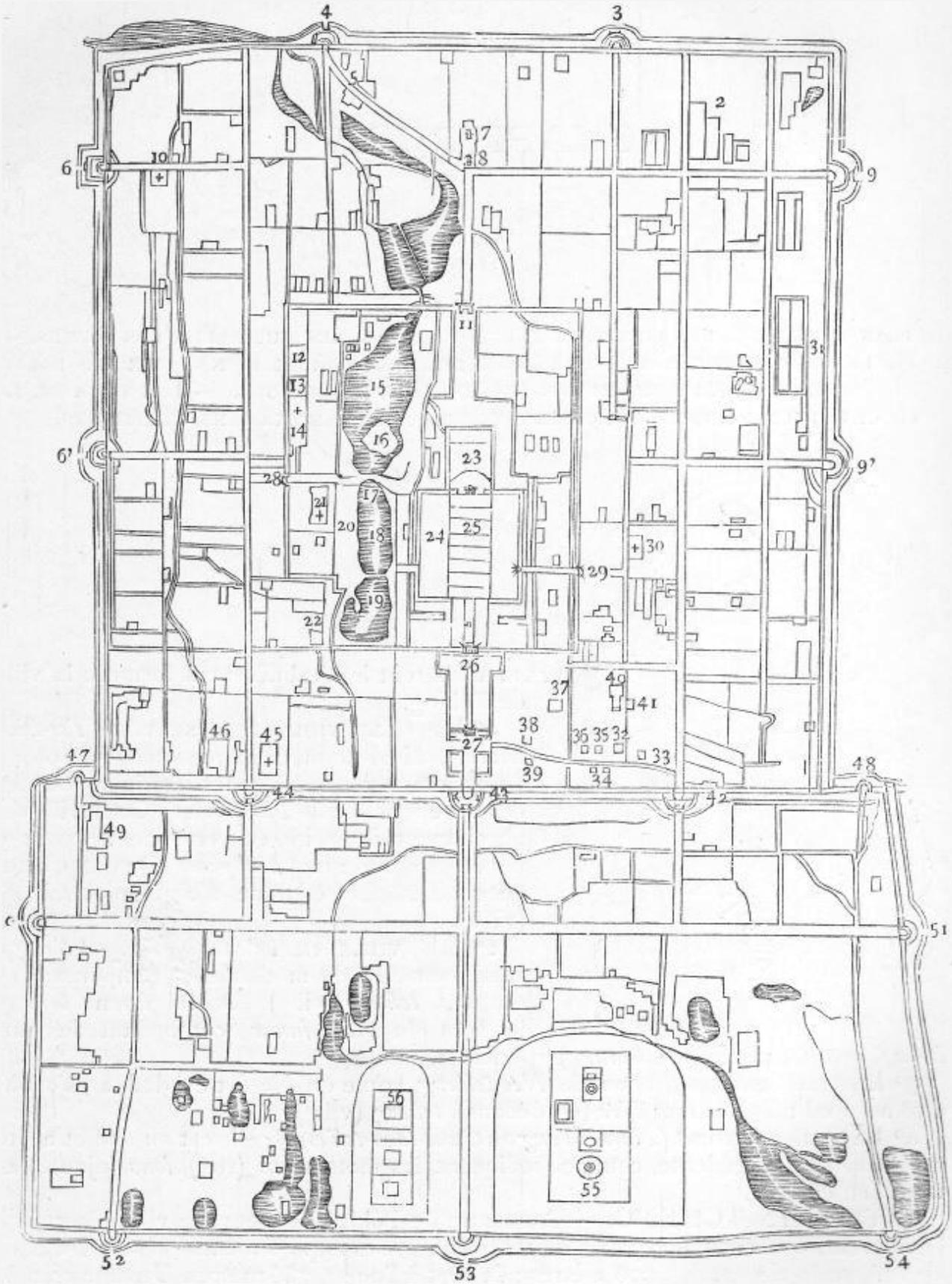
ville jaune, confondant le mot *hoang*, jaune, avec le mot *hoang*, impérial.

3° La ville tartare, nommée Née-tch'eng, parce qu'elle est en dedans, c'est-à-dire au nord : d'où le mot *Née* (en dedans), *tcheng* (ville).

4° La ville chinoise (Nan-tch'eng ou Ouaè-louo-tch'eng) ; elle est au sud et a été adjointe à la précédente, comme l'indiquent les mots *Nan* (sud), *louo* (ajouté) et *Ouaè* (en dehors).

1° TSE-KIN-TCHENG. — Au centre de Péking se trouve la ville réservée à l'empereur, contenant ses palais de réception et ses appartements privés. Du nord au sud, celle-ci mesure 1.006 mètres ; de l'est à l'ouest, 786 mètres. Un mur crénelé de 22 pieds d'élévation l'entoure, ainsi qu'un fossé de 60 mètres de

Péking. Description.



Plan de Péking.

Péking. Description.

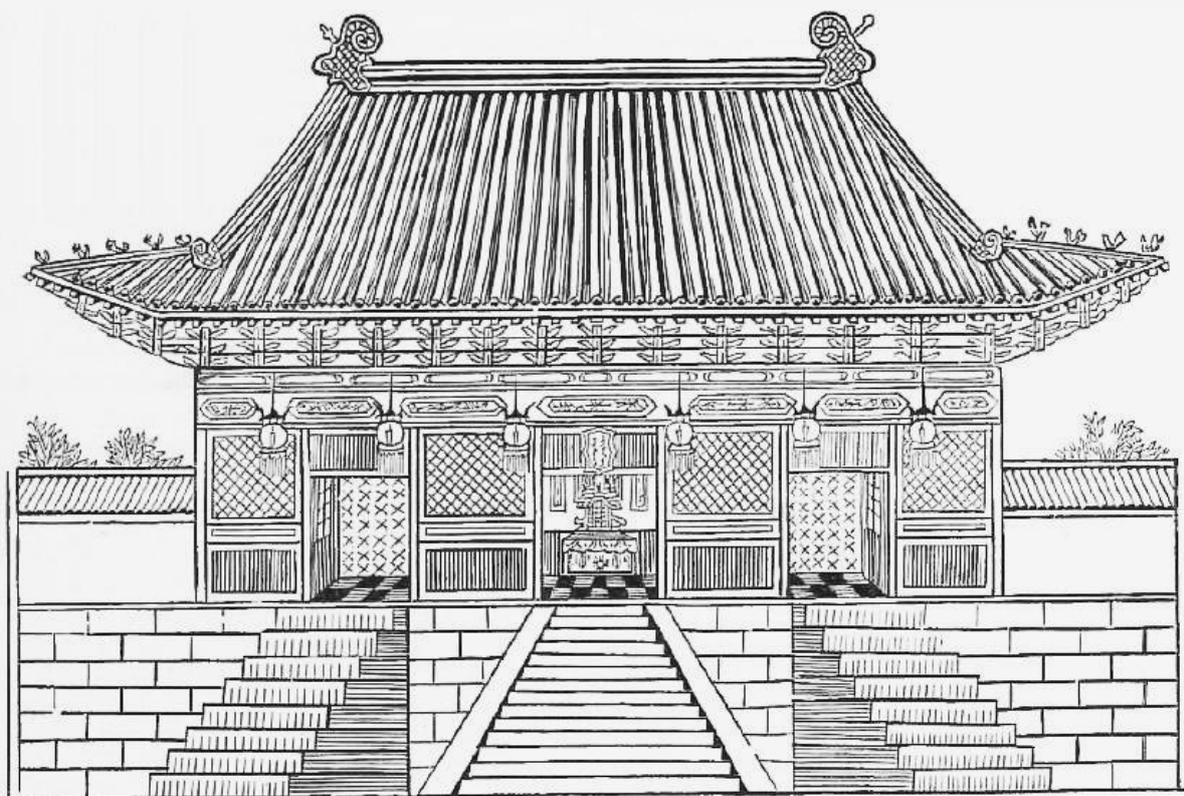
Légende du plan de Péking.

1. Pé-kouan, établissement russe. — 2. Young-ho-koung. Bouddha vivant. — 3. Ngan-ting-men. — 4. Teu-cheng-men. — 5. Nouveau palais du 7^e prince. — 6. Si-tche-men. — 6'. P'ing-tse-men. — 7. Tchoung-leou (Tour de la cloche). — 8. Kou-leou (Tour du tambour). — 9. Toung-tche-men. — 9'. Ts'i-hoa-men. — 10. Église du Si-t'ang. — 11. Heou-men. — 12. Le Si-che-k'ou (conservé par l'empereur). — 13. Le Si-che-k'ou (donné par l'empereur). — 14. Nouvelle cathédrale. Le Pé-t'ang. — 15. Pé-haè (Lac du Nord). — 16. Pè-t'a. — 17. Pont de marbre (Yu-ho-k'iao). — 18. Tchoung-haè (Lac du centre). — 19. Nan-haè (Lac du sud). — 20. Tse-kouang-ko. — 21. Ancien Pé-t'ang. — 22. Nouveau palais de l'impératrice-mère. — 23. Mée-chan. — 24. Palais impérial. — 25. Appartements privés de l'empereur. — 26. Chen-ou-men. — 27. Entrée du palais. Porte du sud. — 28. Si-hoa-men. — 29. Toung-hoa-men. — 30. Église Saint-Joseph (Toung-t'ang). — 31. Magasins de riz impériaux. — 32. Légation de France. — 33. Légation d'Italie. — 34. Légation d'Allemagne. — 35. Légation du Japon. — 36. Légation d'Espagne. — 37. Légation d'Angleterre. — 38. Légation de Russie. — 39. Légation d'Amérique. — 40. Inspectorat général des douanes. — 41. Bureau de poste. — 42. Ha-ta-men — 43. Ts'ien-men. — 44. Choun-tche-men. — 45. Ancienne cathédrale (Nan-t'ang). — 46. Les éléphants de l'empereur. — 47. Si-pien-men. — 48. Toung-pien-men, canal impérial. — 49. Ancien palais du 7^e prince. — 50. Tchang-i-men. — 51. Cha-kouo-men. — 52. Nan-si-men. — 53. Young-ting-men. — 54. Tso-ngan-men. — 55. Temple du Ciel. — 56. Temple de l'agriculture.

large, rempli p.277 d'eau. À l'extérieur, entre les murs et le fossé, existe une enfilade de casernes et de magasins pour le service de la garde. Aux quatre angles sont autant de pavillons appelés Kiao-leou, c'est-à-dire pavillons angulaires ; les murailles sont percées de quatre portes : au sud, Ou-men ; au nord, Chen-ou-men ; à l'est, Toung-hoa-men ; à l'ouest, Si-hoa-men. Après avoir traversé le Ou-men, on rencontre une seconde porte nommée Taè-ho-men, donnant accès dans une cour magnifique où se trouve le grand palais T'aè-ho-tien : c'est la salle du trône, la salle d'audience, la première salle de réception ; c'est là que sont reçus les ambassadeurs ; l'empereur s'y rend le jour de sa naissance et le jour de l'an pour s'offrir aux prostrations et aux vœux des princes et des grands. Aucune salle du palais n'approche de celle-ci pour la magnificence. Vient ensuite le Tchoung-ho-tien, salle des cérémonies, de la généalogie impériale, où sont présentés à l'empereur les instruments d'agriculture, les grains, les échantillons des récoltes. En remontant toujours au nord, on arrive au Pao-ho-tien, salle du conseil, servant aussi aux examens des candidats à l'académie des Han-lin et de salle des Annales. Puis on rencontre le Ts'ien-ts'ing-men, donnant accès au palais Ts'ien-ts'ing-koung ou appartements privés du souverain ; enfin le Kiao-t'aè-tien, salle des noces ; le K'oun-ning-koung, la porte K'oun-ning-men et le jardin à fleurs Yu-hoa-yuen.

Toute cette ligne de palais est bordée à l'est et à l'ouest par une muraille percée de plusieurs portes, ce qui forme encore deux nouvelles rangées d'appartements, le Toung-léou-koung et le Si-léou-koung ; c'est là que se trouvent les palais des impératrices, d'où viennent les noms des deux

impératrices ; Toung-t'aè-heou (impératrice de l'est) et Si-t'aè-heou (impératrice de l'ouest). On trouve aussi dans ces deux enfilades de droite et de gauche les appartements des femmes, les infirmeries, les salles de comédie, les magasins de soieries, pelleteries, vêtements, thé, médecines et mille autres choses ; enfin plusieurs superbes pagodes et le trésor impérial renfermé dans l'appartement appelé Kouang-tchou-sse. Il faudrait un volume pour la description détaillée de tous ces palais ; c'est vers le sud-est que se trouve le Ouen-hoa-tien où furent reçus les ambassadeurs en 1895.

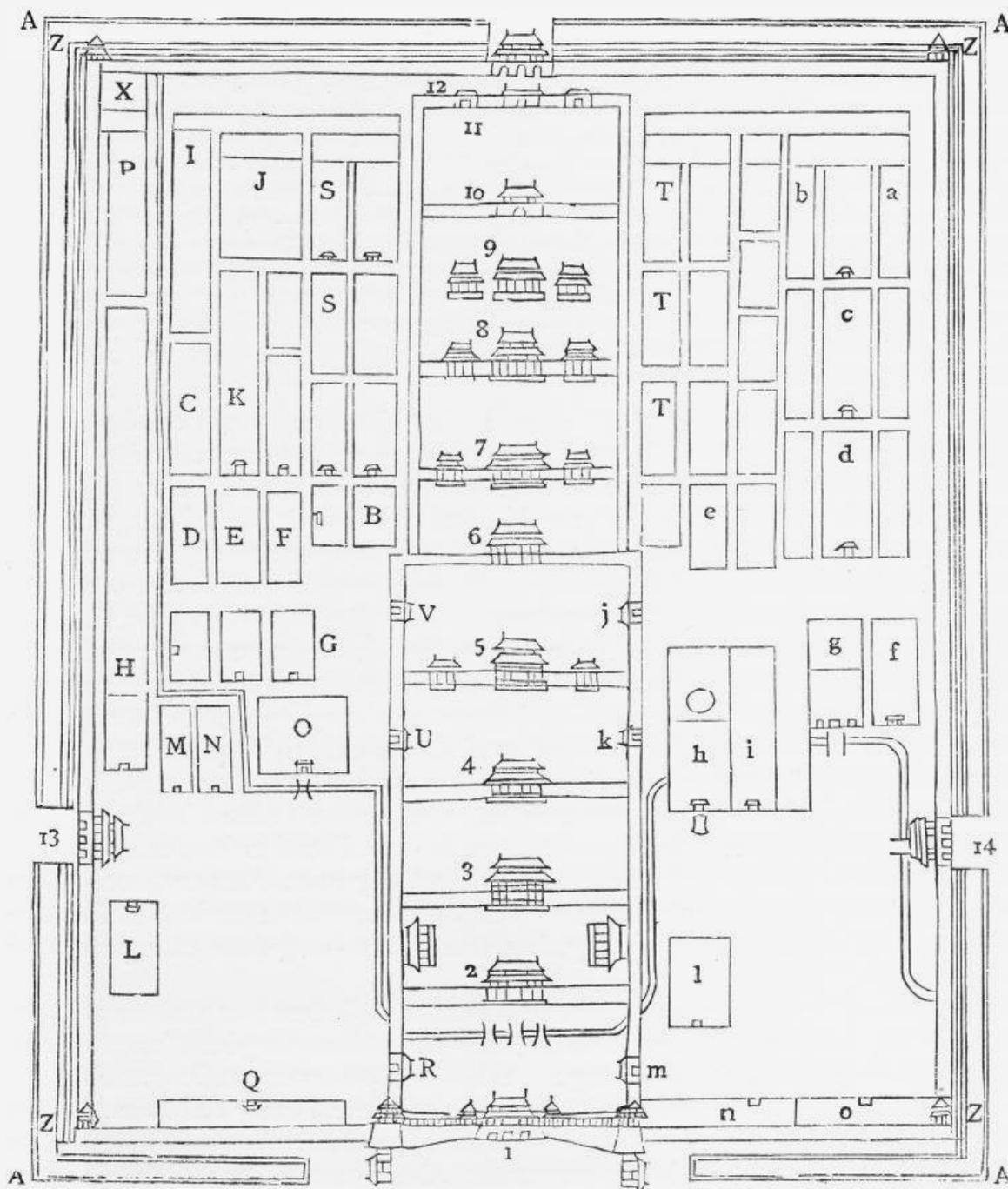


Ouen-hoa-tien, salle de l'audience.

2° HOANG-TCH'ENG. — Cette ville impériale a été construite, ainsi que le palais et la ville tartare, par l'empereur Young-lo des Ming (1406-1437). Les murs du Hoang-tch'eng ont 18 li de tour, soit 10 kilomètres 350 mètres ; leur hauteur est ^{p.279} de 18 pieds, leur largeur à la base de 6 pieds ½ sur 5 pieds 20 au sommet ; ils sont percés de quatre portes, dont voici les noms : au sud, Ta-ts'ing-men ou Tch'ang-ngan-men ; au nord, Ti-ngan-men ou Heou-men ; à l'est, Toung-ngan-men ou Toung-hoa-men ; à l'ouest, Si-ngan-men ou Si-hoa-men. Ces portes ont environ 70 pieds de large et sont divisées en cinq travées égales, celle du milieu est réservée à l'empereur. Dans l'intérieur du Ta-ts'ing-men se trouvent encore deux portes, le T'ien-ngan-men et le Touan-men, puis le Oumen qui est l'entrée sud de la ville réservée ou palais impérial. Entre ces deux

Péking. Description.

portes se voient les deux pagodes T'aè-miao et Che-ki-t'an ; enfin au devant du Ou-men ont été placés des cadrans solaires et autres instruments.



Plan et légende du palais impérial de Péking.

1. Ou-men. — 2. T'aè-ho-men. — 3. T'aè-ho-tien. — 4. Tchung-ho-tien. — 5. Pao-ho-tien. — 6. Ts'ien-ts'ing-men. — 7. Ts'ien-ts'ing-koung. — 8. Kiao-t'aè-tien. — 9. K'oun-ning-koung. — 10. K'oun-ning-men. — 11. Yu-hoa-yuen. — 12. Chen-ou-men. — S. Si-léou-koung. — P. Toung-léou-koung. — P. Kouang-tchou-sse. — I. Ing-hoa-Hen. — J. Si-hoa-yuen. — K. Tchung-tcheng-tien. — C. Cheou-ngan-koung. — D. Lao-koung-th'ou. — E. Cheou-k'ang-koung. — F. Ts'e-ning-koung. — G. Tsao-pan-tch'ou. — H. Née-ou-fou. — L. Nan-sun-tien. — M. Sien-ngan-koung. — N. Chang-i-kien. — O. Ou-ing-tien. — Q. Nan-fou. — R. Houg-i-men. — U. Ieou-i. — V. King-yün. — X. Miao. — a. Yuè-che-leou. — b. Yang-sin-tien. — c. Ning-cheou-koung. — d. Hoang-ki-tien. — e. Fong-sien-tien. — f. Kouo-che-kouan. — g. Tsien-ting. — h. Ouen-hoa-tien. — i. Tch'ouan-sin-tien. — j. Loung-tsoung. — k. Tsouo-i. — l. Sse-k'ou-chou. — m. T'i-jen-men. — n. Née-k'ou. — o. Née-ko. — 13. Si-hoa-men. — 14. Toung-hoa-men. — Z. Kiao-ho-leou. — A. Murailles, fossés, maisons des gardes.

Péking. Description.

3° NÉE-TCH'ENG. — Cette ville tartare a 41 li 26 de tour, ou 23.720 mètres ; les murs ont 41 pieds de haut sur une épaisseur de 62 à la base et 50 au sommet ; ils sont percés de neuf portes, dont voici les noms : Au sud, Tcheng-yang-men ou Ts'ien-men faisant face au palais, Tchoung-ouen-men ou Ha-ta-men, Suen-ou-men ou Choun-tche-men ; au nord Ngan-ting-men et Teu-cheng-men ; à l'est, Tch'ao-yang-men ou Ts'i-hoa-men et Toung-te-men : à l'ouest, Fou-tch'eng-men ou P'ing-tse-men et Si-tche-men. Chaque porte est flanquée d'une demi-lune, comprenant une grande avant-porte en maçonnerie percée de meurtrières pour les canons, et de deux petites portes de côté ; celles-ci en cas de guerre sont fermées par une énorme grille en fer ^{p.280} cachée dans la construction qui les surmonte et qu'on laisse tomber en guillotine. Les avant-portes se nomment T'ien-leou, la demi-lune Yuè-tcheng, les portes de côté Yuè-tcheng-men ; il est évident que du temps où elles ont été construites, ces fortifications étaient très respectables ; aujourd'hui elles n'arrêteraient pas l'ennemi, quelques obus feraient tout sauter.

4° NAN-TCH'ENG. — Cette ville a été construite et entourée de murs bien après la ville tartare, la 23e année de l'empereur Kia-king des Ming. Ses murailles ont 28 li de tour, soit 15.900 mètres ; elles sont percées de sept portes : au sud, Young-ting-men, centrale ; Tsouo-ngan-men ou Kiang-tsa-men à gauche ; Yo-ngan-men ou Nan-si-men à droite ; à l'est, Kouang-kiu-men ou Cha-ouo-men et Toung-pien-men ; à l'ouest Kouang-ning-men ou Tchang-i-men et Si-pien-men. Ses murs ont 20 pieds d'épaisseur à la base et 14 au sommet, sur 25 pieds de haut. Comme dans la ville tartare, les quatre angles portent de grands pavillons en briques, nommés Kiao-leou ; enfin la ville chinoise a aussi ses avant-portes et sa demi-lune mais sans portes de côté.

D'après la croyance chinoise, les bons esprits traversant l'espace à 100 pieds de haut, aucun monument ne doit atteindre cette hauteur, pour ne pas les gêner ; aussi les édifices les plus élevés, comme les pavillons surmontant les portes, ont tous 99 pieds, soit environ 33 mètres. De chaque côté des portes sont dressées cinq mâts pour suspendre les étendards. De l'intérieur on peut facilement monter sur les murailles par des chemins en pente douce, en donnant une légère gratification aux gardiens. De là, on domine toute la ville, et la promenade de la porte Ha-ta-men à la porte Choun-tche-men, sur les remparts, n'est pas sans intérêt : au nord on voit la ville tartare qui ressemble à une vaste forêt, car les arbres y sont à profusion : au sud on a sous les yeux la ville

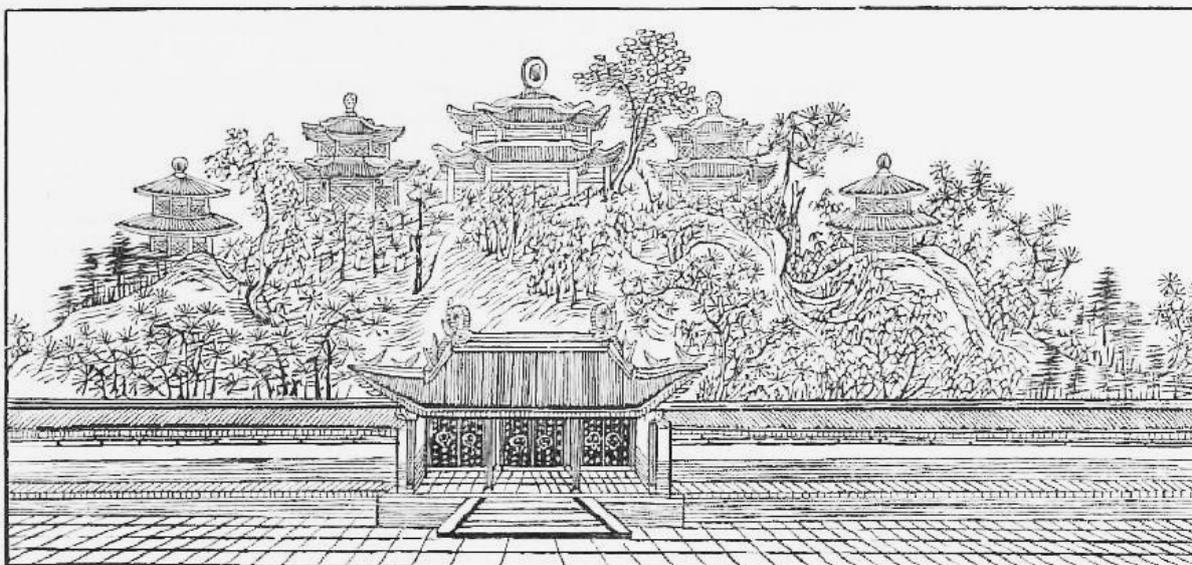
chinoise, et, si l'on s'arrête à la porte Tsien-men, le palais s'aperçoit en entier à quelques centaines de mètres.

II

@

Les jardins de plaisance de l'empereur et des impératrices sont situés au nord et à l'ouest du palais impérial.

1° MÉE-CHAN. — En sortant du palais par la porte du nord Chen-ou-men, on a devant soi une charmante montagne réservée à l'empereur ; elle se nomme King-chan ou Ouan-soui-chan, plus connue sous le nom de Mée-chan (montagne de charbon).



Vue du Mée-chan.

On dit en effet qu'un amas de charbon y est préparé pour les cas de siège. Cette montagne artificielle a 210 pieds de haut en suivant la pente et deux li de tour, soit 1.150 mètres. Au bas se trouve un palais appelé Tsi-ouang-leou, puis un chemin pour monter aux cinq kiosques qui la dominant. Elle date des Yuen, mais c'est l'empereur Kia-king des Ming qui a fait construire les pavillons. Celui du milieu, le plus élevé, est carré et couvert de tuiles jaunes vernissées ; les deux suivants de droite et de gauche sont hexagones, couverts de tuiles jaunes et vertes mélangées ; les deux derniers près des précédents, sont ronds et couverts de tuiles d'un vert bleuâtre à couleur irisée, fort agréable. Chacun de ces pavillons est placé sur un tertre, de telle sorte que la montagne forme cinq élévations couvertes d'arbres. Derrière la montagne, au nord, faisant face à la

Péking. Description.

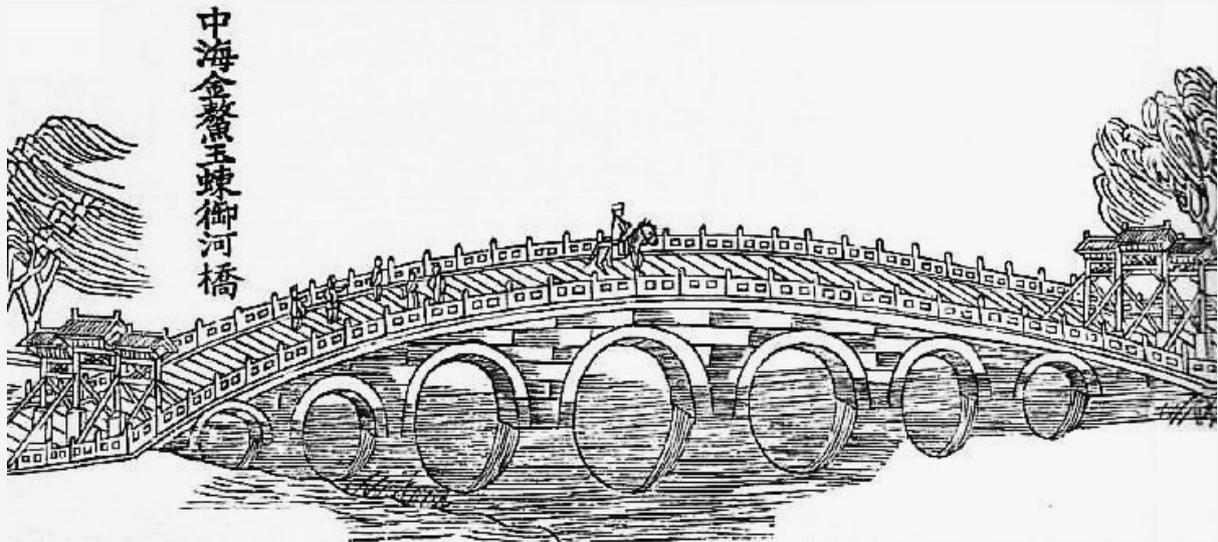
porte Heou-men de la ville impériale, on a construit un palais nommé Cheou-hoang-tien, qui a plus de 33 mètres de long ; c'est là que le cercueil de l'empereur est déposé après sa mort, avant d'être porté aux sépultures des souverains ; on y honore tout particulièrement l'image de l'empereur K'ang-si qui y ^{p.281} est placée. Dans les cinq kiosques sont des statues de Fo, auxquelles l'empereur rend un culte quand reviennent certaines époques de l'année.

On voit encore dans l'enceinte du Mée-chan l'arbre où l'empereur Tch'oung-tchen s'est pendu : c'est une espèce d'acacia (hoè-chou), il se trouve sur la partie nord-est de la montagne et est encore enchaîné. Actuellement il est impossible d'accéder à cette agréable montagne ; on ne peut même plus traverser le chemin qui existe entre elle et le palais, comme on le faisait facilement autrefois. ^{p.282}

2° PÈ-T'A. Voici sans contredit le plus beau paysage de Péking ; cette montagne artificielle et probablement formée des terres provenant des lacs qui l'entourent, se nomme K'oung-hoa-tao : elle existait déjà du temps des Kin et des Yuen, et a toujours servi de jardin de plaisance pour les empereurs. Du temps des Kin, elle se trouvait en dehors et au nord de leur capitale ; depuis les Yuen, elle est dans l'enceinte et fait partie des jardins absolument réservés à la cour. L'espèce de mausolée ou tour blanche qui domine le sommet a été construit par Choun-tche, premier empereur des Tsing : ce n'est point un tombeau, comme on pourrait le croire, mais une espèce de niche pour une belle statue de Fo très artistique en terre vernissée. Sur le devant, se voit une petite pagode entièrement en bronze contenant une autre statue : c'est un Poussa terrible en bronze fort bien travaillé, ayant autour du cou un collier de têtes de morts. De grands mâts sont disposés comme aux portes de Péking pour les oriflammes et drapeaux ; toute la montagne est boisée et décorée d'une multitude de kiosques et de pavillons. Des ponts de marbre la relie aux autres palais qui l'entourent, et une belle balustrade en marbre blanc règne tout à l'entour sur le bord des lacs. On regarde cette tour blanche comme le palladium de l'empire.

3° SAN-HAË, les trois mers. — Trois mers, ou plutôt trois lacs joints entre eux, occupent toute la partie ouest de la ville impériale ; ils ont donc une longueur du nord au sud, d'environ 7 li ou 3.725 mètres. Le nom général est King-haè, mais chaque partie porte un nom spécial : au nord, Pé-haè ; au milieu, Tchoung-haè, au sud, Nan-haè. Sous les Kin, cet emplacement se

nommait Si-hoa-t'an ; les Yuen y ont exécuté de grands travaux, et les Ming ont terminé les embellissements comme on les voit aujourd'hui. La largeur des lacs varie, mais la moyenne est d'environ 300 mètres. Aux lacs proprement dits on donne encore le nom de T'aè-i-tch'e. Un pont splendide en marbre sépare le lac du milieu de celui du nord et fait communiquer les deux rives ; ce pont se nomme



Yu-ho-k'iao (Pont de marbre).

Yu-ho-k'iao. Au sud (Nan-haè) se trouve un pont volant en madriers ; on peut isoler les rives à volonté ; c'est là que du temps des Ming se trouvaient de beaux palais reconstruits et très augmentés dernièrement ^{p.283} pour devenir la résidence de



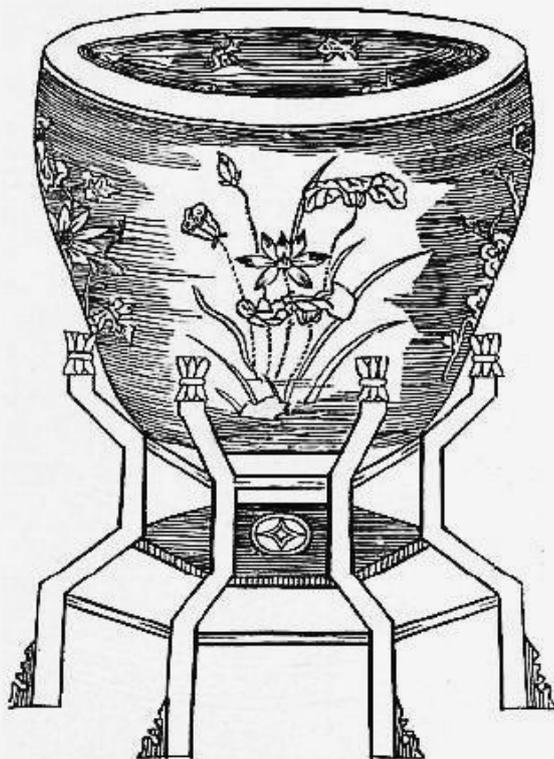
Tse-kouang-ko

l'impératrice-mère ; cette partie touche à l'entrée ouest du palais impérial. Au milieu (Tchoung-haè), nous voyons à l'est du lac, près des murs du palais, une belle pagode appelée Ouan-chan-tien ; elle est desservie par des bonzes payés

Péking. Description.

par l'empereur. À l'ouest on rencontre l'ancien Pé-t'ang, le palais du Tse kouang-ko qui s'est appelé aussi Lée-inn-ko ; c'est là que se font les examens militaires, comme les examens civils se font au Pao-ho-tien. On y reçoit aussi les princes et ambassadeurs tributaires, et on y donne les grands repas aux princes mongols ; enfin l'empereur y a reçu les ambassadeurs européens en 1874. Le palais est fort beau, les murs sont décorés de peintures représentant les exploits de K'ien-loung ; un trône d'or occupe le milieu. À l'étage supérieur sont représentés tous les hommes célèbres qui ont illustré l'empire ; on appelle cette salle Koung-tchen-siang ; on y voit aussi les anciennes armures, cuirasses, casques, armes diverses des premiers temps. Derrière le Tse-kouang-ko, se trouve un autre pavillon qui contient divers cadeaux faits à l'empereur par les étrangers, principalement des selles et des chaises à porteurs de toute espèce. De là on a une vue superbe sur le pont Yu-ho-k'iao et sur la montagne Kioung-hoa-tao : on aperçoit d'abord le Pé-haè, magnifique montagne dominée par la tour blanche Pè-t'a, puis quelques bosquets fleuris du plus agréable effet ; mais les richesses sont au nord. La première est située sur les bords du lac ; c'est une espèce de pont, affectant la forme d'un dragon ; cinq ondulations simulent les replis du serpent, et entre chacune de ces ondulations est bâti un kiosque ; cet endroit s'appelle Ou-loung-t'ing, il sert d'embarcadère pour les promenades en bateau. On trouve ensuite une magnifique pagode, le Ki-lo-che-kie, avec quatre portiques en tuiles vernissées, très richement décorés ; dans l'intérieur on admire une reproduction de montagne en bois sculpté, avec grottes, chemins et sentiers, bonzes, ermites ; au nord de cette première pagode, il y en a une seconde non moins belle, Ouan-Fo-leou (temple des dix milles Fo) ; on compte en effet à l'intérieur dix milles statues et statuettes en bronze ; un peu plus loin, sur la droite, est le palais de repos de l'empereur ; il s'y arrête dans ses promenades pour boire le thé. Tout à côté, se trouve l'immense temple Ta-Fo-leou (pagode du grand Fo) ; il mérite bien ce nom, car la statue de Fo que l'on y adore a 23 mètres ! Le palais de l'impératrice est à l'est de ce temple, moins grand que celui de l'empereur, mais également fort beau. Viennent ensuite le Ta-si-t'ien et le Siao-si-t'ien, deux pagodes ; le Ts'an-t'an, espèce de magnanerie où l'on soigne les vers à ^{p.284} soie de l'impératrice. Toutes ces pagodes et ces temples sont desservis par des lamas en nombre très considérable. Les eaux de ces lacs viennent de la fameuse montagne Yu-ts'iuen-chan, à l'ouest de Péking.

4° TCH'ENG-KOUANG-TIEN. — Près du pont Yu-ho-k'iao se trouve un grand pavillon entouré d'un mur circulaire ; jadis, sous les Yuen, il s'appelait Y-tien-tien ; on le nommait aussi Kien-kouang-tien ; enfin depuis les Ming il a pris le nom de Tch'eng-kouang-tien. L'empereur K'ien-loung, la 10e année de son règne, y fit placer un énorme Yu-kang (urne ou vase à poissons) en jade verdâtre nommé Pi-yu ; c'est un objet de la plus haute antiquité. Dans le pavillon se trouve un trône impérial, et c'est là que le souverain a reçu en 1893 plusieurs ambassadeurs européens ; ce pavillon sert encore à l'empereur pour se revêtir des vêtements de deuil, comme il fit il y a quelques années à la mort de son père, le septième prince.



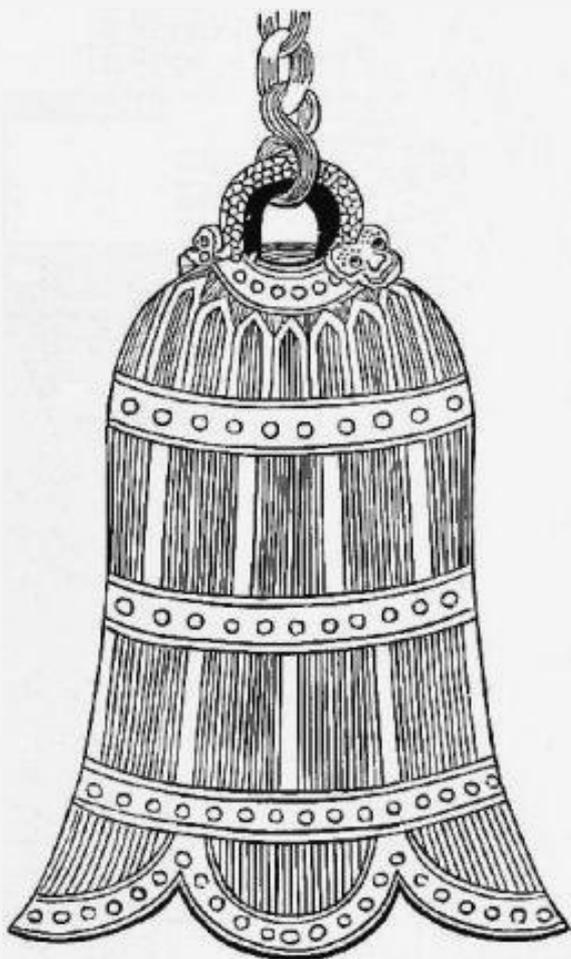
Yu-kang en jade (vase à poissons).

III

La ville tartare renferme encore beaucoup d'autres monuments qui ne sont pas sans intérêt.

1° TCHOUNG-LEOU, tour de la cloche. — Cette tour en pierre et en briques a près de 90 pieds d'élévation ; construit par les Yuen, ce monument était au centre de Kambalich, leur capitale ; il fut reconstruit ou réparé à neuf par Young-lo des Ming, en même temps que cet empereur recouvrait de briques les murs de Péking ; il fut incendié et réédifié la 10e année du règne de K'ien-loung. Cette belle tour renferme une cloche fort grande qui sert encore maintenant à sonner les veilles de la nuit ; elle pèse, dit-on, 20.000 livres.

Cloche de 20.000 livres (tchoung-leou).



2° KOU-LEOU, tour du tambour. — Cet édifice est construit en briques jusqu'à l'étage supérieur, qui est en bois ; il mesure 99 pieds de haut et au moins autant de côté ; on le nommait jadis, sous les Yuen qui l'ont bâti, Tsi-cheng-leou. Il y avait alors dans l'intérieur, pour servir à régler le temps, quatre vases en bronze ; au fond de ces vases une petite ouverture laissait échapper goutte à goutte l'eau dont ils étaient remplis. Le niveau de l'eau, progressivement abaissé, indiquait les différentes veilles de la nuit. Les vases existent encore, on ne s'en sert plus ; ils sont remplacés par des bâtonnets de sciure de bois qui brûlent et dont la longueur ^{p.285} diminuée peu à peu indique également les veilles ; un énorme tambour est placé au milieu de l'étage supérieur du monument et on le frappe à chaque veille, en même temps que la cloche du Tchoung-leou qui se trouve à environ 100 mètres plus au nord ; les vases anciens en bronze se nommaient Toung-leou-hou ; les bâtonnets dont on se sert à présent s'appellent Che-tchen-siang.



Cadran solaire.

3° OBSERVATOIRE. — Du temps des Yuen, l'observatoire se trouvait à l'angle sud-est de leur capitale Ta-tou ou Kambalich ; lorsque Young-lo des Ming rebâtit Péking, les murs furent repoussés plus au sud, et c'est ainsi que l'observatoire est maintenant plus au nord. Une voûte solide le supporte, et il a 50 pieds de haut seulement ; mais sous les Yuen s'élevait au milieu une tour octogone : le quart de cercle y était placé. L'empereur Kia-king le reconstruisit ou répara la 2e année de son règne ; on y avait placé, pour l'étude des vents, un mât appelé Choun-foung-ts'i-kan, une sphère nommée Houn-t'ien-i, un cadran solaire Je-koui ; la 7e année de cet empereur, on y construisit une tour en bois de 40 pieds, pour les observations. Plusieurs autres instruments y furent encore disposés, entre autres le Pan-koui, le Pien koui, le Suen-koui ; ils y demeurèrent jusqu'à l'arrivée du Père Verbiest, qui fit fondre de nouveaux instruments. Sous les Yuen, le grand astronome se nommait Kouo-cheou-king ; sous les Ming, Tcheou-houn-mouo. Ces mandarins étaient aussi chargés de la rédaction du calendrier.

Le président du tribunal des mathématiques.

4° KOUO-TSË-KIEN, collègue impérial. — Il fut construit par les Yuen au nord-est de la ville, et les Ming le complétèrent ; c'est là que les bacheliers et docteurs se préparent aux derniers examens de mathématiques ; ils sont entretenus aux frais de l'empereur, qui s'y rend lui-même quelquefois. La cour mesure 430 pieds et est pavée de marbre ; on y voit un jardin fort beau et enfin, à l'est, un temple nommé Ta-tch'eng-tien consacré au culte de Confucius.

5° KOUNG-YUEN, salle d'examens. — Cet édifice fut bâti par Young-lo et renferme, outre de magnifiques palais, dix mille chambres pour les lettrés. C'est là que les bacheliers reçus dans leurs provinces respectives doivent venir concourir en vue d'obtenir le haut grade de Kiu-jen et Kin-che. Tous les trois ans, ils arrivent au nombre de cinq ou six mille ; on donne à chacun une chambre où il travaille pendant un jour et deux nuits, sans communiquer avec personne et se nourrissant de petits gâteaux secs apportés du dehors ; il ne peut avoir aucun manuscrit. Au sortir de cette cellule, il remet sa composition, qui est examinée par les hauts mandarins désignés. Les cours sont décorées de superbes stèles en marbre ; un pavillon en occupe le milieu ; ^{p.286} il est consacré à Confucius. Le Koung-yuen est placé à l'est de la ville, à 1.500 mètres de l'observatoire.

6° CHE-KIA-HAE. — Les Ming qui habitaient Nanking, en arrivant dans leur nouvelle capitale du nord, regrettèrent leurs rizières, leurs lacs de nénuphars, leurs splendides eaux du sud ; ils voulurent en revoir l'image et creusèrent le Che-kia-haè. Cette espèce de lac se trouve en dehors de la porte Heou-men ; il est fort étendu. Encore aujourd'hui on y voit des rizières, et en été de magnifiques nénuphars blancs et roses ; l'eau y arrive de la montagne Yu-



Péking. Description.

ts'iuen-chan ; elle y entre au moyen d'une écluse pratiquée sous les murs de la ville impériale. À l'ouest se trouve une belle ^{p.287} pagode, le Loung-hao-miao, avec une foule de temples plus petits aux alentours ; ils ont été bâtis par Sang-tsang-che, mandarin du Chen-si ; c'est sous le règne de l'empereur Ouan-li des Ming que tout fut terminé.

7° SIANG-FANG-TSE, palais des éléphants. — Les empereurs, à certaines époques de l'année, par exemple pour aller au Temple du Ciel, devaient monter sur un char traîné par des éléphants. L'empereur Houng-tche des Ming construisit pour ces animaux un palais en dehors de la porte Choun-tche-men ; sous cette dynastie ils étaient fort nombreux ; mais peu à peu leur nombre a été fixé définitivement à six. Ils venaient de la Birmanie ou de l'Annam par la province de Yun-nan. Le char impérial était superbe et les éléphants couverts d'étoffes précieuses ; on voit encore cette grande machine devenue inutile ; un mandarin spécial était chargé de soigner les éléphants et de les mener baigner. Un certain jour, il y a environ 14 ans, un éléphant mal apprivoisé causa des accidents ; en passant dans une rue, il saisit une vieille femme sourde et la jeta par-dessus les toits ; un peu plus loin, il entoura de sa trompe une voiture traînée par un âne et lança le tout dans une boutique ; c'est depuis lors qu'on ne se sert plus d'éléphants et qu'ils ne sortent plus ; on assure même que la coutume d'atteler ces animaux au char impérial étant tombée en désuétude, on ne fera plus venir d'autres éléphants à Péking.



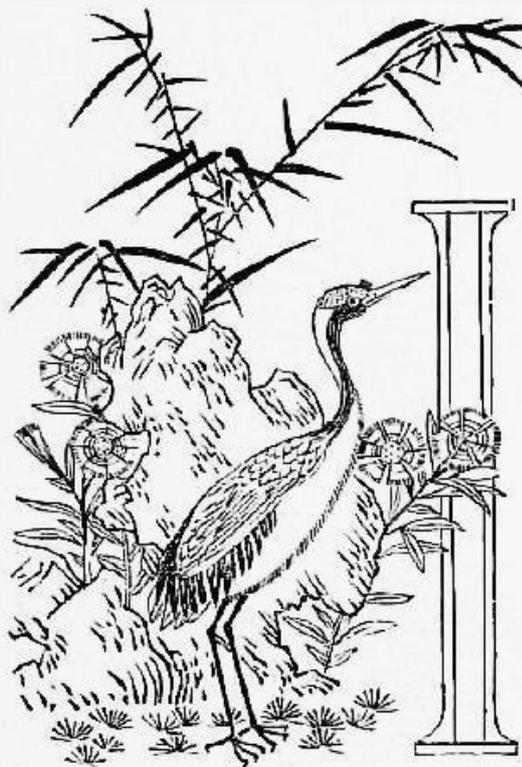
Palais des éléphants.

CHAPITRE XVI

I. Ta-kao-tien. Temple du Ciel. Temple de l'agriculture. Temple des lamas. Koung-ming-tien. Fa-yuen-sse. Loung-fou-sse. Hou-kouo-sse. T'ou-ti-miao. Pao-kouo-sse. Young-ho-koung.

II. Instruments de l'observatoire. p.288

@



I

Il existe dans Péking un nombre considérable de pagodes ; certains auteurs affirment qu'il y en a plus de dix mille ; quelques-unes sont vraiment remarquables par leur grandeur et leur richesse : presque toutes ont été construites sous les Yuen et surtout sous les Ming. Elles sont desservies par des bonzes, des tao-che ou des lamas. L'empereur se rend indistinctement dans chacune.

1° TA-KAO-TIEN. — Lorsqu'on se place à l'angle nord-ouest du palais, on voit directement au nord, et immédiatement

après le fossé, une superbe pagode couverte en tuiles jaunes avec un portique imposant : c'est le Ta-kao-tien. Il a été construit par l'empereur Kia-king des Ming, et les empereurs Young-tcheng et K'ien-loung y ont fait de nombreux embellissements. À l'entrée se trouvent deux pavillons d'une architecture fort curieuse ; c'est une agglomération de quatre ou cinq toitures en tuiles jaunes enchevêtrées les unes dans les autres.

Dans cette pagode ne logent ni bonzes ni lamas ; ces derniers s'y rendent à jours fixes avec l'empereur pour demander, selon l'occurrence, la pluie, la neige ou le beau temps ; Fo y est adoré et on lui brûle des bâtonnets odorants.

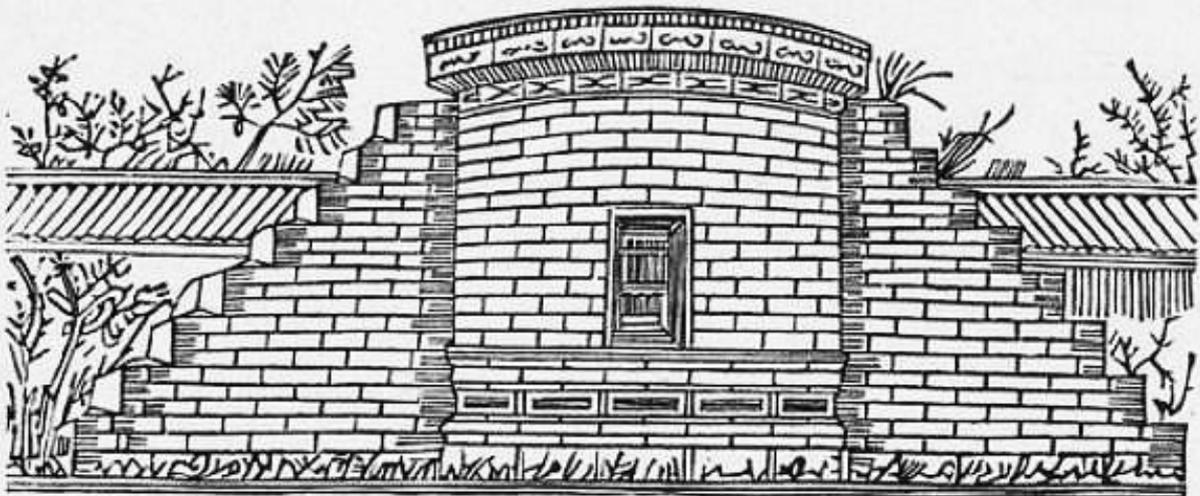
2° T'IEN-T'AN, Temple du Ciel. — Au sud-est de la ville chinoise ou Ouà-tch'eng, on rencontre le Temple du Ciel. C'est un immense enclos qui mesure 5.750 mètres de pourtour. Du côté sud, le mur est carré et a trois grandes portes ; du côté est et ouest, une seule entrée ; au nord, la muraille est arrondie

en demi-lune et n'a pas d'ouverture. Ce temple a été bâti par l'empereur Young-lo des Ming, la 18^e année p.289 de son règne ; on y adorait dans les premiers temps le Ciel et la Terre ; mais il ne fut bientôt consacré qu'au Ciel seul. L'empereur K'ien-loung l'a orné et réparé complètement la 18^e année de son règne.



Porte d'entrée du Temple du Ciel.

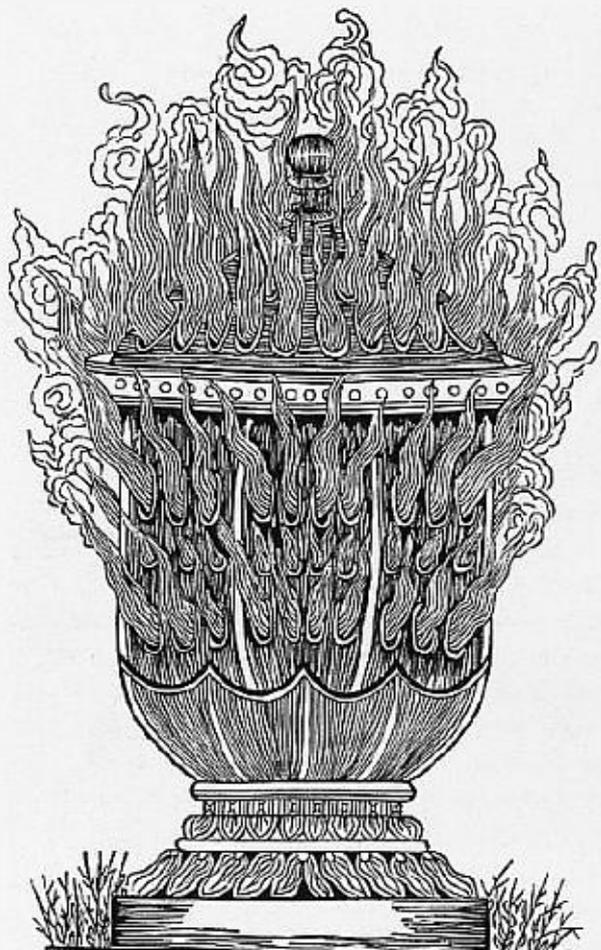
Plusieurs enceintes divisent ce grand emplacement ; on le visitait facilement il y a quelques années, moyennant une petite redevance donnée à chaque porte ; aujourd'hui on n'y pénètre plus, même à prix d'argent ; des trois esplanades rondes en marbre blanc, élevées de 14 marches et entourées de balustrades bien travaillées, la première mesure 250 pieds, la deuxième 232, la troisième 216 seulement : le grand temple entouré de nouvelles balustrades se nomme Tsi-nien-tien ; il est circulaire et couronné de trois toitures superposées,



Fourneaux où sont brûlées les offrandes.

en tuiles bleues ; une boule dorée les surmonte ; son diamètre est de 70 pieds à la base. On y voit des colonnes magnifiques, et peintes ainsi que les poutres qui apparaissent, car il n'y a aucun plafond ; au milieu est placé un trône pour

l'empereur ; il n'y a pas d'idoles, mais, quand on doit faire les cérémonies, on y transporte la tablette du Ciel qui est conservée dans un autre local. Près du temple sont disposées plusieurs fournaises où l'on brûle du papier, des



holocaustes : cerfs, bœufs et autres animaux offerts au Ciel. L'une de ces fournaises est en maçonnerie, cinq sont en fer, ressemblant à d'immenses braseros. L'empereur se rend au temple trois fois l'an, pour adorer le Ciel et lui rendre compte de son administration ; il fait trois genuflexions et neuf adorations sur la grande esplanade décorée pour la cérémonie ; cinq de ses principaux ancêtres y assistent (en effigie) ainsi que les princes et les hauts mandarins. p.290

La première cérémonie, nommée Kiao-t'ien, se fait à l'entrée de l'hiver, pour rendre compte. La seconde, Teu-sin, à la première lune, pour recevoir la mission de gouverner durant un an. La troisième, Ta-iu, vers la fin du printemps, pour demander la pluie et une bonne récolte. N'oublions pas que l'empereur se dit fils du Ciel ; ce titre explique toutes les cérémonies qu'il fait dans ce temple.

Autodafé des sentences de mort au Temple du Ciel.

En 1889, la foudre consuma ce magnifique monument ; les Chinois racontent qu'un mille-pieds (kou-oung) ayant eu l'audace de monter jusqu'à la boule, le tonnerre l'avait foudroyé ! Depuis lors, on s'occupe de reconstruire les coupoles ; comme les colonnes et les charpentes étaient faites d'un bois spécial, probablement de châtaignier, il s'agissait, par respect pour la tradition, d'en trouver de semblable ; c'était impossible. Après de longues hésitations, on s'est décidé à employer le pin de l'Orégon ; la dépense sera énorme, on parle de vingt à trente millions, et les travaux ne seront point terminés avant dix ans !

3° SIEN-NOUNG-T'AN. — À l'ouest du Temple du Ciel se voit celui de l'Agriculture, moins vaste mais également très important par les rites qui s'y observent. Il mesure 3.450 mètres de tour ; sa forme est la même que celle du

précédent. Bâti sous les Ming par l'empereur Kia-king, il a été réparé et orné par K'ien-loung ; l'esplanade y est carrée pour représenter la Terre, comme celle du Temple du Ciel est ronde pour représenter le Ciel (explications des livres chinois). Il ne s'y trouve aucun beau monument, car c'est un lieu de labourage ; à l'entrée on rencontre le Pè-tien, où l'empereur commence ses adorations, puis le Sien-noung-t'an, esplanade élevée de 8 degrés où se fait la cérémonie ; enfin le temple T'aè-soui-tien, de 70 pieds de long ; ce dernier est consacré à l'étoile Mou-sin (Jupiter), et c'est là ^{p.291} que l'empereur va faire des sacrifices. Du temps des Yuen, la cérémonie de l'agriculture se faisait aussi, et l'empereur y était assisté par tao-che ; sous les Ming, les eunuques aidaient Sa Majesté ; aujourd'hui ce sont les mandarins et les princes qui assistent l'empereur. Le 1er jour de la seconde période du printemps, le souverain se rend chaque année au Temple de l'agriculture avec trois princes, neuf grands personnages et une suite nombreuse ; tout le monde a dû se préparer par le jeûne à cette cérémonie. Après les premières adorations, on se dirige vers le champ de labourage ; le bœuf, la charrue, les instruments sont jaunes et l'empereur commence à tracer le sillon de l'est à l'ouest, revient quatre fois, ce qui fait huit sillons. Le président du ministère des Finances est à droite avec le fouet ; à sa gauche se tient le premier mandarin de la province avec la semence qu'un troisième sème derrière le souverain ; les trois princes tracent chacun dix sillons et les neuf dignitaires chacun dix-huit ; ils sont accompagnés de mandarins selon leur grade ; enfin, des vieillards choisis parmi les plus anciens laboureurs du peuple, achèvent le travail. Les grains récoltés à l'automne et conservés dans les magasins (Cheng-ts'ang), ne doivent servir qu'aux offrandes.

4° TCHAN-T'AN-SSE, Temple des lamas. — Ce temple se trouve dans la ville impériale, au nord des établissements catholiques de Si-che-k'ou. Anciennement, sous les Ming qui l'ont bâti, il se nommait Tsing-fou-tien ; mais K'ang-si le reconstruisit la 5e année de son règne et l'appela Houng-jen-sse ; il est plus connu sous le nom de Tchan-t'an-sse. Plusieurs centaines de lamas, payés par l'empereur, desservent cette pagode, qui est richement dotée ; les cours sont pavées de marbre ; on y rencontre trois magnifiques monuments : le premier se nomme Tien-ouang-tien ; le second, Tse-jen-pao-tien ; le troisième, Ta-pao-tien ; c'est dans ce dernier que se voit la fameuse statue de Fo, dite miraculeuse. D'après la tradition, cette statue, qui mesure un peu plus de cinq pieds, est venue seule de l'Ouest, dès l'apparition de Fo. Elle est en bois de

Péking. Description.

Tchan-t'an, et a été fabriquée par le roi You-tien-ouang, la 12^e année du règne de Mou-ouang de la dynastie des Tcheou. On en ^{p.292} avait 32, mais Fo lui-même a révélé que celle-ci était la seule ressemblante. Le roi de Po-sse (la Perse) en commanda une copie et l'appela Jou-laè-siang, c'est-à-dire qui vit et marche de soi-même ; elle était jadis revêtue d'une espèce de vernis noirâtre et changeait de couleur selon la température et selon l'heure ; mais l'impératrice-mère, sous l'empereur Ouan-li des Ming, la fit complètement dorer. Depuis sa fabrication jusqu'à la 60^e année de K'ang-si (c'est K'ang-si lui-même qui raconte tous ces fabuleux détails), il s'est écoulé 2.710 années. Après être restée dans l'ouest 1.280 ans, elle partit d'elle-même pour le Kouï-tse-kouo et y demeura 68 ans, puis au Kan-sou 14 ans, à Si-ngan-fou 17 ans, au Kiang-nan 173 ans, au Ngan-houi 367 ans, et plus ou moins longtemps en d'autres lieux ; enfin, elle arriva à Péking dans la pagode Cheng-ngan-sse et au palais impérial, où elle resta 54 ans ; le palais ayant été brûlé, elle retourna à la pagode pour 59 ans ; tout ceci se passait avant et pendant la dynastie des Yuen.

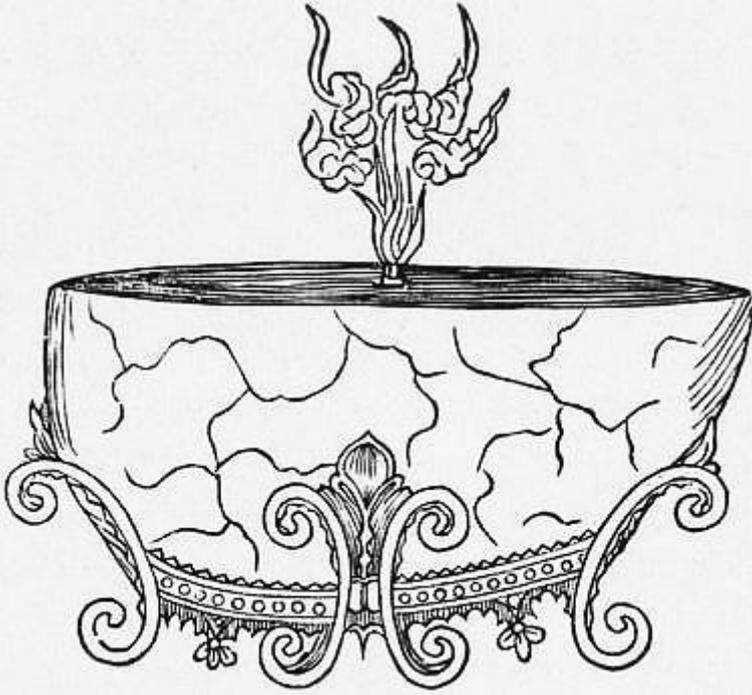
Sous les Ming, elle arriva au Kiou-foung-sse et y demeura 128 ans ; bref, après plusieurs autres pérégrinations, elle se rendit définitivement à la pagode Houng-jen-sse, la 4^e année de K'ang-si ; on peut l'y visiter. Une de ses mains est ^{p.293} élevée vers le ciel, l'autre retombe vers la terre. Cette statue est très vénérée et l'empereur lui-même va l'adorer.

On trouve encore dans le temple un nombre infini d'autres idoles ; il y en a même une qui porte le nom de Lou-ki-fo-eul, traduction exacte de Lucifer en langue chinoise !

Le Bouddha ou Fo vivant célèbre dans cette pagode une cérémonie fort curieuse, à laquelle on peut assister. Le 8^e jour de la première lune de chaque année, il se rend avec tous les grands lamas à la pagode de Tchan-t'an-sse. Arrivé devant le Ta-pao-tien, il monte sur un trône et assiste à l'office que récitent à voix très grave une centaine de lamas divisés en deux chœurs.



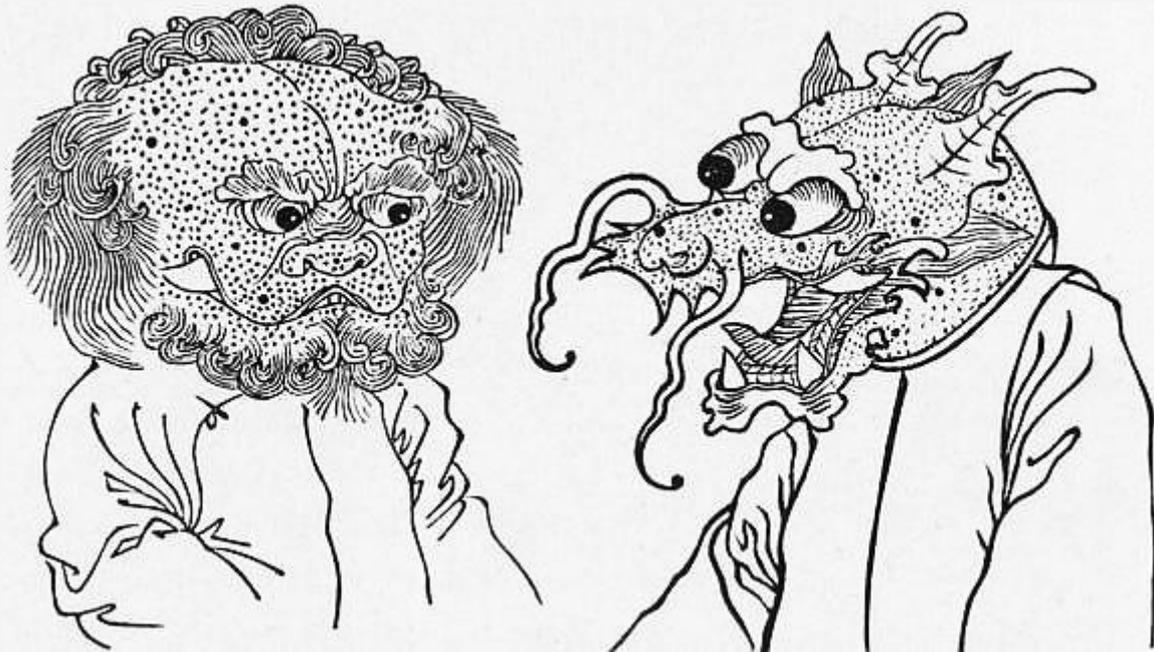
Déesse de Tchan-t'an-sse



Crâne humain servant de lampe.

Une lampe faite d'un crâne humain brûle sur un escabeau ; des conques marines accompagnent les chants. Le Houo-Fo se revêt des ornements de cérémonie : une espèce de dalmatique avec l'éphod juif, une mitre semblable à celle du grand-prêtre des Hébreux, le tout jaune brodé d'or. À ses côtés se trouvent des lamas-ministres, plusieurs enfants portant des flambeaux, l'eau lustrale et les encensoirs. Pendant tout le temps de

l'office, qui dure environ une heure, le Houo-Fo ne quitte pas son trône et se tient gravement recueilli ; la foule occupe toujours les cours, tous les pavillons et l'immense esplanade qui précède le temple ; elle est sans cesse troublée, refoulée, mise en émoi par environ 200 individus déguisés en diables, qui courent

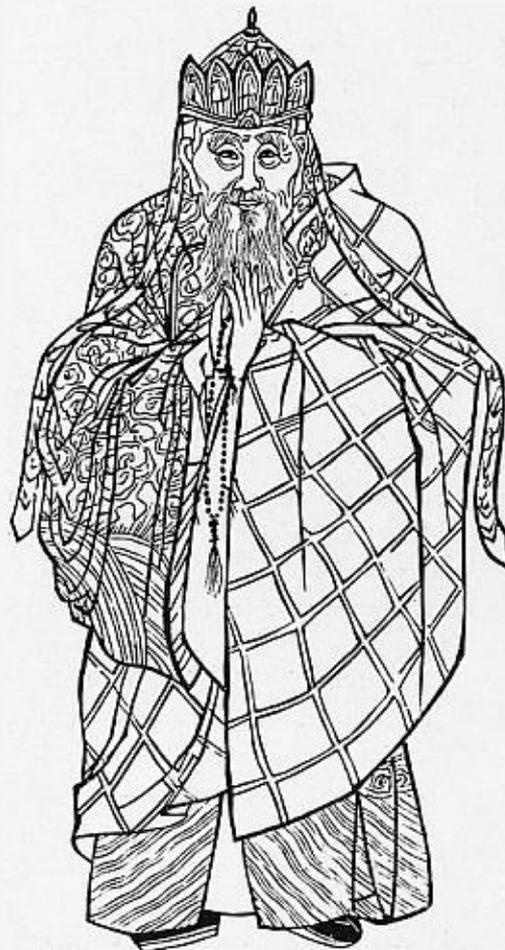


Masques des diables (cérémonie du Bouddha-vivant).

partout en jetant de la farine ou de la chaux et en criant comme des possédés. Leur déguisement n'a rien de remarquable : têtes de tigre, d'ours, d'animaux divers, de monstres, de diables, de fantômes, tout cela en carton peint avec des vêtements plus ou moins assortis.

Lama en habit de chœur.

Lorsque l'office est terminé, Houo-Fo se lève, asperge toute l'assistance, met de l'encens dans les cassolettes et s'avance pour pénétrer dans la pagode, jusque-là strictement fermée ; les portes s'ouvrent comme d'elles-mêmes, on aperçoit l'idole entourée de godets allumés où brûlent l'huile et le beurre ; l'autel est chargé de chandelles carrées de diverses couleurs. Le Houo-Fo entre seul et les portes se referment. p.294 Rien ne rappelle mieux l'entrée du grand-prêtre des juifs dans le Saint des saints.



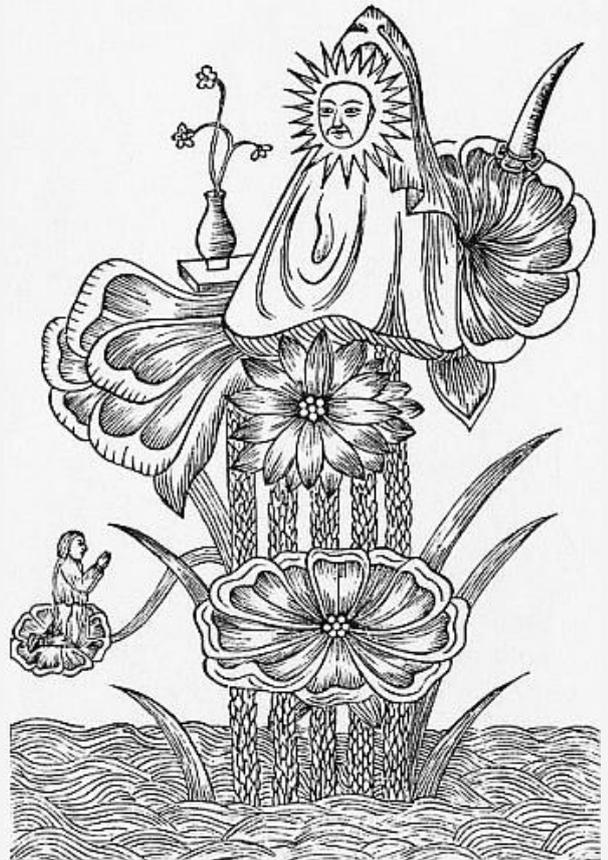
Lorsqu'ils voient le Bouddha-vivant entrer dans la pagode, les diables commencent à se remuer encore davantage, puis se réunissent tous dans la grande cour et font une ronde infernale, vociférant et poussant des hurlements affreux ; le peuple crie, fuit, revient ; les gens du commun, très nombreux, se joignent aux diables masqués, et bousculent les femmes et les enfants ; enfin subitement, sans qu'on puisse voir aucun truc, les diables s'évanouissent, disparaissent on ne sait comment, soi-disant chassés par les prières du Houo-Fo ; ainsi finit la cérémonie. Alors, le Bouddha-vivant remonte dans sa chaise jaune et retourne chez lui, escorté de nombreux lamas à cheval et en voiture ; le peuple se disperse peu à peu et tout rentre dans le calme.

5° KOUANG-MING-TIEN. — Dans l'intérieur de la ville impériale, près de la porte de l'ouest (Si-hoa-men), on voit la pagode Kouang-ming-tien ; elle est facile à distinguer du Temple du Ciel, car elle n'a que deux toitures rondes superposées, tandis que le T'ien-t'an en a trois.

Le Kouang-ming-tien a été bâti en la 36e année du règne de Kia-king des Ming, et les empereurs de la dynastie actuelle y ont fait quelques réparations. Ce temple est desservi par des tao-che qui vivent ensemble sous la conduite d'une espèce d'abbé ; c'est un semblant de monastère ; l'empereur donne une pension à ces tao-che, qui du reste ne sont pas en très grand nombre. La double coupole est couverte en tuiles bleues, les cours dallées de marbre, et deux escaliers magnifiques conduisent à la plate-forme du temple. On n'y adore pas Fo comme chez les bouddhistes, mais Yu-Hoang, T'ae-ki et d'autres divinités de la secte Lao-tse.

6° FA-YUEN-SSE. — Ce temple, situé dans la partie ouest de la ville chinoise, est un des plus anciens de Péking ; il date des T'ang. Sous cette dynastie on ^{p.295} l'appelait Ning-tchou-sse ; il avait remplacé la pagode Tche-tsuen-sse construite par les Soui, c'est-à-dire vers l'an 600 de notre ère. Une tour en bois fort belle y avait été élevée pour conserver les prétendues reliques de la déesse Kouan-iin ; d'après une légende, on découvrit en creusant la terre une caisse en pierre contenant un vase d'or ; dans ce vase étaient renfermés les ossements de la déesse. Actuellement cette pagode tombe en ruines.

**Déesse Kouan-iin
sur les feuilles du lotus (Kircher).**



7° LOUNG-FOU-SSE. — Cette pagode, en assez mauvais état aujourd'hui, se trouve dans la partie Est de la ville tartare ; l'empereur King-t'aè des Ming en est le fondateur. Elle comprend cinq cours et autant de pavillons fort riches ; on y adore Fo et la déesse Kouan-iin. Autrefois, sous les Ming, elle était desservie par de nombreux bonzes ; aujourd'hui, il n'y a plus que quelques gardiens. Depuis Young-tcheng, elle sert à une foire qui se tient les 9, 10 ; 19, 20 ; 29, 30 de chaque mois.

8° HOU-KOUO-SSE. — Cette pagode est située à l'ouest de la ville tartare, vis-à-vis de la précédente ; sous les Yuen, elle se nommait Tchoung-kouo-sse, et n'a pris sa nouvelle dénomination que sous les Ming ; c'est l'empereur Tcheng-hou de cette dynastie qui l'a construite. On y adore Fo, et sous les Ming les bonzes la desservaient, actuellement ce sont les lamas ; elle compte quatre cours, quatre grands pavillons et deux petites tours sur le devant. Comme la précédente, elle est utilisée pour une foire qui se tient les 7, 8 ; 17, 18 ; 27 et 28 de chaque mois.

9° T'OU-TI-MIAO, pagode du génie local. — Ce temple est placé à l'ouest de la ville chinoise, près de la porte Tchang-i-men ; il existait déjà avant les Ming, ^{p.296} mais sous Ouan-li, la reine-mère le rebâtit complètement à l'occasion d'un vœu

qu'elle avait fait pour obtenir la guérison de ses yeux malades. On n'y adore point Fo, car le temple appartient aux tao-che, qui y rendent leur culte à Lao-kiun ou Lao-tse, le grand philosophe ; une foire s'y tient les 3, 13 et 23 de chaque mois.



Déesse Kouan-iin (Pé-t'ang).

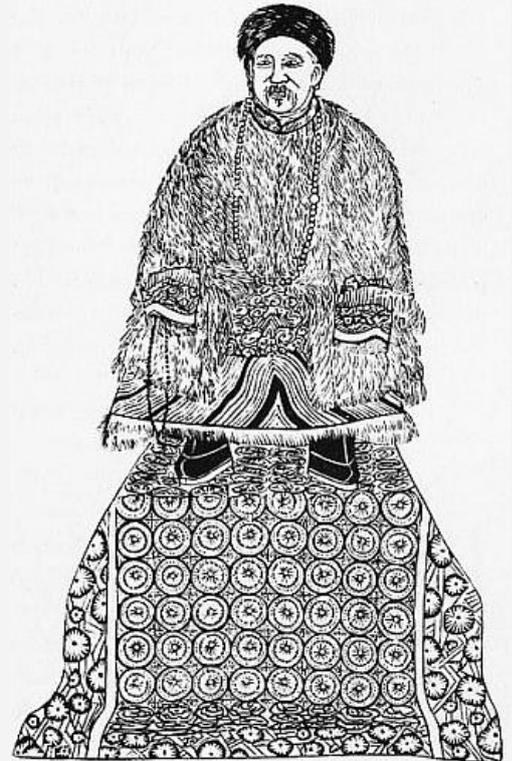
Ce groupe représente la Kouan-iin tenant un enfant entre ses bras ; à ses côtés sont les adorateurs et les porteurs de présents, en haut une colombe et les livres de la sagesse ; enfin à ses pieds une tête de dragon. Ces personnages sont en porcelaine K'ang-si et les ornements de la Kouan-iin sont d'une rare beauté. La fleur de lotus est en rouge clair tendant à imiter la couleur rose, qui n'était pas encore connue. Dans ce groupe on ne peut que reconnaître une imitation de la Vierge chrétienne, comme nous l'avons expliqué dans la partie historique de cet ouvrage.

10° PAO-KOUO-SSE. — Cette pagode, située non loin de la précédente, fut bâtie sous les Léao ; elle est une des plus anciennes de Péking. L'impératrice Tchao-t'aè-heou, de la dynastie des Ming, la reconstruisit à neuf pour son frère qui était bonze ; elle se nommait alors Tse-jen-sse. On y adore la déesse Kouan-iin, dont l'image d'un pied de haut est en porcelaine flambée ; elle est regardée comme quasi miraculeuse ; sa couronne brille, dit-on, comme si elle était de pierreries, les habits eux-mêmes changeaient de couleur. Kouan-iin tient une

roue à la main ; ce n'est point cependant la déesse de la fortune, on lui donne le nom de la bonne Mère. On voit des statues fort curieuses de cette divinité ; l'une d'elles représente une femme assise, les cheveux disposés comme chez les jeunes filles non mariées, tenant un enfant entre ses bras et foulant sous ses pieds un dragon ; à sa gauche, une colombe ; à sa droite, un vase avec une fleur ou un livre. Comment ne pas supposer une réminiscence de la Vierge Marie, en voyant ces emblèmes accompagner presque toutes les statues de Kouan-iin !

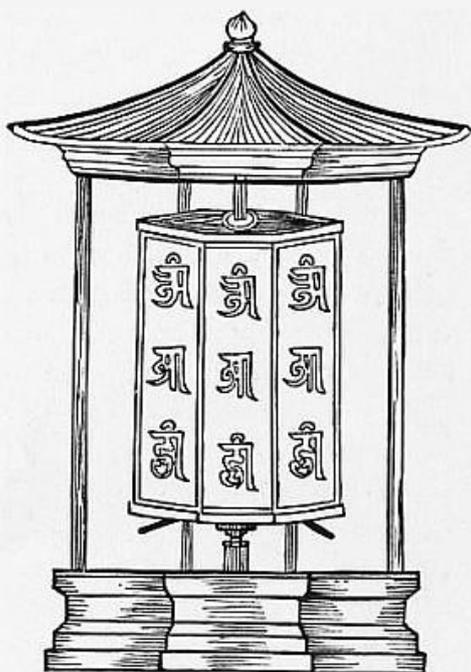
Bouddha vivant sur son estrade (Young-ho koung).

11° YOUNG-HO KOUNG. — Sous les Ming, un beau palais princier avait été construit dans le nord-est de la ville tartare pour Young tcheng, qui devint ensuite empereur. Il est de règle que le palais habité précédemment par le souverain soit changé en pagode dès que celui-ci est monté sur le trône ; aussi, après l'élévation de Young tcheng, le sien fut un lieu sacré. Son second fils et successeur, K'ien loung, le reconstruisit et le transforma en un temple magnifique qu'il nomma Young-ho koung ; 3.000 lamas doivent le desservir aux frais de l'empereur, mais ils ne sont ordinairement que quatre ou cinq cents. La pagode est divisée en six parties : la porte Tchao-taè-men, puis la seconde Toung-ho-men avec le palais ^{p.297} Tien-kouang-tien, puis le Young-



ho-koung proprement dit et le palais Young-you-tien ; vient ensuite le Fa-loung-tien et trois pavillons très élevés, nommés Ouang-fou-ko, enfin plus au nord le Soui-tchen-tien. On peut visiter en détail, moyennant finances, ce superbe monument ; on y voit une statue de Fo qui mesure 23 mètres ; elle est en bois et torchis fort bien décoré. D'innombrables divinités remplissent tous ces beaux pavillons ; c'est la résidence du Houo-Fo ou Bouddha-vivant ; du moins c'est là que des étrangers, deux Français et un Russe, l'ont vu et entretenu pendant plus d'une heure, il y a environ 30 ans. Il expliqua aux visiteurs qu'ils étaient trois Bouddhas vivants : l'un à Péking, l'autre à Lhassa, le troisième en route, se succédant tous les trois ans ; au-dessus d'eux est le Talé-Lama ou grand pontife, résidant toujours au Thibet. Le Fo vivant était alors un homme d'une quarantaine d'années, à physionomie très énergique et nullement chinoise, aux

Moulin à prières.



yeux noirs, au nez fortement accentué et à la moustache très fournie. Il ne s'engageait jamais à fond et répondait prudemment à toutes les questions : — Connaissez-vous les choses à venir ? — Il y en a que je connais, d'autres que je ne connais pas. — Nos religions sont-elles bonnes ? — Toutes sont bonnes. — Serons-nous sauvés ? — Si vous êtes bons, vous serez sauvés ; si vous êtes mauvais, vous serez punis. » Le prétendu dieu a offert du thé excellent et quelques gâteaux dans une assiette européenne en verre bleu ; il portait des vêtements chinois très riches et était flanqué d'acolytes

à gauche et à droite ; son trône était peu élevé, en bois sculpté et doré ; on lui montra l'effigie de l'empereur Napoléon sur une pièce d'un franc : sa figure s'épanouit quand on lui fit don de cette pièce avec quatre autres pareilles ; ces cinq pièces montées en boutons ont servi d'attaches aux vêtements de luxe du Bouddha ! Depuis bien des années on ne peut plus voir le personnage, et même la simple entrée du Young-ho-koung est devenue plus difficile qu'autrefois.

II

L'OBSERVATOIRE. — Ce célèbre monument renferme les instruments dont nous allons donner la description d'après le père Lecomte :

Horizon azimutal de six pieds de diamètre. — « Cet instrument, qui sert à prendre les azimuts, n'est composé que d'un large cercle posé de niveau dans toute sa surface. La double alidade qui en fait le diamètre, court tout le limbe, selon les degrés de l'horizon qu'on y veut marquer, et emporte avec soi un triangle filaire, dont le sommet passe dans la tête d'un arbre élevé perpendiculairement sur le centre ^{p.298} du même horizon. Quatre dragons repliés courbent leur tête sous le limbe inférieur de ce grand cercle pour l'affermir. »

Grand quart de cercle de six pieds de rayon. — « Cette portion de cercle est divisée de dix en dix secondes. Le plomb qui marque sa situation verticale pèse une livre et pend du centre par le moyen d'un fil de cuivre très délicat. L'alidade est mobile et coule aisément sur le limbe. Un dragon replié et entouré de nuages va de toutes parts saisir les bandes de l'instrument, de peur qu'elles ne sortent

Péking. Description.

de leur plan commun. Tout le corps du quart de cercle est en l'air, traversé par le centre d'un arbre immobile autour duquel il tourne vers les parties du ciel qu'on veut observer. »

Sextant dont le rayon est d'environ huit pieds. — « Cette figure représente la sixième partie d'un grand cercle porté sur un arbre, dont la base forme une espèce de large bassin vidé, qui est affermi par des dragons et traversé dans le milieu d'une colonne de bronze, sur l'extrémité de laquelle on a engagé une machine propre à faciliter, par ses roues, le mouvement de l'instrument. C'est sur cette machine que porte, par son milieu, une petite traverse de cuivre qui représente un des rayons du sextant et qui le tient immobile. Sa partie supérieure est terminée par un gros cylindre ; c'est le centre autour duquel tourne l'alidade ; l'inférieure s'étend environ d'une coudée au delà du limbe, pour donner prise à la moufle qui sert à l'élever ou à l'abaisser, selon l'usage qu'on veut en faire. »

Sphère équinoxiale de six pieds de diamètre. — Cette sphère est soutenue par un dragon qui la porte sur son dos courbé en arc, dont les quatre griffes, qui s'étendent en quatre endroits opposés, saisissent les extrémités du piédestal, formé, comme le précédent, par deux poutres croisées à angle droit et terminées par quatre petits lions, qui servent à le mettre de niveau. Le dessin en est grand et bien exécuté.

Sphère armillaire zodiacale de six pieds de diamètre. — Cette sphère porte sur quatre têtes de dragons, dont les corps, après divers replis, s'arrêtent aux extrémités de deux poutres d'airain mises en croix pour soutenir tout le poids de la machine. Quatre lionceaux de même matière sont chargés des extrémités des poutres, dont les têtes se haussent ou se baissent par le moyen des vis qui y sont engagées. Les cercles sont divisés sur leur surface extérieure et intérieure en 360 degrés, chaque degré en 60 minutes par des lignes transversales, et les minutes de dix en dix secondes par le moyen des pinnules qu'on y applique. »

Sphère céleste de six pieds de diamètre. — « Le corps du globe est de fonte, très rond et parfaitement uni, les étoiles bien formées et placées selon leur disposition naturelle, et tous les cercles d'une largeur et d'une épaisseur proportionnées. Au reste, il est si bien suspendu, que la moindre impression le détermine au mouvement circulaire, et qu'un enfant peut le mettre à toute sorte d'élévation, quoiqu'il pèse plus de deux mille livres. Une large base d'airain,

Péking. Description.

formée en cercle et vidée en canal dans tout son contour, porte sur quatre points également distants quatre dragons informes, dont la chevelure hérissée soutient en l'air un horizon magnifique par sa largeur, par la multitude de ses ornements et par la délicatesse de l'ouvrage. Le méridien qui soutient l'axe du globe est appuyé sur des nuages qui sortent du centre de la base, entre lesquels il coule par le moyen de quelques roues cachées, de sorte qu'il emporte avec lui le ciel, pour lui donner l'élévation qu'il demande. Outre cela, l'horizon, les dragons et les poutres de bronze qui se croisent dans le centre du bassin, se meuvent comme on veut, sans changer de situation à la base, qui demeure toujours immobile. »

@

CHAPITRE XVII

I. Temple de la grande cloche. Ou-t'a-sse. Pa-li-tchouang. Temple de la terre. Temple de la lune. Temple du soleil. Pouo-yun-kouan. T'ien-ning-sse. Hoang-sse. Pi-yun-sse. Yu-ts'iuen-chan. Ouo-fo-sse. Kiè-taè-sse. Pa-t'a-tch'ou.

II. Yuen-ming-yuen. Canal Impérial. Pont de Louo-kouo-k'iao. Sépulture des Ming. p.299

@

I

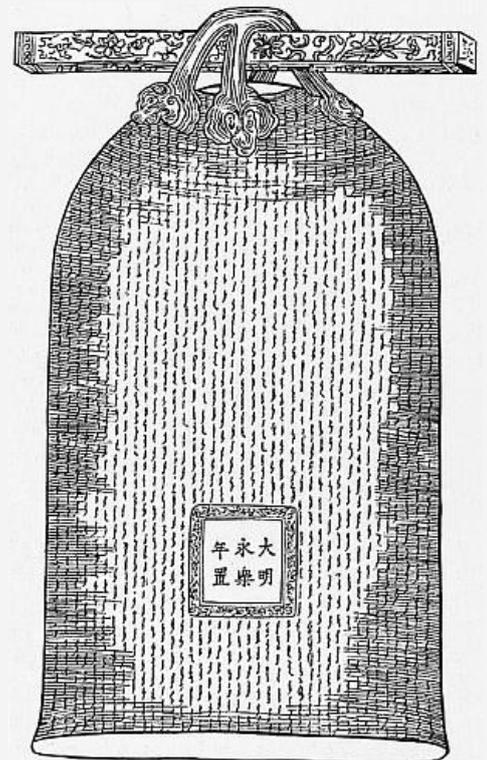
ans les environs de Péking, on rencontre un grand nombre de pagodes.

1° TA-TCHOUNG-SSE, temple de la grande cloche. — Cette pagode a été construite la 11^e année de Young-tcheng, mais la fameuse cloche date de la dynastie des Ming. Ce temple est situé à quelques li en dehors de la porte Si-tche-men ; son vrai nom est Kiao-cheng-sse. L'empereur Young-lo avait fait fondre une dizaine de grosses cloches en bronze ; la seule qui existe encore est dans cette pagode, qui a été bâtie pour l'y placer.

Grande cloche (Ta-tchoung-sse)

En sortant de Han-king-tchang, la fonderie de

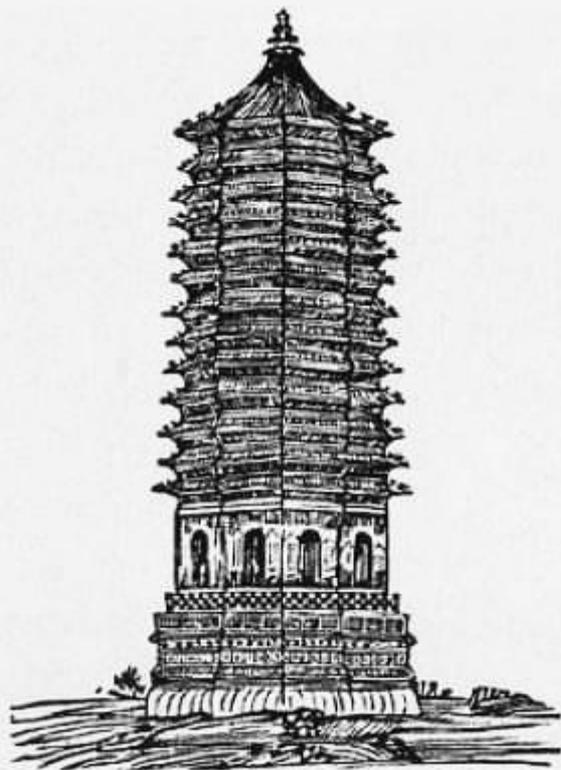
@Péking, cette cloche fut d'abord transportée à la pagode Ouan-cheou-sse, et la 8^e année de K'ien-loung on la plaça définitivement à Ta-tchoung-sse. D'après les auteurs chinois, elle mesure 17 pieds de haut, 12 de diamètre et 8 pouces d'épaisseur à la base ; ces mesures paraissent exactes ; elle est en beau bronze et pèse 87.000 livres de 16 onces, soit environ 50.000 kilogrammes. Au dehors et au dedans est gravée, en caractères très fins et très nets, la transcription du *Hoa-ien-king* (livre de prières bouddhiques) ; pour cette raison la cloche se nomme Hoa-ien-tchoung. Elle n'a point de battant, mais une poutre en bois est suspendue pour la frapper, ce qui ne doit se faire régulièrement que



sur l'ordre impérial ; elle est supportée par un échafaudage de poutres énormes, et n'a, ce semble, jamais été soulevée au-dessus du sol ; on a creusé, par-dessous, une excavation, et son rebord inférieur est de niveau avec le pavé de la pagode. Ce rebord n'est point relevé comme dans les cloches d'Europe, il est presque sur la même ligne que le corps de la cloche ; les anses sont finement sculptées ; l'année de la fonte et le nom de l'empereur sont gravés sur une plaque spéciale adhérente. Les bonzes desservant cette pagode reçoivent bien les visiteurs, même européens. À certains jours de l'année, les Chinois y vont en pèlerinage, comme dans presque tous les autres temples.

2° OU-T'A-SSE. — Un bonze venu de l'Inde ayant prié l'empereur Tcheng-hoa, des Ming, de construire une pagode pour y placer les cinq statues de Bouddha qu'il avait apportées, ce souverain, la 9^e année de son règne, édifia le Ou t'a-sse à 5 li de la porte Si-tche-men. Il fut plus tard réparé sous K'ien-loung. La forme indienne y est très accentuée, et les sculptures du soubassement sont remarquables.

Tour de Pa-li-tchouang.



3° PA-LI-TCHOUANG. — A 8 li en dehors du Ping-tse-men, on aperçoit une belle tour, c'est celle de Pa-li-tchouang. Sous les Ming, l'impératrice Tse-chen-t'ae-heou fit construire le temple et la tour à ses frais, et y plaça une inscription de sa composition. La tour, de 13 étages, est sur un beau socle en marbre ; les étages sont en briques, surmontés d'un gracieux toit et d'une boule. Selon les livres chinois, cette tour *s'élève jusqu'aux nuages*, dans un pays plat comme celui de Péking, elle s'aperçoit à 20 kilomètres. On adorait dans cette pagode une déesse en or massif d'un pied de haut seulement ; on la nommait : La Kouan-iin aux neuf fleurs de lotus, Kiou-lien, Kouan iin-poussa. Aujourd'hui, il ne reste plus que la tour ; les bonzes, mal payés, se sont entendus, il y a une

dizaine d'années, avec les tribunaux de Péking, et ont démoli les bâtiments pour en vendre le bois, puis ont émigré chacun de son côté, laissant à deux vieux bonzes les pierres et les briques !

4° TI-T'AN, Temple de la Terre. — p.301 Ce temple est situé au nord de la porte Ngan-ting-men ; il a été rebâti la 9^e année de Kia-king des Ming, car il existait déjà du temps des Yuen. Il mesure 1.476 m de tour, et son autel (T'an) a 494 pieds en carré ; il est entouré d'un fossé rempli d'eau, de 8 pieds de large sur 6 de profondeur. Cet autel regarde le nord et a 2 étages, dont le premier a 100 pieds de long, le second 60 ; l'escalier qui y donne accès est composé de 8 marches en marbre blanc ; l'empereur a dans l'enceinte un palais de 50 pieds de long, couvert de tuiles jaunes, où il se prépare pour les cérémonies. Au commencement de l'été, le jour appelé Sia-je, l'empereur doit s'y rendre pour le sacrifice ; la tablette est en bois doré ; comme dans le Temple du Ciel, on y immole différents animaux, et les grands mandarins assistent le Souverain, qui préside lui-même.

5° YUÈ-T'AN, Temple de la lune. — Ce temple, en dehors de la porte Ping-tse-men, vers le sud, a été bâti par Kia-king des Ming, la 9^e année de son règne ; l'autel a 40 pieds carrés et n'est élevé que de 4 pieds 1/2 ; il est dallé en briques carrées recouvertes d'un vernis blanc ; l'emplacement n'est pas très étendu. L'empereur y a son pavillon et y sacrifie un bœuf blanc avec des offrandes blanches : des jades, des perles, des pièces de soie. La tablette de la lune est jaune, avec des caractères blancs ; une cloche abritée par un kiosque sonne au moment du rite.

6° JE-T'AN, Temple du soleil. — Ce temple est à 3 li de la porte Tsi-hoamen ; le terrain mesure 810 pieds de côté ; c'est aussi l'empereur Kia-king qui l'a construit, la même année que le précédent. À l'équinoxe du printemps, l'empereur y va adorer le soleil, ou plutôt sa tablette, qui est dorée, avec des caractères rouges ; il immole un bœuf rouge et fait des offrandes rouges : pièces de soie et pierres précieuses.

7° POUO-YUN-KOUAN. — Ce temple, situé à 1 li de la porte Si-pien-men, est desservi par des tao-che qui vénèrent Yu-hoang, disciple de Lao tse. Il a été bâti par les Yuen et portait alors le nom de T'aè-ki-koung ; depuis longtemps l'empereur n'y va plus, les princes seuls s'y rendent pour faire leurs offrandes. Le 19 de la 1^e lune, la fête principale y attire une foule de gens plus ou moins religieux. Sous un petit pont en marbre qui se trouve dans la pagode, est suspendue une immense sapèque en bronze ; tous les pèlerins essayent de la

frapper en lançant d'autres sapèques ; cette monnaie tombe à terre et devient le profit du bonze. Celui qui atteint la grande sapèque croit sa fortune assurée !



Tchang-kouo-lao (Immortel). Temple des tao-che.

8° T'IEN-NING-SSE. — En dehors de la porte Tchang-i-men, on aperçoit une haute tour ; c'est celle de ce temple, qui a été construit sous la dynastie des T'ang. Une pierre sonore y est conservée et vient, dit-on, des Han. Les Soui ont commencé la tour, qui a été achevée par leurs successeurs ; on lui donne 100 pieds d'élévation ; le soubassement est octogone, et chaque face mesure seulement 4 pieds. Le 8 de chaque mois on allumait 160 lampes devant l'autel de Fo, qui y est adoré. La tour a 12 étages, dont les ornements portaient jadis 3.400 clochettes qui toutes ont disparu ; cependant la tour s'est conservée en assez bon état.

9° HOANG-SSE. — Ce temple est près de la porte Nang-ting-men ; il est ^{p.302} composé en réalité en deux temples : celui de l'est, Toung-hoang-sse, et celui de l'ouest, Si-hoang-sse. Autrefois se trouvait au même endroit une pagode

appelée Pou-king, et c'est la 8^e année de son règne que Choun-tche commença le temple actuel ; la 33^e année de K'ang-si, il fut entièrement terminé et confié aux



Han Siang-tse et Lan Ts'ai-ho (Immortels). Temple des tao-che.

lamas, qui y adorent la statue de Fo. On voit sur le devant deux superbes pavillons impériaux, et le bâtiment principal se nomme Ta-chen-pao-tien. Young-tcheng embellit ce temple, et la 36^e année de son règne K'ien-loung répara entièrement le Si-hoang-sse, qu'il destinait à l'habitation des princes mongols venant chaque année offrir leurs salutations et leurs présents à l'empereur. Encore aujourd'hui, cette partie de la pagode n'a guère d'autre usage. C'est au Hoang-sse que se fabriquent les divinités en bronze doré, qui sont achetées par les lamas de la Mongolie et du Thibet ; dernièrement on a fondu un Bouddha mesurant plus de 7 mètres ; cette statue a été chargée par pièces sur des chameaux qui l'ont transportée dans un temple construit sur la route de Péking à Lhassa ; un prince mongol en a fait la dépense, qui montait, dit-on, à un demi-million. On martèle aussi au Hoang-sse presque

tous les ouvrages en cuivre rouge destinés ensuite à être cloisonnés et décorés par les émailleurs de la capitale.



Lu Toung-pin (Immortel). Temple des tao-che.

10° PI-YUN-SSE. — Voici un des plus beaux temples des environs de Péking, et qui mérite d'être visité ; il se trouve dans l'ouest, à près de 12 kilomètres de la porte P'ing-tse-men. Un grand ministre du temps des Yuen, nommé Ngolomi, avait orné d'une belle pagode cette montagne de Pi-yun-sse. Sous l'empereur Tcheng-teu des Ming, un eunuque fort riche construisit pour le culte de Fo le temple actuel, qui fut terminé sous Ouan-li et décoré sous la dynastie suivante par K'ien-loung. La p.303 montagne se nomme Siang-chan, et, d'après K'ien-loung, qui en fait une description pompeuse, elle aurait mille pieds de haut ; la tour a environ cent pieds et porte le nom de Kin-kang-tchouang-t'a. L'empereur s'est réservé un palais entouré de murs dans cette magnifique pagode, composée d'une infinité de temples remplis de divinités sans nombre ; il faudrait tout un volume pour en donner le détail. On dépasse d'abord un pont et le palais T'ien-ouang-tien, puis un arc de triomphe en marbre, ensuite trois grands

pavillons nommés : Si-fang-ki-lo-che-kiè, Ngo-mi-to-fo, Ngan-yang-tao-chang. Enfin on arrive à la tour, près de laquelle l'eau d'une source très abondante s'écoule avec violence ; cette source jointe à d'autres alimente les lacs, les maisons de plaisance et les palais impériaux.

11° YU-TS'IUEN-CHAN. — Une belle route réservée au souverain unit ce temple au précédent, dont il n'est pas très éloigné ; on peut aller en une heure de l'un à l'autre. Sous la dynastie des Ming, l'empereur Tchang-tsong construisit sur cette montagne un palais nommé Fou-joun-kien ; il fit disposer des jardins, des ^{p.304} grottes d'où sortaient des eaux magnifiques. Les Ming augmentèrent encore les constructions ; K'ang-si les termina définitivement et nomma ce palais King-ming-yuen, puis il construisit plusieurs pagodes, dont voici la nomenclature : 1° Cheng-yen-sse, où Fo est adoré ; 2° Jen yu-koung, où l'on vénère l'esprit de la montagne ; 3° Yu-tcheng-pao-tien, confié aux tao-che qui y adorent leur fameux Yu-hoang ; enfin 4° Taè-kiun-leou, pavillon très élevé à plusieurs étages. C'est après ce dernier monument que commence la route dallée qui conduit à Pi-yün-sse. Dans ces lieux s'élèvent trois charmantes tours, l'une en briques grises, l'autre en pierre, la troisième en briques vernissées du travail le plus soigné ; la photographie seule peut donner une idée de cette si élégante tour encore bien conservée. Une fontaine des plus abondantes jaillit à environ 40 centimètres au-dessus du sol ; ses eaux se mêlent, au sortir de la pagode, avec celles de la source dont il a été parlé précédemment, puis se divisent en deux ruisseaux limpides, dont l'un coule vers le sud-est, l'autre, vers le sud-ouest. Cette eau alimentait les jeux hydrauliques du Yuen-ming-yuen ; elle alimente encore aujourd'hui les lacs des palais impériaux hors de la ville, puis, arrivée à la porte Si-tche-men, entre dans Péking, remplit les rizières et lacs du Che-kia-haè, pénètre dans les lacs des San-haè et va se jeter dans les fossés au sud des murailles ; quand l'eau est trop abondante, le surplus se déverse dans le petit canal qui va se joindre au Pè-ho, près de la ville de T'oung-tcheou. Il faudrait bien peu de travail pour utiliser ces eaux excellentes et doter Péking de bonnes fontaines ; personne ne s'en occupe, l'on continue à boire en ville l'eau des puits, eau saumâtre, nitreuse et très nuisible à la santé. Ajoutons que, le peuple chinois ne buvant que du thé, l'eau est toujours bouillie, et par là moins malsaine.

12° OÙO FO-SSE, le Fo couché. — Au nord-ouest de Pi-yün-sse, à environ 8 kilomètres, une belle pagode a été construite sous les T'ang ; on l'appelait alors

Péking. Description.

Touo-choui-miao, et la montagne elle-même Kiu-pao-chan. Les T'ang y avaient placé une statue couchée du dieu Fo, en bois de Siang-t'an ; mais elle fut remplacée par ^{p.305} la statue actuelle fondue sous les Yuen. L'empereur donna cinq cent mille livres de bronze pour la fabriquer ; il est probable qu'alors, comme aujourd'hui, florissait le règne des pots de vin, car la statue ne mesure que 3 mètres 50, et son poids est relativement faible. Sous les Ming, la pagode fut nommée Young-ngan-sse ; l'empereur Young-tcheng de la dynastie régnante l'appela Che-fang-pou-kiao-sse, mais le peuple a continué à lui donner le nom de Ouo-Fo-sse, Temple du Fo couché.



Le supérieur des bonzes.

13° KIÈ-T'AË-SSE. — A six lieues de Péking, à 40 li au nord-ouest du pont de Lou-keou-k'iao, on aperçoit la montagne Ma-ngan-chan, ainsi nommée parce qu'elle a la forme d'une selle de cheval ; sous la dynastie des T'ang, on avait bâti au pied de cette montagne une belle pagode, le Houi-kiu-sse ; sous les Léao, un bonze nommé Fa-kuin construisit l'autel Kiè-t'aè, ou autel de

Péking. Description.

l'abstinence, qui fut placé au milieu d'un beau pavillon ; il est en marbre à trois gradins, et les statues des anciens personnages qui ont le mieux observé l'abstinence, l'entourent. Le 8^e jour de la 4^e lune, on y célèbre une grande fête où se rendent tous les bonzes des environs ; le supérieur fait un sermon sur l'abstinence et on l'écoute avec respect. Ce temple est encore aujourd'hui très richement doté par l'empereur. De là, on a une des plus belles vues de Péking, et les terrasses sont superbes ; c'est une espèce de séminaire pour les jeunes bonzes, qui y pratiquent l'abstinence et des austérités souvent cruelles. Voici ce qu'un visiteur raconte : Nous vîmes un jeune bonze d'environ vingt ans qui faisait une pénitence ; il s'était déjà brûlé cinquante fois avec des bâtons odorants offerts à l'idole, et son bras gauche n'était qu'une plaie ; il devait de même brûler le bras droit à la fête suivante. Ce spectacle était navrant. D'autres se traversent les joues avec des broches, traînent des chaînes, portant sur le dos des châsses garnies de prétendues reliques. Le supérieur venait causer avec nous ; mon compagnon, peu scrupuleux, lui offrait souvent du jambon, du vin et autres liqueurs absolument défendues ; ^{p.306} il résistait, protestant de sa foi et de son abstinence ; enfin, un jour il nous dit : « Attendez-moi ce soir, je viendrai. » Il était tard, la communauté était au lit ; le supérieur se jeta sur les victuailles et même se grisa quelque peu, malgré mes efforts pour l'arrêter. « Il n'y a péché, nous disait-il, que si on est vu ; or, j'ai fait coucher tout mon monde ! » Et il s'en donna jusque vers minuit. Ajoutons que ce temple est réputé le plus régulier et le plus sévère de tout le pays !

14° PA-T'A-TCH'OU. — Les temples et les collines de Pa-t'a-tch'ou sont situés à environ 16 kilomètres à l'ouest de Péking. La plupart des Légations européennes y louent pour l'été des appartements. L'air y est frais et pur, l'eau excellente, mais moins abondante que celle des belles sources de Pi-yün-sse. Un des temples est indiqué par une grande tour blanche, qui s'aperçoit de fort loin ; les autres pagodes sont étagées sur les versants de la promenade, offrant ainsi des habitations complètement séparées, où chacun peut retrouver son chez-soi. Les alentours ne sont pas sans agréments, et l'on peut aller visiter des sépultures et des parcs encore fort bien entretenus. Dès le mois d'octobre, la fraîcheur ramène en ville tout le personnel diplomatique.

II



Les monuments qui datent de la dynastie des Tsing sont rares ; presque tous ceux que l'on voit à Péking sont l'œuvre des Ming. Il en est un cependant qui, à lui seul, suffirait pour illustrer plusieurs règnes : c'est le fameux palais d'Été. Il était en réalité composé d'une multitude de palais joints les uns aux autres : le Tchang-tchoung-yuen, le Yuen-ming-yuen et le Ouon-cheou-chan, construits et décorés par les empereurs K'ang-si, Young-tcheng et K'ien-loung. Ces palais formaient la grande résidence impériale, où le souverain demeurait toute l'année, à l'exception de deux ou trois mois d'hiver qu'il passait à Péking.

Vase en bronze (Palais d'Été).

L'incendie de 1860 avait laissé de beaux restes ; certaines constructions étaient peu endommagées, les arbres étaient debout et de nombreux vases, ponts, balustrades, colonnettes en marbre décoraient encore ces jardins. Depuis lors tout a disparu, vendu par les gardiens, ou volé de nuit par la population. On a brisé les belles sculptures de marbre pour prendre le fer qui attachait les pierres entre elles : on a ^{p.307} coupé tous les arbres pour en faire du bois de chauffage ; on a vendu les briques, les tuiles vernissées, enfin à peu près tout. Après l'expédition, les palais étaient réparables, en partie du moins ; on n'a rien réparé. Aujourd'hui ce n'est plus possible, et on en construit à nouveau quelques-uns ; la dépense que l'on va faire aurait suffi jadis pour remettre entièrement en bon état ce Versailles de la Chine.



Briques vernissées

bleu turquoise, sans autre couleur.

bleu marine, jaune d'or, vert d'eau.

Péking. Description.

Nous lisons dans le *Je-sia* :

« K'ang-si habitait le palais d'Été nommé Tchang-tch'oun-yuen (jardin du printemps perpétuel) ; il y reçut les ambassadeurs, les légats et les différents envoyés des royaumes étrangers. À 500 mètres plus au nord était un autre palais appelé Yuen-ming-yuen ; ce nom lui avait été donné par K'ang-si et signifiait « jardin de la prudence et de la clarté ».

La 48^e année de son règne, K'ang-si fit cadeau de son habitation à son quatrième fils, Young-tcheng, qui devait lui succéder ; on y voyait comme principales constructions le Ta-kouang-ming-tien et le Foug-san-ou-sse-tien. K'ien loung réunit tous les palais ensemble, et ils prirent le nom unique de Yuen-ming-yuen. La 2^e année de son règne, l'empereur chargea Lang-che-ning (le frère Castiglione), de concert avec Soun iou, Chen-iuen et d'autres mandarins, de tracer les plans généraux, puis il voulut avoir plusieurs pavillons à l'européenne, qui furent exécutés sous la direction du père Benoît, d'après les dessins du frère Castiglione.



Brique vernissée, flamme violette,
fleurs crème, mêlée de vert et de bleu marin.

Le père Benoît écrivait de Péking, le 16 novembre 1767 :

« A 2 lieues de la capitale, l'empereur a une maison de plaisance où il passe la plus grande partie de l'année, et il travaille de jour en jour à l'embellir. Pour en avoir une idée, il faut se rappeler ces jardins enchantés dont l'imagination brillante des auteurs a fait une si agréable description. Tous ces jardins sont entrecoupés de différents canaux serpentant entre des montagnes factices ; dans quelques endroits, passant par-dessus des rochers et y formant des cascades, quelquefois se réunissant dans des vallons et y formant des pièces d'eau qui prennent le nom de lac ou de mer, suivant leurs différentes grandeurs ; des sentiers en zigzag serpentant par-dessus des montagnes conduisent à des palais délicieux. Le palais destiné au logement de l'empereur et de toute sa cour est d'une étendue immense, et réunit dans son intérieur tout ce que les quatre parties du monde ont de plus recherché et de plus curieux. Outre ce palais, il y en a beaucoup d'autres dans les jardins situés, les uns autour d'une vaste

Péking. Description.

pièce d'eau ou dans les îles ménagées au milieu de ces lacs, les autres sur le penchant de quelque montagne ou dans d'agréables vallons. C'est dans ces jardins que l'empereur, p.308 ayant voulu faire construire un palais européen, pensa à orner tant l'intérieur que le dehors d'ouvrages hydrauliques dont il me donna la direction, malgré toutes mes représentations sur mon incapacité.

Le frère Attiret donne de nombreux détails sur le palais, dans une lettre du 1^{er} novembre 1743 :

« Toutes les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres, surtout d'arbres à fleurs qui sont ici très communs ; c'est un vrai paradis terrestre. Les canaux ne sont point, comme chez nous, bordés de pierres de taille tirées au cordeau mais tout rustiquement avec des morceaux de roche dont les uns avancent, les autres reculent, et qui sont posés avec tant d'art qu'on dirait que c'est l'ouvrage de la nature. Tantôt le canal est large, tantôt étroit ; ici il serpente, là il fait des coudes, comme si réellement il était poussé par les collines et les rochers. Les bords sont semés de fleurs qui sortent des rocailles et qui paraissent y être l'ouvrage de la nature ; chaque saison a les siennes. Toute la façade du palais est en colonnes et en fenêtres, la charpente dorée, peinte, vernissée, les murailles de briques grises bien taillées, bien polies, les toits couverts de tuiles vernissées rouges, jaunes, bleues, violettes, qui par leur mélange et leur arrangement font une agréable variété de compartiments et de dessins. Ces bâtiments n'ont presque tous qu'un rez-de-chaussée. Chaque vallon a sa maison de plaisance, petite, eu égard à tout l'enclos, mais en elle-même assez considérable pour loger le plus grand de nos seigneurs d'Europe avec toute sa suite. Plusieurs de ces maisons sont bâties en bois de cèdre qu'on amène à grands frais de 500 lieues. Mais combien croirez-vous qu'il y a de ces palais dans les différents vallons de ce vaste enclos ? Il y en a plus de 200, sans compter autant de maisons pour les eunuques. Les canaux sont coupés par des ponts de distance en distance, pour rendre la communication d'un lieu à un autre plus aisée. Ils ont pour garde-fous des balustrades de marbre blanc travaillées avec art et sculptées en bas-reliefs, du reste toujours différents entre eux par la construction. On en voit qui, soit au milieu, soit à

Péking. Description.

l'extrémité, ont de petits pavillons de repos. Mais ce qui est un vrai bijou, c'est une île ou rocher d'une forme raboteuse et sauvage qui s'élève au milieu d'un lac, à une toise ou environ au-dessus de la surface de l'eau. Sur ce rocher est bâti un petit palais où cependant l'on compte plus de 100 chambres ou salons. Il a quatre faces et il est d'une beauté et d'un goût que je ne saurais vous exprimer ; la vue en est admirable. L'endroit où loge ordinairement l'empereur est un assemblage prodigieux de bâtiments, de cours, de jardins, etc..., en un mot, c'est une ville qui a au moins l'étendue de notre petite ville de Dôle. C'est dans les appartements qui le composent qu'on voit tout ce qui se peut imaginer de plus beau en fait de meubles, d'ornements, de peintures (j'entends dans le goût chinois), de bois précieux, de vernis du Japon et de la Chine, de vases antiques de porcelaine, de soieries, d'étoffes d'or et d'argent. On a réuni là tout ce que l'art et le bon goût peuvent ajouter aux richesses de la nature. Je vous avouerai que la manière de bâtir de ce pays-ci me plaît beaucoup ; mes yeux et mon goût, depuis que je suis en Chine, sont devenus un peu chinois !... Il n'y a ici qu'un homme, c'est l'empereur. Tout est fait pour lui seul ; p.309 cette superbe maison de plaisance n'est guère vue que de lui et de son monde ; il est rare que dans ses palais et ses jardins, il introduise ni princes, ni grands au delà des salles d'audience. De tous les Européens qui sont ici, il n'y a que les peintres et les horlogers qui, nécessairement et par leurs emplois, aient accès partout.

Le père Benoît est l'auteur de travaux hydrauliques qui furent de vrais chefs-d'œuvre ; il réussit à construire une fontaine qui servait d'horloge à eau, et dont les douze animaux laissaient échapper le liquide, chacun pendant deux heures. Ce qu'il a fait de plus considérable, c'est la conduite des eaux de Yu-ts'iuen-chan jusqu'au grand réservoir placé derrière les bâtiments européens et qui alimentait toutes les gerbes et cascades ; l'eau était amenée par une grande machine hydraulique, mais dès 1786 le père Bourgeois écrivait qu'elle était déjà détériorée et que l'on montait l'eau à bras d'hommes ; elle avait donc duré 25 ans ! cela n'est pas étonnant, car le Chinois, soit mépris, soit négligence, finit toujours par revenir aux petits moyens qui lui sont propres. On a vendu des milliers de livres de plomb provenant des feuilles qui doublièrent le réservoir. La petite montagne d'où l'on avait une si belle vue, d'après les lettres du frère

Péking. Description.

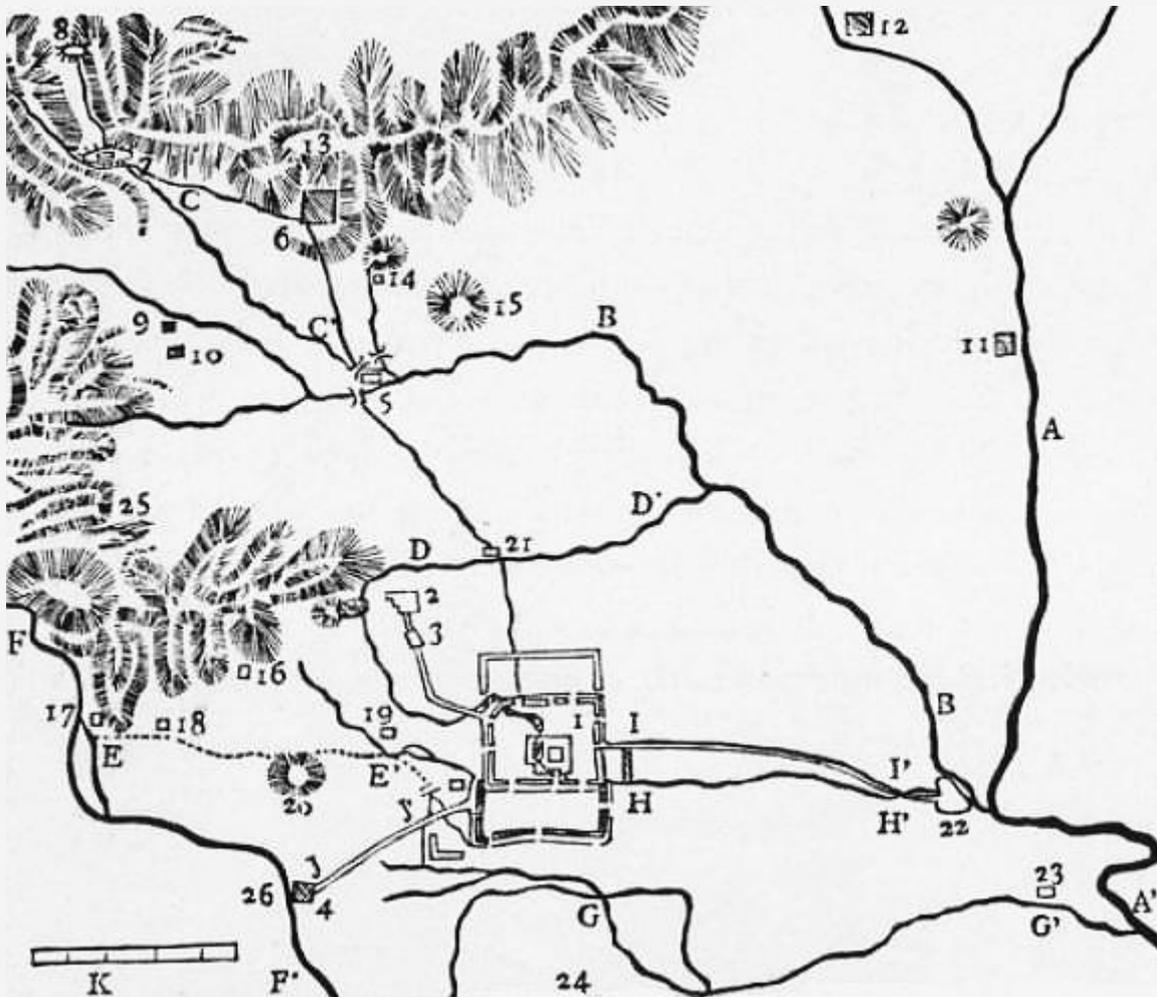
Attiret, existe toujours, ainsi que les ponts, mais sans balustrade et plus ou moins endommagés ; les sentiers en zigzag, les grottes en rocailles sont encore là, parce qu'on n'a pu les emporter. On voit aussi de superbes cartouches en tuiles vernissées à plusieurs couleurs, représentant des fruits, des fleurs, des oiseaux, des nids, enfin des motifs charmants, mais toutes enlevées de leur place et tellement ébréchées, qu'on ne pourrait plus rien en faire. Ce que ces palais ont dû coûter de temps, de peine et d'argent est incalculable ; il fallait aussi une rare intelligence et une véritable science architecturale pour mener à bien ces immenses travaux, dont rien en Europe ne saurait donner une idée même approximative. Tout y était en effet original et imprévu, riche et simple en même temps, régulier et contourné de mille façons ; c'est le genre chinois, qui n'a guère changé depuis des siècles.

1° LE CANAL IMPÉRIAL. — Dans la relation de Marco-Polo, nous lisons que
« le canal Impérial allait de Kambalich (Péking) jusqu'à King-saï (Tchen-kiang). Il était navigable pour les navires et avait 40 journées de longueur, avec des écluses pour distribuer l'eau ; sa largeur était d'environ 30 aunes.

Tout cela est exact, mais il ne faudrait pas croire que l'empereur des Yuen qui vivait dans ce temps-là, Koubilaï-kan, ait lui-même fait creuser en entier ce long canal. Bien avant lui, les monarques chinois avaient déjà fait de grands travaux pour relier entre elles les rivières, surtout dans le sud de l'empire. Les Yuen, d'après les Annales, ayant manqué leur expédition contre les Japonais et perdu cent mille hommes dans un typhon, voulurent pouvoir se passer de la mer pour approvisionner la capitale, et commencèrent le canal qui unit Péking au Pè-ho, puis Tien-tsin au fleuve Jaune. Les Ming, qui avaient leur capitale à Nan-King, se transportèrent à Péking sous Young-lo, et terminèrent alors tous les travaux de cet important ouvrage qui joint le Sud au Nord. Ce canal, quoique fort mal entretenu, sert encore au transport des riz impériaux ; chaque année, 10.000 barques le parcourent et approvisionnent le nord de la Chine ; c'est par elles que vient tout le riz distribué par l'empereur aux familles des soldats tartares. Ajoutons cependant que depuis la création d'une marine marchande à vapeur, le transit diminue beaucoup sur ce canal ; les quais de Tien-tsin sont chargés d'innombrables sacs de riz, que transportent ensuite les barques à Toung-tcheou ; là, le canal est employé pour remonter jusqu'à Péking, près de la porte Toung-pien-men ; du fleuve à cette porte, il y a cinq écluses entièrement

Péking. Description.

démolies ; à chacune, il faut transporter les sacs à dos d'homme, p.310 jusqu'au niveau supérieur. On passe sous le pont de Pa-li-kiao, célèbre par la défaite des troupes tartares en 1860. Ce pont n'a rien qui le distingue des autres ; c'est un pont à trois arches seulement, et le parapet porte encore les traces des boulets français. Si on veut subir l'ennui de cinq transbordements, on peut aller en barque de Péking à Tien-tsin par ce canal et le Pè-ho.



Carte des environs de Péking (Bretschneider).

1. Péking. — 2. Palais d'Été. — 3. Haè-tien. — 4. Pée-tch'eng. — 5. Cha-ho. — 6. Tch'ang-p'ing-tcheou. — 7. Nan-k'euou. — 8. Kiu-young-kouan. — 9. Yang-fang. — 10. Kouan-che. — 11. Choun-i-sien. — 12. Hoè-jou-sien. — 13. Sépulture des Ming (Che-san-ling). — 14. Po-fou-ts'oun. — 15. T'ang-chan. — 16. Pa-t'a-tch'ou. — 17. Ma-iu. — 18. Pée-sin-ngan. — 19. Pa-li-tchouang. — 20. Pa-pao-chan. — 21. Ts'ing-ho. — 22. T'oung-tcheou. — 23. Tch'ang-kia-ouan. — 24. Parc impérial. — 25. Si-chan. — 26. Lou-keou-k'iao. — AA'. Pé-ho. — BB'. Cha-ho. — CC'. Ki-ho. — DD'. Ts'ing-ho. — EE'. Canal des Kin. — FF'. Houn-ho. — GG'. Léang-choui-ho. — HH'. Canal de T'oung-tcheou. — II'. Route en pierre. — JJ'. Route en pierre. — K. Échelle de 20 li.

2° PONT DE LOU-KEOU-K'IAO. — Marco-Polo parle du superbe pont de Lou-keou-k'iao bâti en cinq années (1189-1194) par l'empereur Ming-tchang de la dynastie des Kin. Ce pont est une merveille ; ceux qui le traversent ne peuvent s'empêcher de l'admirer ; il a 350 pas de long (Marco-Polo dit 1.000 pieds), sur

Péking. Description.

18 pas de large ; onze arches le supportent ; elles vont s'abaissant du milieu vers les rives. Le parapet est divisé en 140 parties, par autant de petits lions ; le tablier a bien 50 pieds d'élévation, et les arches 35 ; aujourd'hui le sable les remplit, et c'est à peine si l'eau trouve une issue. Au point de vue pratique, on pouvait faire mieux ; les piles sont énormes, les ouvertures restreintes, si bien que l'eau s'y engouffre sans pouvoir passer. — Le pont de Lou-keou-k'iao est en réalité à 21 li de la porte sud-ouest de Péking, quoique les Chinois en comptent 24. Ces 12 kilomètres sont pavés de larges dalles carrées qui jadis ont dû rendre la route facile ; aujourd'hui, comme il en manque un bon nombre et que les autres sont branlantes, ce chemin est à peine praticable.

3° LA SÉPULTURE DES MING. — Les dynasties des Léao et des Kin avaient leurs sépultures dans les montagnes de l'ouest, à environ 100 li de Péking ; celles-ci n'ont jamais été fort remarquables et il n'en reste plus que des ruines. Les tombeaux des Ming sont au contraire de vrais monuments encore très bien conservés ; ils sont situés entre 13 collines, nommées Che-san-ling, à 90 li de Péking, vers le nord, près de la sous-préfecture de Tch'ang-p'ing-tcheou. Voici la liste des sépultures : 1° à la colline Tch'ang-ling est enterré Tch'eng-tsou ou Young-lo ; 2° au Sien-ling est enterré Jen-tsoung ; 3° au King-ling, Suen-tsoung ; 4° au Yu-ling, Iing-tsoung ; 5° au Mao-ling, Sien-tsoung ; 6° au T'aè-ling, Siao-tsoung ; au 7° K'ang-ling, Ou-tsoung (cette sépulture est à 30 li plus au nord-ouest que les autres) ; 8° au Young-ling, Che-tsoung ; 9° au Tchao-ling, Mou-tsoung ; 10° au Ting-ling ; Chen-tsoung ; 11° au K'ing-ling, Kouang-tsoung ; 12° au Teu-ling, Si-tsoung ; 13° enfin au Sse-ling repose Tchouang-lié-ming-hoang-ti. Du temps des Iing-tsoung, quatrième empereur, son frère King-t'aè-hoang-ti régna pendant que Iing-tsoung était prisonnier des Tartares, mais on n'a point mis son tombeau avec les autres parce qu'il ne fut pas réellement empereur ; il est enterré à King-chan-k'eou près de Yu-ts'iuen-chan. À 6 li au nord de Tch'ang-p'ing-tcheou, commence la longue avenue qui conduit au tombeau de Young-lo, le plus grand, le plus beau de tous. Un arc de triomphe magnifique apparaît tout d'abord ; il ne mesure pas moins de 50 pieds de haut sur 80 de large ; il est tout en marbre et divisé en cinq ouvertures séparées par des piliers carrés ; il a été construit par l'empereur Suen-teu. Deux li plus loin se trouvent les trois portes Ta-koung-men avec une inscription qui ordonne de descendre de cheval en cet endroit, puis un beau pavillon de 30 pieds d'élévation tout en marbre blanc, avec 4 colonnes sculptées, œuvre de l'empereur Jen-

Péking. Description.

tsoung. Enfin trois autres portes nommées Loung-foung-men donnent accès au véritable tombeau. Entre l'arc de triomphe et ces portes, on voit de chaque côté du chemin appelé Cheng-lou (la route sainte), toute une enfilade de personnages et d'animaux monolithes vraiment extraordinaires, soit comme travail, soit comme dimensions ; on se demande comment ils ont pu être apportés là.

Voici l'ordre dans lequel ils sont placés : deux colonnes en marbre, décorées de ^{p.311} nuages sculptés ; deux lions couchés, deux lions debout ; deux béliers couchés, deux debout : puis de même quatre chameaux, quatre éléphants, quatre chimères (k'i-lin) et quatre chevaux. Ensuite viennent les personnages : quatre mandarins militaires, quatre mandarins civils et quatre lao-tchen, c'est-à-dire hommes célèbres ; au total, 12 personnages, 24 animaux, 2 colonnes et l'arc de triomphe monumental. C'est l'empereur Suen-teu qui, à la 4^e lune de la 14^e année de son règne, inaugura ce beau travail. Après avoir parcouru pendant plus d'une heure toutes ces avenues et ces portes, on arrive enfin au tombeau ; comme élévation, il n'y a rien de plus remarquable que les palais de Péking, mais à l'intérieur on voit d'immenses colonnes en bois d'une seule pièce qui ont au moins 3 mètres 50 de circonférence sur une hauteur de 17 à 18 mètres. À l'origine, il paraît que de belles constructions en bois précieux accompagnèrent ces diverses sépultures, mais l'empereur K'ien-loung, pour construire le palais d'Été, fit main basse sur tout ce qu'il trouvait à sa convenance, remplaçant les raretés par des matériaux ordinaires, enlevant des marbres, des bois surtout qu'on ne pouvait plus se procurer ; pour réparer ensuite les monuments avariés, il dépensa ^{p.312} plusieurs millions ! néanmoins on lui fit des représentations sur cette manière de décorer ses propres palais, et il s'imposa lui-même la pénitence d'aller jusque dans la province du K'iang-nan, pour expier cette violation des tombeaux. Aucun voyageur ne regrette la fatigue de cette course à la sépulture des Ming, une des plus belles choses des environs de Péking.

Choun-tche et K'ang-si allaient faire des sacrifices à ces anciens empereurs ; mais depuis on a laissé ce soin à un arrière-neveu des Ming, honoré du titre de Heou-Yè (marquis) ; il est actuellement le seul sacrificateur. Au printemps et à l'automne, il se rend aux tombeaux, immole divers animaux, offre des soieries, de la nourriture, brûle des parfums, du papier, et fait toutes les cérémonies du culte des ancêtres. Le gouvernement députe aussi chaque année un des membres du Koung-pou (ministère des Travaux Publics), pour examiner si les

Péking. Description.

monuments restent en bon état et si on veille à leur conservation. Sous les premiers empereurs des Ming, on enterrait vivantes, avec le cercueil impérial, celles de ses femmes que le souverain avait le plus affectionnées. L'empereur Iing-tsoung défendit de continuer cet usage barbare, et on n'enterra plus ces femmes qu'après leur mort. Mais comment amener les cercueils aux côtés du tombeau impérial, quand il est absolument défendu de suivre la route réservée au seul empereur ? On éluda la difficulté en creusant un puits loin de la sépulture et en atteignant celle-ci par voie souterraine ; les souterrains existent encore.

4° HAË-TSE, parc de chasse. — Si l'on sort de la ville chinoise par la porte du sud médiane, on ne tarde pas à rencontrer une immense enceinte en assez mauvais état : c'est le parc impérial de chasse ; il n'est pas très difficile d'y pénétrer, mais rien n'y existe plus de bien curieux. Autrefois ce parc, qui n'a pas moins de 80 kilomètres de tour, renfermait des animaux de toute espèce : cerfs, daims, chevreuils et le fameux sse-pou-siang (*Elaphurus Davidianus*). Ces animaux trouvaient là de beaux pâturages, une eau courante, et se multipliaient en liberté. Il y a seulement trente ans, on voyait encore là de nombreux troupeaux d'élégants cervidés, qui se laissaient approcher de près, protégés par la loi portant peine de mort contre celui qui oserait en tuer un seul. Aujourd'hui l'empereur n'allant plus chasser, le parc est presque abandonné, et les quelques soldats qui le gardent se font agriculteurs ; les murs dégradés par les pluies ont laissé échapper une bonne partie des animaux, dont les hommes des campagnes environnantes ont fait leur profit. Enfin, pendant la guerre sino-japonaise, les 30.000 hommes campés dans ce vaste enclos ont fait main basse sans scrupule sur tout le gros gibier. Une chose qu'on ne saurait trop déplorer, c'est la disparition du superbe sse-pou-siang ; il n'en reste plus un seul et la race va probablement s'éteindre, à moins que les rares individus échappés ne se soient réfugiés dans les hautes montagnes de l'ouest, comme quelques Chinois l'ont affirmé.

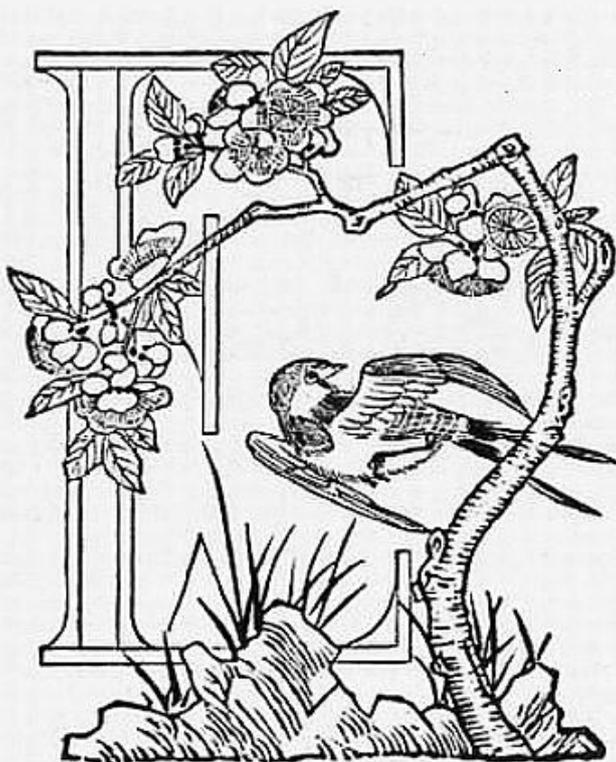
@

CHAPITRE XVIII

- I. L'empereur. les princesses. Sépulture impériale.
- II. Les ministères : Intérieur, Finances, Cérémonies, Guerre, Justice, Travaux Publics. Le Tsoung-jen-fou. Le Née-ou-fou. Le Tou-tch'a-yuen. Le Née-ko. Le Kiun-ki-tchou.
- III. Le Tsoung-li yamen. Les légations.
- IV. L'armée chinoise. p.313

@

I



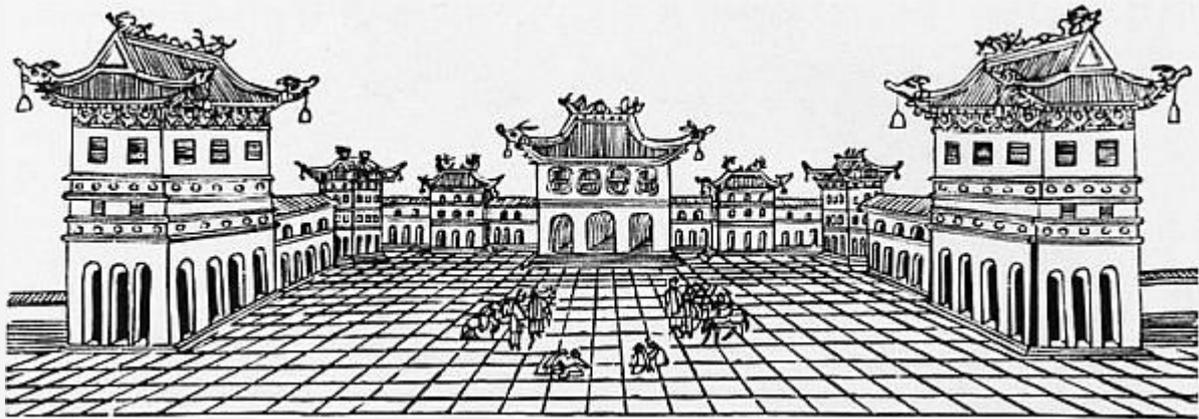
viron cinq à six mille personnes demeurent dans l'intérieur du palais impérial : c'est une véritable ville. Les dames du palais, les femmes du second rang, les servantes, les eunuques, chacun y possède une habitation spéciale. Pour recruter tout ce personnel, l'impératrice-mère, à des époques déterminées, fait assembler les jeunes filles appartenant aux familles tartares, et choisit celles qui lui paraissent aptes au service qu'elle leur destine. Sont-elles agréées du souverain, les honneurs et la richesse seront leur

partage ; ne plaisent-elles pas, on les reléguera dans de petits appartements où elles ne recevront que le strict nécessaire : dans tous les cas, elles sont pour la vie confinées dans le palais. Beaucoup d'entre elles meurent très jeunes ; quelques-unes atteignent la vieillesse, et dernièrement encore on a enterré une princesse dont l'entrée au palais datait de l'empereur Tao-kouang. L'impératrice-mère choisit aussi d'autres jeunes filles tartares pour son service et celui des impératrices et des dames du palais ; ce sont de simples servantes qui après un temps donné retourneront dans leur famille. En général, ces jeunes personnes ont beaucoup à souffrir ; c'est toujours à genoux qu'elles doivent présenter à toute heure du jour et de la nuit ce dont on a besoin ; l'humeur variable des dames du palais rend leurs fonctions bien pénibles, et aux moindres fautes les mauvais traitements ne leur sont pas épargnés.

L'empereur est astreint à de sévères règlements lorsqu'il réside au palais, ce qui explique pourquoi les souverains n'y passaient autrefois que quelques mois

Péking. Description.

de p.314 l'année, et pourquoi ceux du temps présent désirent reconstruire le palais d'Été pour y demeurer. En effet, lorsque l'empereur est à Péking, il se lève chaque jour à deux heures du matin, et après une heure consacrée aux soins de sa toilette, il prend une légère réfection et prépare de suite les affaires du conseil, qu'il préside entre trois et six heures, hiver comme été ; il déjeune à neuf heures, continue à s'occuper des affaires de l'État, et souvent son temps libre est abrégé par les cérémonies et les rites dont il ne saurait se dispenser. Son dîner a lieu vers cinq heures du soir, puis il se retire dans ses appartements.



Palais impérial d'après une ancienne gravure.

Des mandarins spéciaux sont affectés au service du palais ; les uns sont chargés des vêtements impériaux, les autres du mobilier : ceux-ci de la vaisselle : ceux-là des diverses fournitures ; il y en a pour la viande, pour les légumes, pour les fruits, pour le laitage, pour les fleurs ; il y en a pour les feux d'artifice, les comédies, la chasse, les chevaux, les chaises, les voitures ; enfin leur nombre est presque illimité. On serait en droit de penser qu'avec tant de serviteurs, l'empereur est bien servi ! il n'en est rien ; ici encore tout est réglé. Tel jour l'empereur doit manger des primeurs, mais comme elles seraient très chères et peut-être introuvables, on fixe ce jour un mois après leur apparition. On pourrait servir à l'empereur de beaux fruits, mais on craint de ne pas pouvoir le faire, et la seconde qualité passe pour la première, pour chaque fourniture les mandarins en agissent ainsi. L'empereur paie cependant au moins le décuple de la valeur réelle des objets, mais tant de gens doivent gagner, et il faut dépenser tant d'argent pour obtenir une de ces charges ! En juin 1896, l'empereur actuel se rendait chaque jour près du cercueil de sa mère, vers huit heures du matin ; son déjeuner de neuf heures, qu'il devait y prendre, lui était compté quatre mille francs ! Tout ce qui est servi au souverain doit être servi par paires : deux

Péking. Description.

canards, deux poulets, deux poissons. Il mange fort peu et de très peu de plats, mais les repas sont préparés au complet, selon les usages ; il touche à peine aux mets servis, qui sont ensuite le profit des fournisseurs ; ceux-ci les revendent ou les conservent pour eux-mêmes. Des médecins toujours présents règlent, on peut dire, la nourriture et l'appétit du souverain sur sa santé : aime-t-il spécialement une préparation culinaire, et pour ce motif en prend-il un peu trop, de par les docteurs elle ne lui sera plus servie. Enfin l'empereur est peut-être l'homme qui jouit en Chine du moins de liberté. Quand il veut sortir de son palais, c'est une grande p.315 affaire ; les gardes sont convoqués, tous les agents de police sur pied, les rues nivelées, sablées, les boutiques fermées, toute vie disparaît sur son passage. Comme cela se faisait il y a cinq cents ans, des archers, l'arc en bandoulière et le carquois garni de flèches, montés sur des chevaux étiques, précèdent la chaise impériale, simplement couverte de soie jaune et portée



Dame de la cour.

Servante du palais.

par des gens revêtus de casaques rougeâtres à fleurs peintes ; ces porteurs, qui s'exercent du reste pendant de longues années, doivent être attentifs, car si la chaise versait, ils seraient tous condamnés à mort. Suivent une douzaine de cavaliers portant des insignes et des drapeaux ; enfin les voitures de la suite et les gardes. Quelques mandarins hauts placés se tiennent seuls aux côtés de la chaise. L'empereur actuel sort toujours en chaise à porteurs ; cependant, selon l'ancienne coutume, on entretient pour son usage huit chevaux, qui sont loin d'être de premier ordre ; ici encore un mandarin en est chargé et y trouve son avantage. Ces chevaux doivent toujours aller au pas ; on les promène quelquefois dans Péking, et alors chaque voiture



et chaque piéton doit s'arrêter en laissant la chaussée à l'écurie impériale ! À la moindre sortie de l'empereur, les dépenses sont énormes ; mais que dire lorsqu'il se rend aux tombeaux de ses ancêtres ! la dépense alors devient fabuleuse. Comme les routes dites impériales n'existent pour ainsi dire plus, on en trace une en ligne droite à travers champs ; une indemnité est donnée aux propriétaires, mais avant d'arriver entre leurs mains, elle est tellement égrenée qu'elle devient presque impalpable. Rien n'est omis pour augmenter la dépense : jadis à tel endroit se trouvait un ruisseau, depuis des années il est comblé ; mais le cortège doit passer sur un pont : on creuse donc un fossé, on abat les arbres d'alentour, le pont est fait, la règle observée ; ainsi de tout le reste.

Les sépultures impériales se trouvent p.316 l'une à l'est, l'autre à l'ouest, à trois journées de Péking ; les montagnes qui les avoisinent renferment de beaux matériaux, mais, dans la crainte de dépenses moindres, les marbres de l'Est ne s'emploient qu'à la sépulture de l'Ouest, et vice versa. Un missionnaire, se rendant un jour dans une chrétienté, rencontra un cortège de plus de trois cents hommes occupés à transporter un bloc de marbre d'environ quatre mètres de long sur quatre-vingts centimètres en carré ; soixante-quinze mulets y étaient attelés, quinze autres portaient les cordes seules ; on s'embourbait, on s'ensablait, peu importe ; le petit mandarin chargé de l'affaire faisait dresser sa tente, buvait son thé, fumait sa pipe, laissant ses gens se débrouiller. Huit à dix jours après, revenant par le même chemin, le missionnaire revit ce bloc de marbre qu'on avait réussi à faire avancer d'environ huit cents mètres ! L'empereur, qui paie si cher, est cependant de droit le maître absolu de tout ce qui existe dans son empire ; on peut même dire qu'il est le seul propriétaire, car tous les biens territoriaux sont censés lui appartenir ; il a le droit de vie et de mort sur tous ses sujets ; quant à sa personne, elle est tellement sacrée que, si par impossible un attentat était commis contre l'empereur, la loi veut que la famille du coupable soit éteinte ; son grand-père, son père, ses fils, ses petits-fils avec leurs femmes et leurs enfants jusqu'au dernier né, tout doit être massacré.

À la mort de l'empereur, tout l'empire doit porter le deuil et ne point se raser la tête pendant cent jours ; cette règle est sévère, et lorsque T'oung-tche mourut, les ennemis du vice-roi Li Houg-tchang lui firent donner un blâme pour l'avoir, disaient-ils, négligée. Aussi, quelques jours après, le vice-roi, ayant rencontré un pauvre homme rasé de frais, lui fit sans plus de façon trancher la

tête ! Quant à la succession au trône, elle ne revient pas de droit au fils aîné ; l'empereur a dû désigner, de son vivant, celui qui le remplacera. Ces successions n'ont pas toujours lieu sans réclamations et sans murmures, mais le respect de l'autorité est tellement ancré dans l'esprit du peuple et des mandarins, qu'on accepte toujours sans révolution les faits accomplis.

II

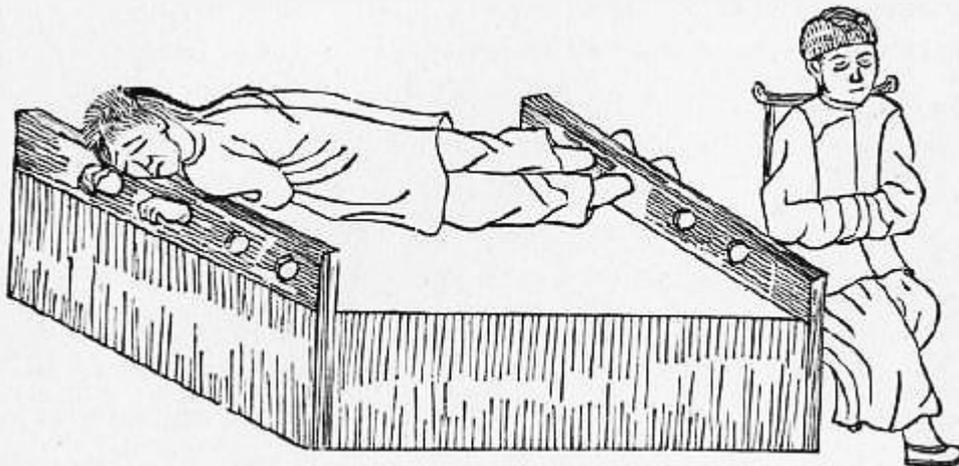
p.317 Péking renferme les six grands ministères desquels dépendent tous les fonctionnaires de l'empire. L'empereur Young-lo, la 18^e année de son règne, construisit de vastes bâtiments pour chacun de ces tribunaux supérieurs. Ils ont tous la même organisation, c'est-à-dire : deux présidents appelés chang-chou, l'un chinois, l'autre tartare ; quatre vice-présidents, deux chinois et deux tartares, que l'on distingue par vice-présidents de droite (yeou-che-lang) et vice-présidents de gauche (tsouo-che-lang). Quant aux mandarins subalternes, ils sont très nombreux et chacun a sa fonction spéciale.

1° LI-POU, ministère de l'Intérieur. — Ce tribunal est situé dans la rue Hou-pou-kiè, entre les portes Tsien-men et Ha-ta-men, dans l'est de la ville tartare. Il a pour attributions la nomination de tous les mandarins civils nommés ouen-kouan. Dans tout l'empire, le Li-pou choisit les candidats et les propose à l'empereur, qui donne son approbation, puis le tribunal délivre les brevets. Aux présidents sont réservées les nominations depuis le premier jusqu'au septième degré ; les moindres sont laissées aux che-lang. C'est aussi ce tribunal qui juge des mérites ou des démérites de tous les mandarins, fixe les blâmes ou les punitions à leur infliger, les récompenses ou les promotions à leur accorder ; en un mot il règle tout ce qui regarde les officiers civils de l'empire.

2° HOU-POU, ministère des Finances. — Il est au sud du précédent et donne son nom à la rue où il se trouve ; les tributs, les impôts, les douanes, les grains, les riz de l'État sont sous sa dépendance. Le trésor de l'empire (Ouaè-k'ou), les fabriques de monnaie en or, en argent et en cuivre occupent les bâtiments de ce ministère : l'hôtel des monnaies se nomme Pao-tsuen-kiu. Un mandarin tartare, spécialement préposé pour la solde (ts'ien-léang) de ses compatriotes, est adjoint aux présidents. Tous les officiers payeurs, receveurs de contributions, sont nommés par le Hou-pou et relèvent directement de lui pour toutes les recettes et les dépenses.

3° LI-POU, ministère des Cultes et Cérémonies. — Les bureaux de ce ministère sont situés au sud du Hou-pou. C'est le Li-pou qui règle toutes les cérémonies et avertit l'empereur pour les rites, fêtes, sacrifices, visites aux pagodes, etc. ; il doit également tout préparer et ordonner. Son président est le grand-maître des cérémonies, l'introducteur des ambassadeurs ; il a dans son service tout l'interprétariat pour les traductions ; enfin, c'est aussi ce ministère qui procède aux examens des lettrés qui ne sont pas mandarins ; on y garde le catalogue de leurs noms. C'est là également que doivent être gravés les sceaux des fonctionnaires ; le tribunal en donne la forme et l'inscription.

4° PING-POU, ministère de la Guerre et des Postes. — Tous les mandarins p.318 militaires, de quelque grade qu'ils soient, sont nommés par ce ministère et en dépendent directement. Les bâtiments se trouvent non loin des autres ministères, mais dans une rue parallèle, le Ping-pou-kiè. L'infanterie, la cavalerie, les flottes de guerre, quant à la direction et à l'organisation, sont de son ressort ; il doit tout préparer et entretenir : les chevaux, les armes de tout genre, les fabriques de poudre ; n'ayant pas de trésor spécial, une fois les dépenses approuvées, il envoie prendre l'argent au Pou-pou ; c'est le Ping-pou qui doit aussi fournir l'escorte pour les ambassadeurs étrangers et veiller au service des postes pour tout l'empire ; les courriers correspondant avec les provinces sont expédiés par lui seul.



Lit à tortures.

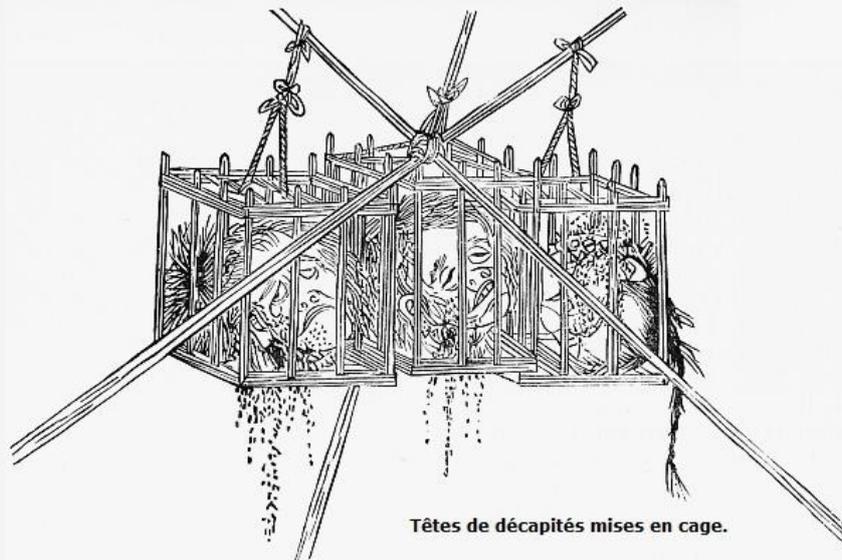
5° SING-POU, ministère de la Justice. — Sous les Ming, ce ministère se trouvait placé au Sing-pou-kiè ; mais il a été reconstruit par les Ts'ing au Tchentoung, près des tribunaux, du côté de l'ouest. Les murs qui l'entourent ont 7 mètres d'élévation, sont très épais et surmontés de branches épineuses ; c'est la

Péking. Description.

prison générale pour les grands criminels. L'empereur seul a le droit de condamner à mort, et toutes les sentences capitales passent par ses mains. Pour certains crimes avérés : pillage, révolte, meurtre, les vice-rois et même des mandarins inférieurs font de suite couper la tête aux coupables, mais alors ils doivent en donner avis à l'empereur par l'entremise du Sing-pou ; ordinairement, les grands criminels sont envoyés à Pé-king, le Sing-pou juge, détermine la punition, l'empereur approuve et on exécute. Pour les cas tout à fait extraordinaires, les mandarins du Sing-pou n'osent quelquefois pas se prononcer ; l'affaire est alors renvoyée au tribunal suprême, nommé Tchao-cheng, qui fonctionne dans l'intérieur même du palais impérial. Les exécutions générales se font à jour fixe en dehors de la porte Choun-tchemen, au carrefour appelé Ts'ae-che-k'eou (les rites exigent que l'empereur ne franchisse jamais cette porte). Les coupables, à genoux, sont exécutés l'un après l'autre, leurs corps emportés à la voirie, leurs têtes suspendues dans de petites cages montées sur trois échelas. En passant par là, on peut voir des têtes exsangues, avec de gros yeux terrifiés, à demi rongés par les pies et les corbeaux qui picotent au travers des barreaux ; la tresse traîne jusqu'à terre, les chiens regardent et se lèvent sur leurs pattes de derrière pour essayer d'atteindre ; le spectacle est écœurant.



La cangue



Têtes de décapités mises en cage.



6° KOUNG-POU, ministère des Travaux Publics. — Ce ministère est au sud du Ping-pou ; son président est chargé de toutes les constructions de l'État : palais, pagodes, casernes, greniers, ponts, etc. De plus, il doit prendre soin des routes, des ^{p.319} rues, des digues fluviales et de tous les jardins ou parcs impériaux ; il a son trésor particulier pour les cas exceptionnels ; ordinairement il va prendre les fonds au Hou-pou. Une succursale de la fabrique des monnaies reste sous sa dépendance, elle se nomme Pao-yuen-kiu. Enfin, il possède des magasins immenses de matériaux pour les travaux à exécuter.

En dehors de ces six ministères, il y en a beaucoup d'autres dont les principaux sont :

1° TSOUNG-JEN-FOU. — Ce ministère est présidé par des princes que nomme l'empereur. Ce grand tribunal, le premier de tous, ne s'occupe que des affaires de la famille impériale et des personnes de sang royal ayant droit à la ceinture jaune « hoang-taè-tse » ; il peut juger même les princes du sang.

2° NÉE-OU-FOU. — Il est consacré uniquement à l'empereur et à sa cour. Tout ce que l'empereur désire doit lui être fourni par le Née-ou-fou, qui a son trésor particulier née-k'ou, lequel est comme la cassette impériale. L'impératrice veut-elle de l'argent ? elle avertit ce tribunal, qui, s'il n'en a pas, s'arrange pour en trouver soit au Hou-pou, soit ailleurs ; au besoin, les vice-rois sont requis de remplir les coffres.

3° TOU-TCH'A-YUEN, tribunal des Censeurs. — Le premier des censeurs en est le président ; les censeurs sont nommés ou dégradés par le Li-pou, comme les autres mandarins. Ils sont fort nombreux ; chaque ministère, chaque quartier de la ville a son censeur ; chaque province a également le sien ; ils peuvent parler de tout et de tous, même de l'empereur, et faire des représentations sur tous les actes du gouvernement ; mais s'ils ne prennent garde de censurer à faux, de dépasser les bornes, d'observer les formes voulues, ils ne restent pas

Péking. Description.

longtemps en place. Il y a quelques années, l'un d'eux eut l'audace de s'attaquer à l'impératrice-mère ; il fut de suite dégradé, tant il est vrai que « Toute vérité n'est pas bonne à dire » ! Ces censeurs ont cependant une autorité incontestée, et font souvent trembler les plus hauts mandarins. Sous les Ming, les bureaux de ce tribunal étaient à l'ouest de la porte Choun-tche-men ; depuis ils ont été reconstruits au nord du Sing-pou.

4° NÉE-KO, grand secrétariat de l'empire. — C'est là que s'élaborent les décrets de l'empereur, c'est au Née-ko que l'on appose les sceaux impériaux. Quand il en est besoin, l'empereur les fait porter à ce tribunal ; sous les Ming, les eunuques, en grande faveur, étaient chargés de ce soin ; maintenant cet honneur est réservé aux seuls mandarins de haut grade nommés à cet effet. Il n'est point nécessaire de demeurer en ville pour faire partie du Née-ko. Les quatre membres de ce tribunal ont tous le rang de tchoung-t'ang ou vice-roi. Le premier est appelé ouen-hoa-tien, le second ou-iing-tien, le troisième t'i-jen-ko, le quatrième toung-ko. On nomme ^{p.320} ces quatre personnages les ta-siao-che, et le premier est sans conteste le plus haut mandarin de l'empire ; actuellement c'est Li Houng-tchang.

5° KIUN-KI-TCH'OU, grand conseil. — Il se tient chaque jour au palais même entre trois et six heures du matin, présidé par un prince ; il est spécialement composé de huit membres, mais l'empereur peut en appeler autant qu'il le juge convenable. Ce grand conseil délibère avec l'empereur sur les affaires de l'État ; chacun donne son avis et l'empereur décide. Tous ces ministères, tous ces tribunaux, tous ces conseillers sont tellement dépendants les uns des autres, qu'ils se surveillent mutuellement. Chacun est obligé d'agir avec prudence et sagesse sous peine d'être attaqué, accusé par le voisin. Rien n'est laissé à l'arbitraire ; l'empereur lui-même ne peut s'écarter des règles posées ; la machine gouvernementale est montée de telle sorte, qu'elle fonctionne ainsi sans aucun dérangement depuis des siècles.

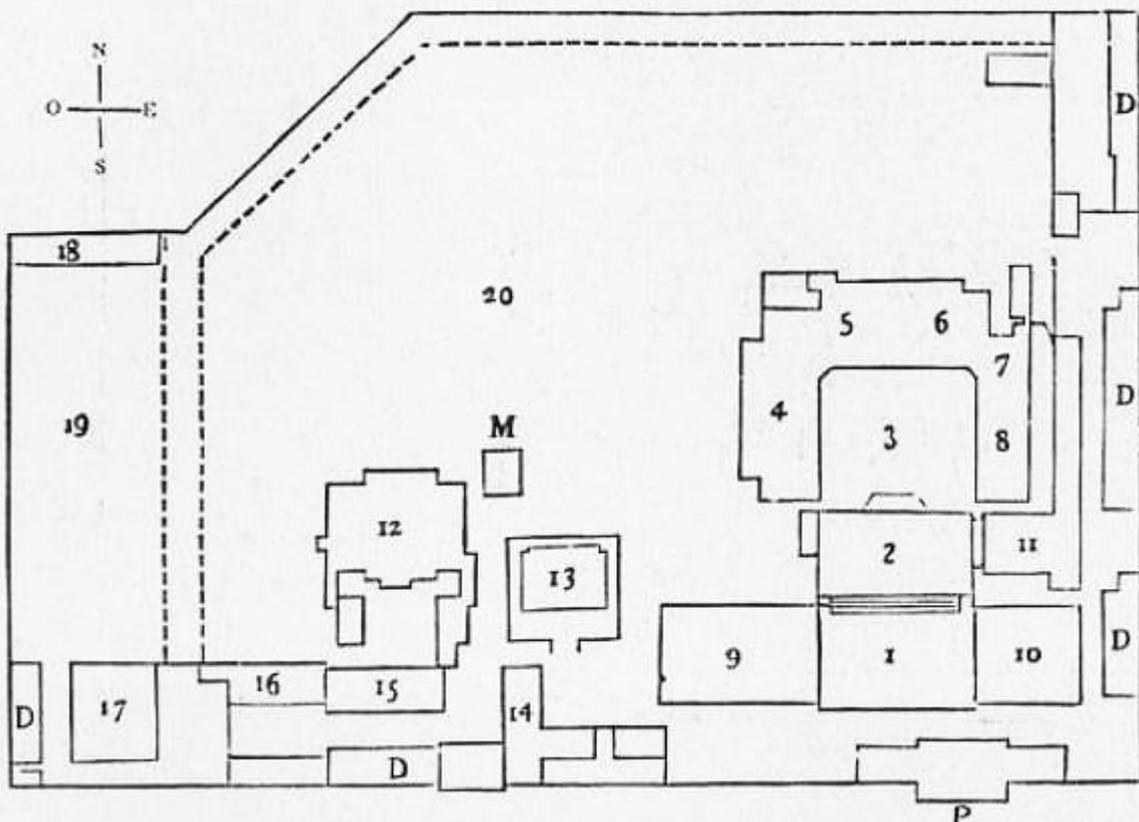
III

Après les Traités, les ministres européens devant résider à Péking, il fallait désigner un tribunal pour discuter les affaires avec eux. À cet effet, au lieu de choisir un des six grands ministères dont nous avons parlé plus haut, par exemple, le ministère des Rites, le gouvernement chinois préféra créer un tribunal spécial décoré du titre de Tsoung-li-ko-kouo Yamen, c'est-à-dire, Tribunal pour traiter les

Péking. Description.

affaires de tous les royaumes ; il est situé dans l'est de la ville, à deux kilomètres des légations ; les bâtiments sont peu imposants, mais assez propres. On reçoit dans un petit pavillon entouré de rocailles et dans une salle de 30 pieds sur 20, où l'on sert ordinairement des rafraîchissements. Les princes Roung et Ts'ing en sont actuellement les présidents, et dix membres forment le conseil ; deux ou trois viennent chaque jour alternativement pour recevoir les ministres ou interprètes des légations qui se présentent. Mais ce yamen ne peut soutenir la comparaison comme monument, ni avec les vrais ministères de Péking, ni à plus forte raison avec les salles splendides où sont reçus les ambassadeurs en Europe.

Pendant que les missionnaires s'installaient à Péking en 1860, les diverses légations prenaient également pied et organisaient leurs hôtels respectifs.



Plan de la légation de France à Péking. (Caubert.)

1. Cour d'honneur. — 2. Grand portique. — 3. Cour du ministre. — 4. Appartements du ministre. — 5. Grand salon. — 6. Salle à manger. — 7. Serre. — 8. Grand salon des fêtes. — 9. Premier interprète. — 10. Second interprète. — 11. Élève interprète. — 12. Pavillon du premier secrétaire. — 13. Pavillon des étrangers. — 14. Chapelle. — 15. Chancellerie. — 16. Appartements du chancelier. — 17. Pavillon du docteur. — 18. Serre du jardin. — 19. Jeu de paume. — 20. Grand parc. — D. Dépendances et écuries. — P. Grande porte d'entrée. — M. Pavillon de la musique.

p.321 Pour la France le gouvernement chinois donna un palais vaste et commode dans la rue Kiang-mis-iang. La légation française est surtout remarquable par son jardin, qui est le plus grand et le mieux entretenu de tous,

par son superbe portique qui n'a pas de rival, et par ses salons somptueusement décorés ; l'entrée, imposante, est ornée de deux grands lions et de bornes en pierres reliées entre elles par une énorme chaîne de fer ; cet ouvrage a été exécuté sous la direction du génie, lors de l'expédition française.

La légation de Russie est placée non loin de celle de la France, dans une confortable habitation donnée jadis par K'ang-si aux missionnaires russes. Cette légation possédait déjà une fort belle chapelle, on augmenta peu à peu les bâtiments ; aujourd'hui c'est une des plus grandes de Péking, son salon mesure plus de 14 mètres de côté, et les installations sont merveilleusement comprises.

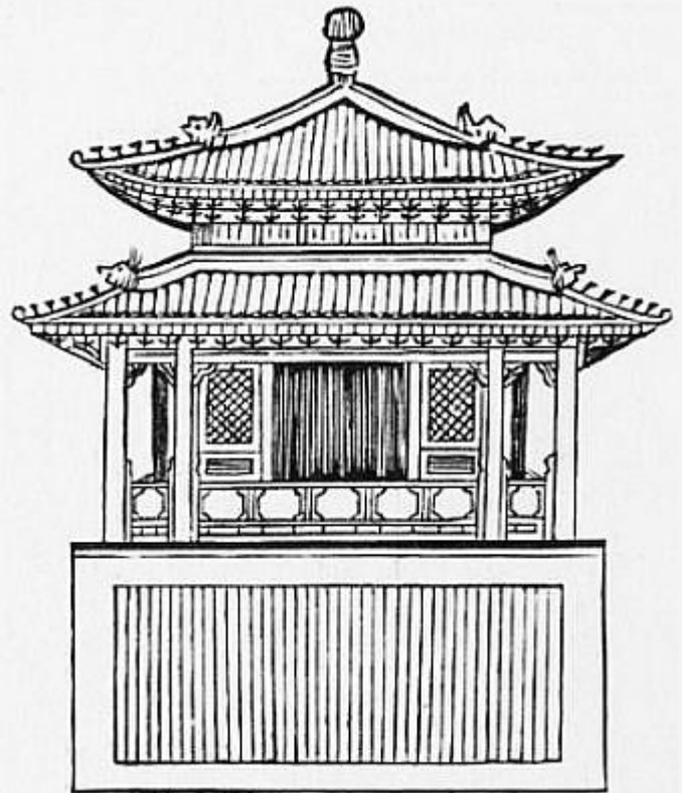
Pavillon de la légation de Russie.

Pour l'Angleterre, le gouvernement chinois accorda un ancien palais situé dans la ville tartare au sud-est, sur les bords d'un canal ou déversoir qui conduit les eaux du palais impérial en dehors de la ville ; cette résidence est grande et couverte en partie de tuiles vernissées ; les Anglais l'ont depuis embellie et complétée.

La légation d'Allemagne ne fut construite que plus tard, sur un terrain acheté par la Prusse ; elle est du reste assez bien aménagée et offre du confort, mais son jardin est très petit. Celle d'Espagne, située dans la même rue que les précédentes, a des bâtiments convenables et des pavillons indépendants pour les secrétaires et interprètes ; le ministre d'Espagne y réside en permanence, quoiqu'il soit en même temps accrédité près du roi de Siam.

La légation du Japon est fort bien ; un architecte japonais y a fait des améliorations intelligentes ; deux lions de marbre décorent l'entrée. Celle d'Amérique est située vis-à-vis de l'Hôtel de Russie, mais elle est loin de l'égaliser comme étendue et comme construction.

p.³²² La légation d'Italie, située près des autres, laissait beaucoup à désirer ; mais, dans ces derniers temps, un ministre entendu en architecture y fit de nouvelles bâtisses qui la rendent très suffisante.



Péking. Description.

La légation de Belgique, un peu loin des précédentes, a plusieurs fort belles cours aménagées à la chinoise, et un beau pavillon pour le secrétaire. Quant à la Hollande elle construit son hôtel, et l'Autriche n'a point de légation à Péking.

On ne peut passer sous silence la superbe habitation du directeur général des douanes ; elle se fait remarquer par un magnifique jardin, où chaque semaine une fanfare bien conduite accueille de nombreux invités. Sous la dépendance de ce personnage se trouvent encore le collège chinois nommé T'oung-ouen-kouan, établi au Tsoung-li-Yamen, l'hôtel de la poste européenne et toutes les habitations des nombreux fonctionnaires attachés à ces grands établissements. — On voit enfin près des légations une succursale de la banque de Hong-kong et Chang-hai, puis de vastes magasins tenus par des Européens, et même un hôtel français où l'on peut trouver tout le confort d'Europe.

Les chapelles protestantes de Péking sont nombreuses, mais aucune ne mérite le nom de monument ; les ministres qui les desservent sont logés avec leur famille dans de vastes demeures. Ils connaissent bien la langue chinoise, souvent ne reculent pas devant l'habit et les coutumes du pays, disposent de sommes énormes et d'un personnel considérable ; cependant ils font peu d'adeptes dans le nord de la Chine.

À environ 3 kilomètres de la porte ouest de Péking, appelée P'ing-tse-men, les Européens se sont rendus locataires d'un immense terrain nommé Ouang-haè-leou, où ils ont établi un champ de courses. On y a préparé de belles tribunes, une maison très confortable, entourée d'arbres fruitiers et de fleurs ; l'endroit est fort agréable, et deux fois l'année ont lieu les courses, qui sont toujours très brillantes ; c'est une des distractions de la capitale. Les légations ainsi que de nombreux particuliers y font courir des chevaux choisis en Mongolie, entraînés à l'avance et supérieurement montés par des amateurs. Des paris considérables sont souvent engagés sur tel ou tel cheval ; le gagnant ira peut-être remporter à Chang-hai de nouvelles victoires pendant que le malheureux perdant, vendu presque pour rien, traînera péniblement une triste charrette de louage à Péking !

IV

Si l'on considère l'immense étendue de pays qui forme l'empire chinois, et le nombre de ses habitants qu'on ne saurait évaluer à moins de quatre cents millions, il semble que l'armée chinoise devrait être fort nombreuse et très aguerrie.

p.323 Il y a en effet beaucoup de soldats, mais on peut dire

Fusilier

qu'il n'y a pas d'armée ; ce qu'on décore de ce nom se compose d'éléments divers ; avant tout, les hommes des bannières, soldats tartares qui se distinguent par la couleur de leurs drapeaux et de leurs uniformes : 1° la bannière jaune ; 2° la bannière jaune bordée de rouge ; 3° la bannière blanche ; 4° la bannière blanche bordée de rouge ; 5° la bannière rouge ; 6° la bannière rouge à bordure blanche ; 7° la bannière bleue ; 8° la bannière bleue à bordure rouge. Tous ces soldats des bannières restent habituellement dans leurs familles ; cependant, on trouve aux alentours de Péking, par exemple en dehors de la porte Ping-tse-men, des espèces de camps où chaque soldat possède une petite maison et une petite cour. Là, il vit avec sa femme et ses enfants aux frais de l'empereur. Tous

ces Tartares reçoivent du souverain une paie variant entre 7 francs et 50 francs par mois, selon leur grade ; de plus, à diverses époques de l'année, on leur distribue quelques sacs de riz provenant des magasins impériaux de Péking ou de T'oung-tcheou.

Leur armement consiste, comme il y a deux cents ans, dans l'arc, les flèches, les piques, sabres, fusils à mèche et espingoles. Pour la collation des grades, c'est encore le tir à l'arc sur lequel seul porte l'examen ; on se fait peu de scrupule, du reste, pour faire passer son examen par un autre, pour faire des substitutions de personnes, pour faire inscrire un jeune enfant sur les rôles de l'armée, pour acheter un grade ou la dispense complète du service. Les tribunaux militaires et les chefs ferment les yeux, car ils y trouvent leur bénéfice. On comprendra que les trois ou quatre cent mille hommes qui composent cette grande armée tartare ne soient pas très redoutables.

Les exercices à feu se font à jours réguliers en dehors de la porte Teu-cheng-men, où chaque soldat se rend séparément avec sa pipe, son éventail, son parapluie et son fusil entouré de toile bleue et bouché à l'extrémité par une

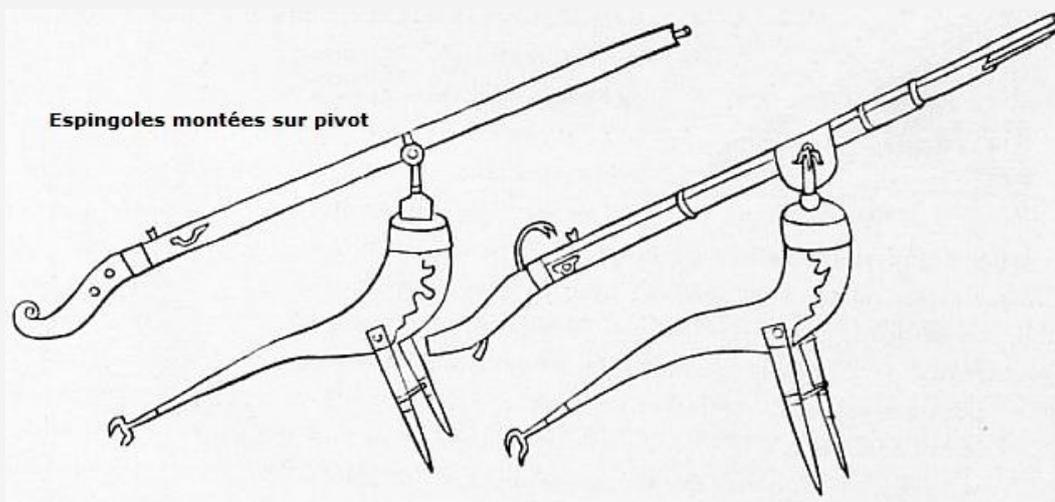


La queue de renard

houppes rouges ; il s'est contenté de passer par-dessus ses pauvres vêtements une casaque légère aux couleurs de sa bannière. L'artillerie se rend aussi au champ de manœuvres ; elle n'est composée que de canons en fer, ou p.324 de pièces inférieures en bronze achetées à l'étranger et fort mal entretenues. Chaque pièce avec son caisson est traînée par quatre chevaux mongols, dont



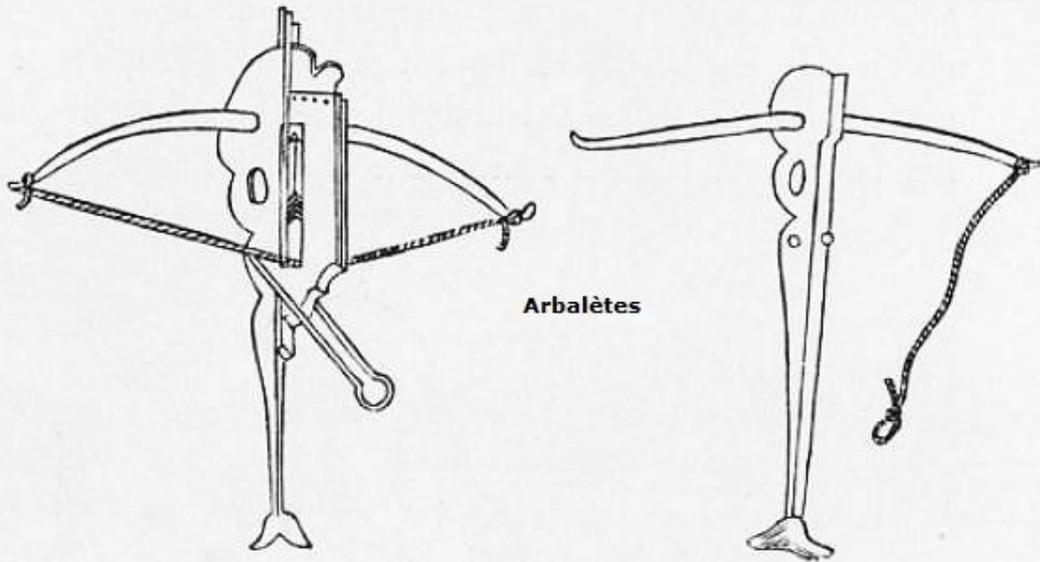
le harnachement laisse beaucoup à désirer. Lorsque les chefs sont arrivés, toute cette troupe prend son rang et fait des exercices où il est difficile de comprendre quelque chose ; marche, contre-marche, volte-face, simulacre de fuite, retour offensif, tout est mêlé d'après une règle qu'on ne s'explique pas, et qui date de plusieurs siècles. Les drapeaux, toujours en très grand nombre, s'agitent de tous côtés ; on fait beaucoup de bruit, une énorme consommation de poudre, et tout semble confirmer cette parole du père Hue : « Les Chinois sont plutôt artificiers qu'artilleurs ! »



Outre cette armée toute dévouée à l'empereur, puisque, selon l'expression chinoise, « elle le mange », la Chine comprend encore de nombreuses troupes composées de Chinois, mais dont les chefs sont toujours tartares ; celles-là ont à peu près les mêmes armes, moins l'arc et les flèches, et leur dévouement au souverain est bien loin d'égaliser celui des Tartares.

Péking. Description.

p.325 Enfin, la Mongolie dont les immenses plaines nourrissent plus d'un million de chevaux, doit fournir à l'empereur plusieurs centaines de mille cavaliers ; mais ils sont peu exercés, mal armés et mal commandés ; aussi, malgré leur fidélité à la dynastie, ne peuvent-ils apporter qu'un appoint peu sérieux en cas de guerre.



Depuis une quinzaine d'années, des mandarins intelligents, spécialement le vice-roi Li Houng-tchang, ont essayé de former des troupes sur le modèle européen, et y ont en partie réussi ; bien armées, sévèrement disciplinées, proprement tenues, habitant des camps retranchés ou des forteresses, ces troupes ont fait plusieurs fois l'admiration des officiers européens qui les voyaient manœuvrer. Près de cent mille hommes ont été ainsi exercés, et auraient représenté une force réelle, car la bravoure ne leur manque pas, s'ils avaient été commandés par des officiers instruits et que l'intendance eût fonctionné régulièrement. Ici encore la vénalité et l'amour du lucre sont venus paralyser ces premiers efforts. Tel mandarin avec deux barils de poudre européenne en faisait douze, et l'on s'étonnait que le boulet ne sortît pas de l'âme du canon ! tel autre exigeait pour lui-même le tiers de la valeur d'une commande, et acceptait des armes défectueuses. On passait l'inspection d'un fort, 2.000 hommes bien tenus s'y trouvaient ; mais, pendant que l'inspecteur déjeunait, on les faisait passer dans un autre fort, puis dans un troisième, et ces 2.000 hommes comptaient pour 6.000. On allait examiner le magasin à obus ; le premier rang était réel, les autres en carton recouvert de papier argenté ! Ces détails suffisent pour faire comprendre comment l'armée et la flotte chinoise ne purent soutenir la lutte contre le Japon. Si la Chine

Péking. Description.

moralisait ses fonctionnaires, faisait instruire ses officiers, payait ses troupes, si, en un mot, elle voulait réellement prendre l'Europe pour modèle, la richesse de son sol et le nombre de ses habitants lui permettraient d'avoir, en peu d'années, une flotte redoutable, une infanterie excellente et la plus nombreuse cavalerie du monde.

@

CHAPITRE XIX

I. Les tribunaux. Le Pé-yamen. La police. Les prisons.

II. Les rues. Les places. Les voleurs. Les pompiers.

III. Les banques. Les monts-de-piété. Les théâtres. Les maisons de jeu. L'opium. Les boutiques. Les restaurants. Les cafés.

IV. Les enfants trouvés. p.326

@

I

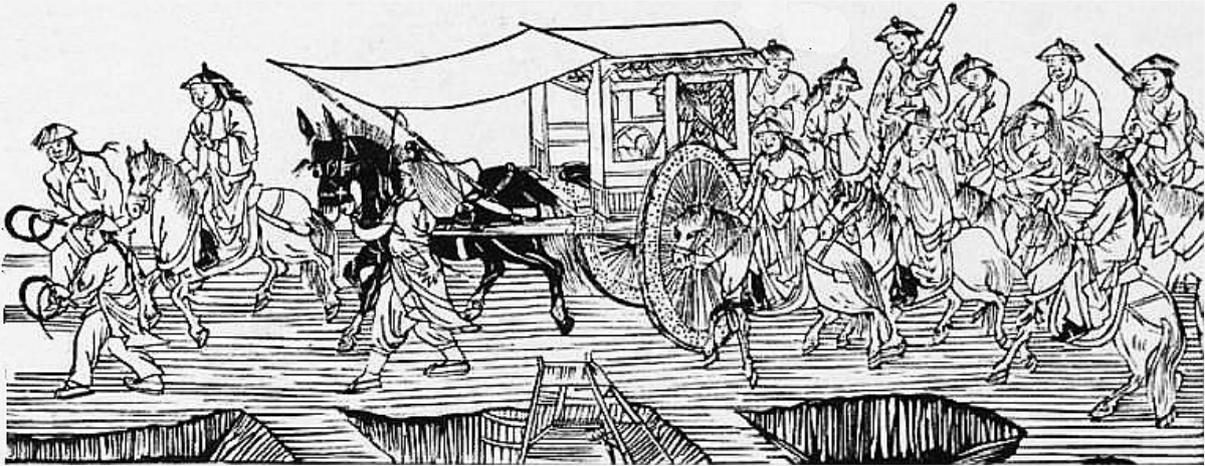


eaucoup de personnes regardent Péking comme la capitale du Pé-tche-ly, il n'en est rien ; cette province a sa préfecture particulière. Péking, capitale de la Chine, est directement régi par un vice-roi spécial, nommé « le gouverneur des neuf portes », et l'étendue de sa juridiction ne dépasse pas quelques kilomètres au dehors de la ville. Il a sous ses ordres deux sous-gouverneurs chargés, l'un de cinq portes, l'autre de quatre, avec les quartiers qui en dépendent.

Le principal tribunal est celui du Nord (Pé-yamen), où le gouverneur traite les affaires de police et les procès ; il y en a de plus deux autres présidés par les sous-gouverneurs ; enfin, dans la ville chinoise, chaque division a son tribunal particulier. Outre ces grands tribunaux, on rencontre dans chaque rue importante plusieurs postes de police, et à chaque carrefour des gardiens spéciaux. Pendant le jour, chacun doit veiller à ce qu'aucun désordre ne se produise dans la partie de la cité qui lui est confiée ; pendant la nuit, chaque poste doit disposer des veilleurs qui, munis de lanternes, parcourent jusqu'aux moindres ruelles pour empêcher tout vol ou toute attaque nocturne. Ces veilleurs poussent des cris, se répondent de loin les uns aux autres, et frappent sur des instruments en bois pour annoncer leur présence. Il est difficile de comprendre comment ces moyens bruyants, qui indiquent exactement où se trouve la police, peuvent arrêter les voleurs dans leurs mauvais desseins ; quelques agents subalternes ne se font point du reste scrupule d'accepter une prime et de s'entendre avec eux !

Péking. Description.

p.327 Dans les tribunaux de Péking, comme dans ceux de toute la Chine, la vénalité de la justice a donné lieu au proverbe suivant : « Si votre cause est mauvaise et que vous soyez riche, entrez hardiment ; si elle est bonne et que vous soyez pauvre, n'entrez pas ! » Tout est estimé, discuté, acheté et payé ; un homme est-il condamné à recevoir cent coups de bambou, l'exécuteur a supputé



Le vice-roi gouverneur de Péking et son escorte.

la valeur de son sujet ; celui-ci offre-t-il 20 francs, on continue à frapper fort ; arrive-t-il à promettre 50 francs, qui représentent sa valeur, on frappe encore, le patient crie, les coups résonnent, mais sans faire aucun mal, sans laisser aucune trace. Les satellites, ne recevant rien de leurs maîtres, trouvent ainsi moyen de se faire d'assez beaux bénéfices. Pour écrire une accusation, pour la faire présenter, accepter, patronner, il faut payer ; tout cela sert d'émoluments aux scribes, aux portiers, aux secrétaires des tribunaux ; le mandarin lui-même ne pourrait vivre avec la somme qui lui est allouée par l'empereur, il est obligé d'aviser, car il a de lourdes charges et ne doit pas se présenter les mains vides devant ses supérieurs ; aussi, à un simple préfet qui est payé 15.000 francs, les affaires en rapportent de cinquante à soixante mille chaque année.

Le Chinois dit souvent : « Les gros poissons mangent les petits, les petits mangent les crevettes, les crevettes mangent la vase ; » mais le peuple est-il tellement opprimé ? Il est libre de ne pas intenter de procès, et la crainte d'avoir à payer les juges amène le plus souvent une entente à l'amiable ; les fonctionnaires le pressurent un peu, lui de son côté vole les mandarins et même l'empereur, c'est un cercle vicieux. Un jour, une voiture chargée de bois coupé au Yuen-ming-yuen traversait Péking ; quelqu'un dit aux conducteurs :



Agents de police saluant le préfet.

— Mais cette espèce de bois n'existe qu'au palais d'Été, vous l'avez volé !

Ils répondirent :

— Si nous ne mangeons pas l'empereur, qui mangerons-nous ?

On veut entrer à Péking et conduire au centre même de la ville des choses prohibées, rien de plus simple : on solde à chaque poste de police une petite redevance, cela s'appelle « balayer la route ».

Pour que 25.000 fonctionnaires retiennent dans l'obéissance 400.000.000 d'habitants, il faut bien, malgré tout, user parfois d'une certaine sévérité. Si l'Européen ne comprend pas l'atrocité de certains supplices, le Chinois la comprend et l'accepte. La prison est le premier ; on souffre de la vermine, de l'humidité, du manque de ^{p.328} nourriture dans ces infects réduits ; mais les Chinois y résistent, et bien peu meurent des suites d'une détention, même prolongée. En 1870, un prisonnier chrétien âgé de 20 ans, saisi lors des massacres de Tien-tsin, séjourna plus d'un mois dans une basse-fosse ; son pied droit, tuméfié, ne présentait plus qu'une masse informe rongée par les vers, lorsqu'on lui rendit la liberté ; tous les docteurs des canonnières françaises

furent d'avis de couper le membre gangrené, dans l'espoir de sauver la vie à ce malheureux, il s'y refusa, et, grâce à la médecine chinoise, aux soins, à la jeunesse, il fut guéri en quelques semaines.

Les soufflets appliqués avec une semelle de cuir, les coups de bambou, la cangue, sont des peines fort ordinaires que l'on inflige pour de simples peccadilles. Le Chinois les supporte stoïquement ; il ne souffre probablement pas autant que l'Européen, ayant moins de sang, moins de nerfs, par suite moins de sensibilité ; on épargne ces punitions aux mandarins et aux lettrés, qui doivent perdre d'abord tous leurs grades avant de subir aucune autre condamnation.

Les femmes ne sont point frappées ailleurs que sur les mains ; le mari se charge, chez lui, de représenter le mandarin et même le bourreau. Il y a quelques années, on put voir à l'heure de midi, dans la rue Léou li-tch'ang, une des plus populeuses de Péking, un furieux trancher la tête de sa femme avec un couteau de boucher ! Plus de mille personnes étaient présentes, aucune ne se dérangea ni ne fit un seul pas pour empêcher le crime ; le mari, paraît-il, dut payer quelques centaines de francs pour ne pas être inquiété.

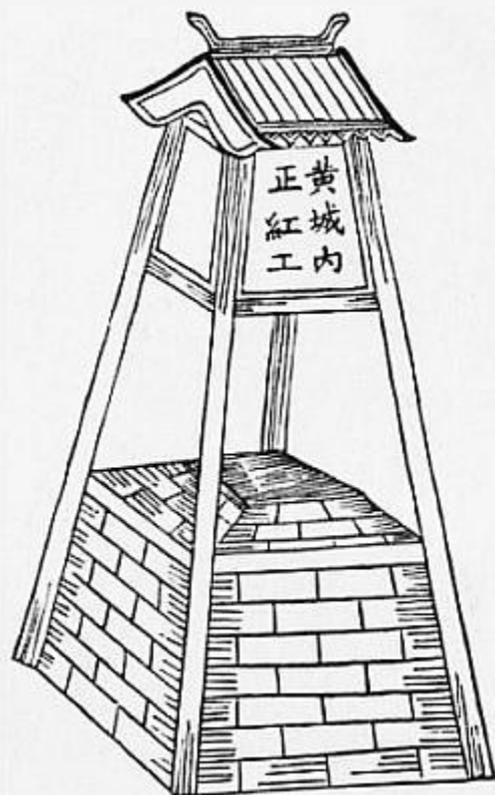
Mais rien n'égale l'horreur du supplice infligé à une femme qui tue son mari : elle est saisie, couchée sur une natte et découpée vivante devant tout le peuple, toujours avide des spectacles cruels ; on commence par les articulations des pieds et des mains, on continue par celles des membres, enfin le tronc est coupé en quatre ! Il est vrai que, moyennant finances, les parents obtiennent du bourreau qu'un coup de stylet achève rapidement la victime ; pour la suite du supplice, une autre personne poussera des cris déchirants ; toujours un peu de comédie dans le drame.

II

LES RUES. — p.329 Les dépenses pour l'entretien des places et des voies publiques sont, paraît-il, très considérables, mais on ne s'en aperçoit guère. En hiver, les rues sont couvertes d'un pied de poussière que le vent soulève par tourbillons ; en été, les flaques d'eau, la boue, les cloaques à découvert, rendent toute sortie pénible. Jadis, il existait des égouts passables ; aujourd'hui ils sont à jour, plus élevés souvent que la voie, et jamais on n'a pensé à les réparer. Comme chacun jette tous les matins les détritiques de son ménage sur la chaussée, avec le temps elle devient plus élevée que le pas des portes ; aussi n'est-il pas

Péking. Description.

rare de voir plusieurs pieds d'eau dans les boutiques. Les rues sont fort larges dans la ville tartare ; les boutiquiers, revendeurs, marchands d'habits et autres obtiennent, en payant la police, de s'installer sous des tentes à droite et à gauche ; peu à peu ces tentes se changent en maisonnettes, et la rue en est presque obstruée. Lorsque l'empereur doit passer, tout est emporté, déblayé, nivelé, sauf à reparaître quelques jours après. Au milieu de ces rues se promènent des chiens errants, des porcs, des poules, des pigeons, des corbeaux, même des milans noirs d'une audace étonnante, qui arrachent parfois la viande sur l'étal des bouchers ou dans les mains des acheteurs. Ces milans, ces chiens, ces corbeaux sont les vrais agents-voyers de Péking ; ils emportent tout, quand ils ne sont pas prévenus par des industriels peu dégoûtés qui leur font concurrence ; rien d'écœurant comme de voir des misérables disputer aux chiens un os ou un lambeau de viande avariée. Souvent ils profitent de leur voracité pour jeter un nœud coulant au cou de ces malheureuses bêtes, puis se sauvent en les traînant jusqu'à ce qu'elles soient étranglées. Ces voleurs de chiens vendent à bon prix la chair de leurs victimes.



Lanterne des rues.

Les voitures stationnent un peu partout et paient un centime comme droit de stationnement. On les prend à la journée, à la demi-journée ou à la course ; le prix se débat longtemps et se fixe ordinairement entre 2 fr. 50 centimes et 5 francs par jour, selon la propreté du véhicule. De temps en temps on rencontre dans les rues deux individus qui se maudissent, se prennent par la tresse et se préparent au combat ; mais des médiateurs ne tardent pas à séparer les combattants, il est rare que la police ait à s'en mêler. — Les rues de Péking pourraient être belles, et sont dans un état déplorable à cause de l'incurie des agents et du gaspillage des fonds publics ; elles sont en revanche assez sûres, même la nuit, quoique les voleurs ne manquent pas. Lorsqu'ils veulent faire un beau coup, ils s'entendent d'avance avec quelques veilleurs, pour ne pas être dérangés ; ils percent ordinairement le mur des boutiques et emportent tout, puis partagent honnêtement ! Une bande attaqua, il y a quelque temps, un mont-de-piété en dehors de la porte Ts'ien-men ; c'était vers minuit, on croyait

tout le monde plongé dans le sommeil, p.330 mais les gens du mont-de-piété veillaient ; lorsque le trou fut pratiqué dans la muraille, un jeune voleur passa les pieds en avant, comme c'est la coutume, et fut tout étonné de se trouver arrêté ; de l'intérieur on lui avait écarté les deux jambes, il ne pouvait plus sortir. Ses compagnons vociférèrent de terribles menaces, sans faire céder les gens du mont-de-piété ; alors, de crainte d'être trahis par leur complice, ils lui coupèrent la tête et l'emportèrent. Le lendemain, le directeur, accusé d'avoir tué un homme, fut incarcéré, frappé, et l'établissement complètement ruiné.



Pompiers et leurs pompes.

Les maisons de Péking étant en bois et en papier, les incendies y sont fréquents ; on se demande même comment ils n'y sont pas journaliers. Pour les combattre, chaque poste de police a une pompe rudimentaire qui, quand elle marche, peut lancer l'eau à 15 ou 20 mètres. L'éveil étant donné, les agents de police et veilleurs qui font l'office de pompiers, partent sans se presser ; on prend l'eau où l'on peut, et on commence à éteindre le feu ; on tâche surtout de protéger les boutiques voisines, après s'être entendu avec les marchands sur le prix à solder. S'ils refusent, leur maison sera démolie, sous prétexte de couper le feu ! L'incendie est une bonne affaire pour les pompiers et pour les voleurs, qui ont vite déménagé la boutique. En général, les incendiés, comme secours, reçoivent la bastonnade et sont envoyés en exil, à moins qu'ils ne puissent payer

une forte somme aux tribunaux ; telle est la coutume, elle oblige chacun à une grande vigilance, et sans cette sévérité Péking flamberait tous les hivers.

III

LES BANQUES. — p.331 Il y a dans Péking des banques chinoises de premier ordre, qui ont des succursales dans les dix-huit provinces et sont d'une rare honnêteté ; mais outre ces grands établissements, qui se soutiennent mutuellement et offrent une garantie parfaite, presque dans chaque rue on trouve une petite banque ou boutique à sapèques ; le change de l'argent se fait là. Comme il n'y a aucune monnaie, le numéraire est en lingots d'argent qui varient de poids et de qualité. A-t-on besoin de faire un petit paiement en argent, il faut couper ces lingots, où très souvent on trouve une notable quantité de plomb habilement coulé. De plus, les balances varient, on en compte au moins cinq ; la qualité de l'argent varie également, il peut y avoir un écart de 7 à

Billet de banque de 5 ligatures de Péking.

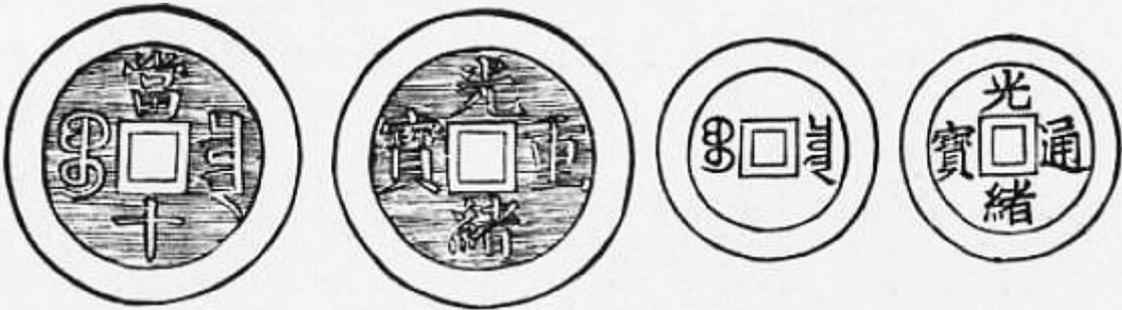
8, ce qui rend la fraude habituelle ; aussi le Chinois est heureux de changer ce numéraire contre des billets de banque, plus portatifs et plus faciles à employer. Chaque petite banque en fabrique à son nom, sans contrôle ; à

l'acheteur de voir si les billets sont bons, si la banque est assez solide. Les banqueroutes sont fréquentes, et chaque année, surtout dans le dernier mois, une vingtaine au moins de ces établissements se ferment, et leur papier devient sans valeur. On vend quelquefois dans les rues des billets de 2 à 50 francs, que l'on offre pour quelques centimes ; pourquoi ? parce que si la banque dont il porte le nom venait à se rouvrir, ces billets recouvreraient leur valeur intrinsèque ; c'est un mince espoir, mais c'en est un, on peut donc risquer quelques sous ! Qu'arrive-t-il, en effet, souvent ! une banque émet des billets pour le décuple de son numéraire, une banque rivale les achète, se les fait rembourser, et lorsque la première banque a dépensé ce qu'elle a en argent, ne pouvant continuer à payer, elle ferme, la voilà ruinée et son propriétaire en



Péking. Description.

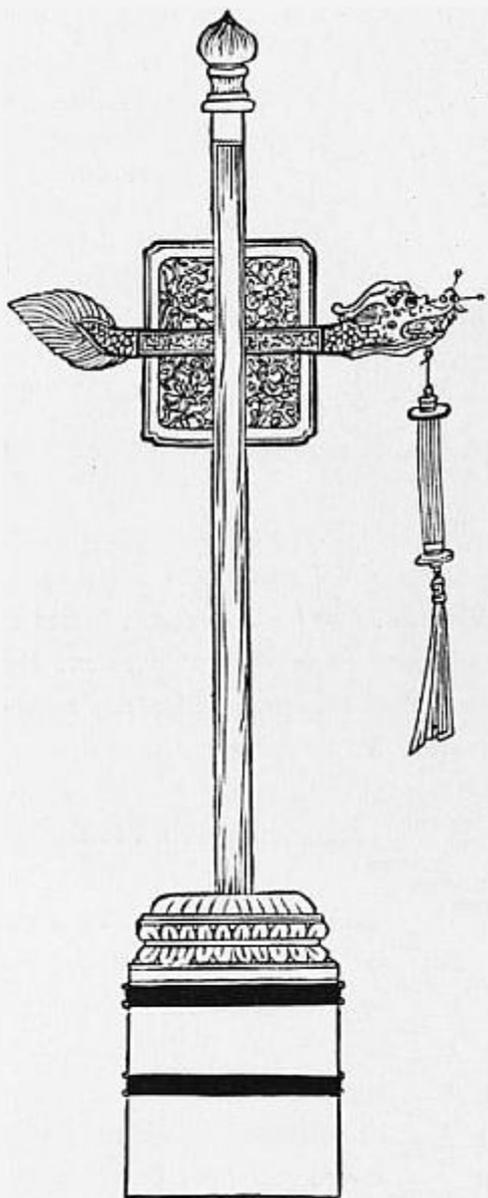
fuite. Ce n'est pas fini ; ces honnêtes gens, pendant un an ou deux, parcourent la ville, rachètent à dix ou vingt centimes leurs vieux billets, puis, lorsque presque tous sont rentrés, on rouvre boutique et la banque reprend comme si elle n'avait pas fait banqueroute ; c'est une fraude ingénieuse ^{p.332} et les gens qui ont acheté le billet portant le nom de cette banque font eux-mêmes une bonne affaire.



Grandes et petites sapèques de Péking.

La monnaie ordinaire est la sapèque, petite rondelle de cuivre percée d'un trou carré et portant les caractères du règne pendant lequel elle a été frappée. Du temps de K'ang-si, mille sapèques enfilées formaient une ligature (tiao), elles étaient belles et en bon cuivre. Peu à peu, la Monnaie décida que chacune en vaudrait deux, alors 500 sapèques ont encore fait un tiao, soit mille. Ensuite, le gouvernement a frappé de nouvelles pièces un peu plus grandes, en en fixant la valeur à 20 sapèques chacune ; alors 50 représentent un tiao, soit mille sapèques ; c'est la sapèque de Péking, encore n'en donne-t-on que 49 pour un tiao, la dernière étant réservée comme prix de la ficelle ! La grande ligature (celle de mille) vaut environ 3 francs ; la petite (celle de 500) vaut la moitié ; la ligature de 49 grandes sapèques vaut à peine 0 fr. 35 centimes. Tous ces changements firent naître bien des difficultés ; ce fut une perturbation générale. Tel qui avait loué sa maison 10 ligatures par mois, soit trente francs, à la première modification ne recevait plus que 15 francs ; à la seconde 3 fr. 50 ! Aussi, Péking seul se soumit, et les provinces refusèrent la grande sapèque, qui en représentait 20. La Monnaie essaya bien encore de spéculer en frappant des sapèques en fer ; cette fois c'était trop, elles furent impitoyablement refusées. Comme système monétaire on peut conclure que la Chine n'est pas très avancée.

LES MONTS-DE-PIÉTÉ. — Les monts-de-piété sont nombreux ; dans chaque quartier de la ville, presque dans chaque rue importante, on en rencontre ; c'est une vraie ressource pour le peuple ; cependant le taux de l'intérêt est fort

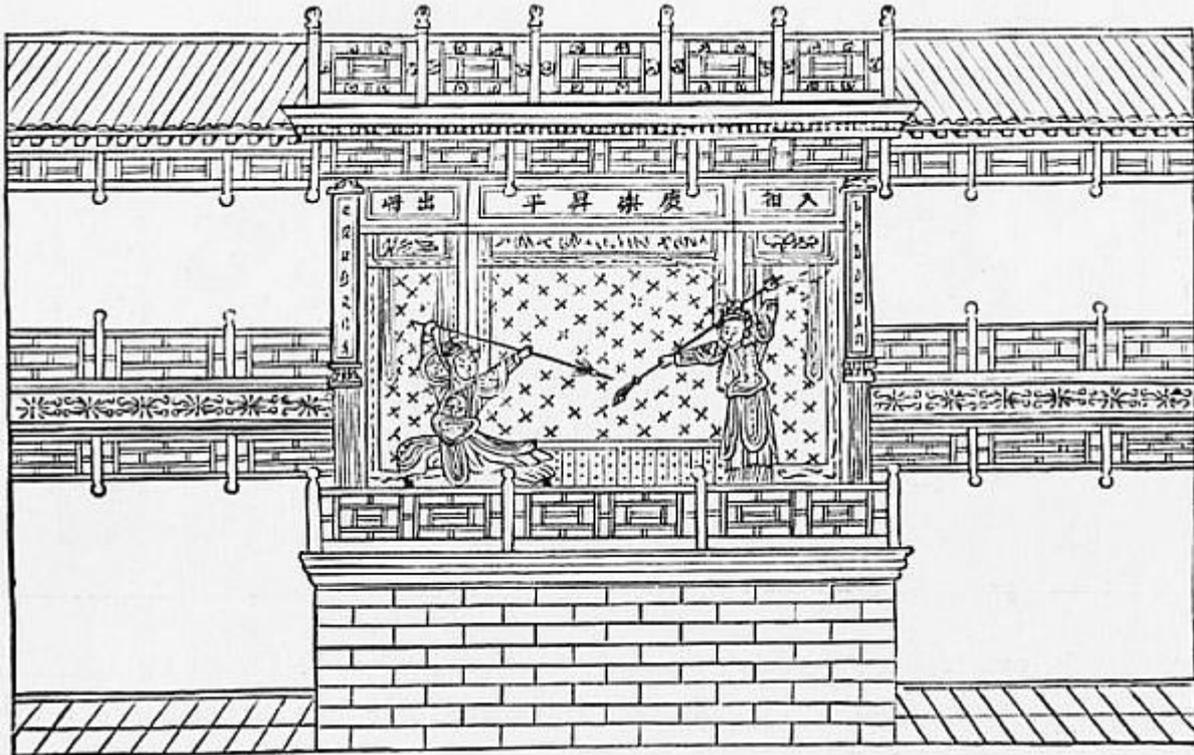


élevé : 2 % ou 3 % par mois, et un mois commencé doit être payé en entier. On peut tout engager, à l'exception des animaux, qu'il faudrait nourrir ; depuis les objets les plus chers jusqu'à un objet de cinquante centimes, tout est reçu. Celui qui engage, débat le prix avec le prêteur qui en général avance le tiers, la moitié au plus de la valeur réelle de l'objet. Lorsque ce sont des fourrures ou des vêtements qui peuvent s'avarier, le prêteur pour ^{p.333} se couvrir, s'empresse de noter sur le titre de prêt : Vêtement en zibeline mangé des vers, habit de soie taché d'huile, ainsi du reste ; ajoutons cependant qu'en général le mont-de-piété soigne bien tout ce qui lui est confié ; les objets engagés ne meurent, comme on dit ici, qu'au bout de trois ans. Le porteur du titre de prêt peut toujours les racheter pendant ce temps, en payant, outre la somme avancée, l'intérêt de cette somme. Tel qui ne peut racheter son bien, en vend le titre à un autre. Les agents du mont-de-piété doivent connaître la valeur de tout objet, sous peine d'être trompés ; ils doivent avoir l'œil selon une expression aussi chinoise qu'européenne ; par ignorance, ils font souvent des pertes sensibles.

Enseigne de mont-de-piété.

Presque tous les monts-de-piété ont pour bailleurs de fonds des mandarins ou des gens très riches ; il faut en effet, pour ouvrir un mont-de-piété, une mise de fonds considérable, puisqu'on doit attendre 36 mois avant de rien vendre ; il faut aussi un local immense et un ordre parfait. Ces établissements sont bien tenus et font en général d'excellentes affaires ; ils sauvent de la misère une infinité de pauvres gens qui engagent leurs vêtements, leurs couvertures après l'hiver, et les rachètent à l'automne après la récolte. Ils sauvent de la faillite un grand nombre de marchands, qui engagent une partie de leurs fonds pour payer des dettes criardes, et se relèvent ensuite par deux ou trois ans d'ordre et d'économie. C'est une excellente institution et d'une grande honnêteté dans ses transactions. Lorsqu'on fait une vente dans les monts-de-piété, il n'y a ni crieur, ni commissaire priseur ; on étale tout ce qui est à vendre avec un numéro sur

chaque objet, les acheteurs, très nombreux, viennent, examinent et écrivent sur un billet : « Moi, un tel, j'offre tant pour tel numéro », p.334 puis remettent leur billet cacheté au maître de l'établissement ; trois jours après, on avertit l'adjudicataire, qui vient payer et retirer son objet ; la concurrence élève la valeur à son maximum. C'est fort avantageux pour le vendeur ; les marchands s'observent les uns les autres, et offrent souvent des prix exagérés pour que l'objet convoité ne leur échappe pas.



Estrade d'un théâtre. Premières et secondes loges.

LES THÉÂTRES. — Les plus beaux théâtres sont situés en dehors de la porte Tsien-men, dans la ville chinoise ; l'épithète de *beaux* est une façon de parler toute relative, car, en réalité, ce sont d'affreuses constructions mal bâties, mal tenues et malpropres. Il y en a de plusieurs sortes, et de longues affiches, collées aux murs de la ville, indiquent les spectacles du jour. Ordinairement on représente des scènes du temps passé, les hauts faits de héros chinois ; mais souvent aussi, ce sont des scènes égrillardes et malsaines. Pendant le spectacle, les assistants sont assis autour de tables garnies de gâteaux ; on leur sert du thé ou des rafraîchissements selon la saison ; la consommation est comprise dans le prix du billet : une table de quatre places coûte environ 15 francs. On se gêne peu pour causer, encore moins pour aller et venir ; l'acteur se démène pendant ce temps-là sur une estrade élevée, et crie son rôle à tue-tête ; s'il

Péking. Description.

chante, c'est toujours avec une voix de fausset fort désagréable, imitant la voix de femme. Le spectacle est diurne en hiver comme en été, et les femmes ne devant point paraître sur la scène, leurs rôles sont tenus par de jeunes garçons. Les acteurs en vogue font courir toute la ville, et provoquent des explosions d'hilarité que l'on entend même de la rue ; il paraît qu'en réalité certaines comédies sont fort drôles ; le Chinois aime les bons mots, les double-sens, la gaudriole et par dessus tout les histoires fortement épicées. En somme, ces théâtres ont peu de rapport avec ceux d'Europe, mais aucune pièce, aucun ballet, aucun décor artistique savamment composé ne vaudra pour le Chinois les oripeaux, les barbes fausses, les paillettes et les grimaces de ses acteurs.

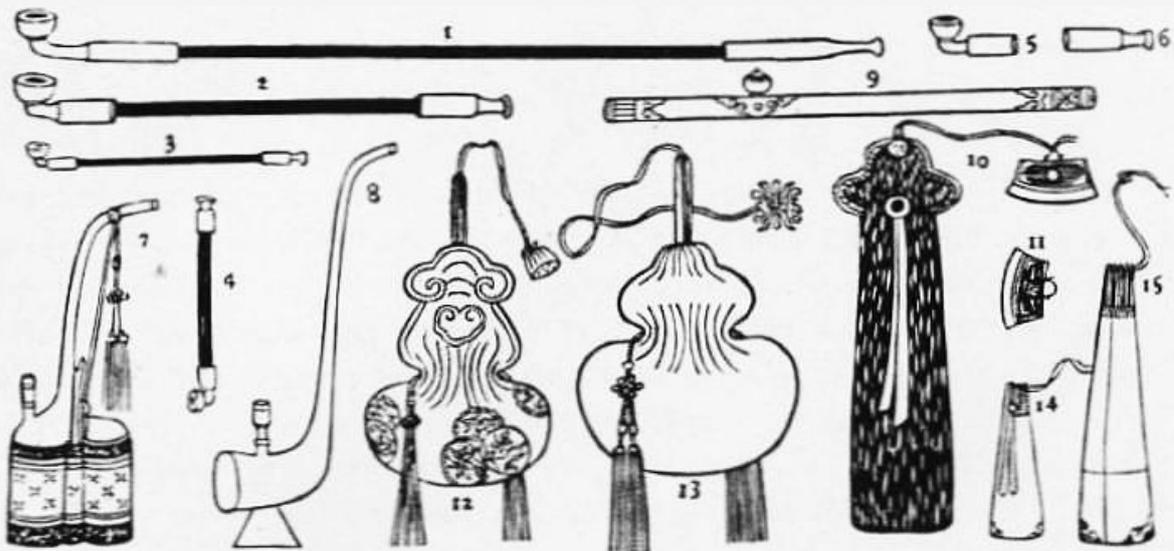


Dés et cartes à jouer.

MAISONS DE JEU. — Le jeu est absolument interdit, et... on joue partout ! La plupart des maisons de jeu sont installées dans la domesticité des princes ou des hauts mandarins, pour éviter la police, qui ne peut fouiller ces palais. Un joueur arrive, il passe d'abord à la caisse et dépose là tout l'argent qu'il compte jouer ; on p.335 lui donne en échange des jetons avec lesquels il ponte. Une table carrée est disposée au milieu de la pièce ; elle est divisée par deux lignes se coupant en croix et figurant quatre cases avec des numéros ; de chaque côté de la table se tient un croupier ; on fait le jeu, puis un cinquième croupier, placé dans une chambre voisine, apporte la boîte fermée dans laquelle se trouvent les dés ; on ouvre la boîte, les gagnants sont payés, les croupiers empochent la mise du perdant, puis on recommence. La fraude est habituelle et les joueurs perdent presque toujours, de là disputes et batailles se terminant par l'expulsion pure et simple du joueur ; les croupiers ont toujours raison, et l'obligation de déposer

l'argent d'avance assure le paiement de la banque, qui gagne des sommes énormes, sommes qu'elle partage avec ses protecteurs.

Outre ces grosses maisons de jeu, il y a d'innombrables tripots plus ou moins clandestins ; on joue dans les restaurants, dans les boutiques, dans les chantiers, dans les rues, sous une véranda, contre une borne ; on joue aux cartes, aux tarots, aux dés, aux bâtonnets. Tout sert d'enjeu : les pauvres en haillons jouent jusqu'à leur dernier vêtement, des fanatiques jouent leurs femmes et leurs enfants. Enfin, on joue, paraît-il, jusqu'aux phalanges de ses doigts ! Un jeune homme, joueur effréné quoique chrétien, avait joué et perdu sa femme qui n'avait pas vingt ans ! Et pour combien ? pour 18 francs ; le missionnaire paya la dette et rendit la jeune femme à sa mère. Quelques mois après, elle avait rejoint son mari, et on ne pourrait affirmer qu'il ne l'ait pas jouée et perdue de nouveau !



1. Pipe de femme. — 2. Pipe d'homme. — 3. Pipe courte. — 4. Pipe pour tabac huileux. — 5. Fourneau.— 6. Bec. — 7, 8. Pipe à eau. — 9. Pipe à opium. — 10, 13, 14, 15. Blagues en cuir. — 11. Briquet. — 12. Blague en satin brodé.

OPIUM. — Les maisons d'opium sont ouvertes partout à Péking ; le riche fume chez lui, le pauvre fume n'importe où, les autres fumeurs remplissent ces officines d'empoisonnement ; on y est servi par des femmes qui préparent les pipes. C'est, comme le jeu, une passion dont on guérit difficilement. Le mandarin fume de l'opium de bonne qualité, se nourrit bien, répare ses forces et vit quand même ; mais ^{p.336} le peuple ne peut pas en faire autant ; l'opium le tue rapidement, et on rencontre de malheureux jeunes gens, jaunes, pâles,

Péking. Description.

d'une maigreur effrayante, de vrais cadavres ambulants, qui meurent, saturés d'opium, sur la voie publique !



Fumeur d'opium.

LES BOUTIQUES. — Péking est à la Chine ce que Paris est à la France ; on peut s'y procurer les produits de toutes les provinces. Il y a de superbes magasins extérieurement décorés avec un grand luxe de sculptures, de dorures et de vernis précieux, intérieurement remplis des plus riches marchandises. Ces magasins sont à prix fixe et ne rabattent jamais un centime, mais serait-ce un enfant qui vient acheter, il ne sera pas trompé. La plupart des magasins se trouvent en dehors de la porte Tsien-men ; les soies, les fourrures, ^{p.337} les broderies, les pierres précieuses, les thés les meilleurs, s'y rencontrent en abondance. Depuis une vingtaine d'années, les Chinois ont également ouvert des magasins d'objets européens qui renferment tout ce que l'acheteur peut désirer, souvent à meilleur compte qu'en Europe. Des boutiques de moindre importance bordent les rues marchandes ; on y vend des vêtements, des chaussures, des chapeaux, des fleurs artificielles, des pipes, des livres. Enfin, de plus petites encore offrent de la bijouterie fausse, des porcelaines récentes, de la quincaillerie, de la ferronnerie, des lampes, des briquets et tous les objets utiles ou futiles. Le grand commerce est concentré dans la zone qui se trouve en dehors du rempart sud de la ville tartare, et chaque quartier a son commerce spécial ; tous les libraires, par exemple, sont dans la rue nommée Léou-li-tch'ang, tous les quincailliers, en dehors de la porte Ha-ta-men ; ainsi des autres. Quant aux boutiques d'antiquités et de bibelots, il y en a de vraiment belles ; on y admire les jades, les pierreries dures, les cornalines, l'améthyste et le cristal de roche, travaillés sous mille formes diverses mêlés aux plus belles porcelaines Ming, K'ang-si, K'ien-loung ; les bronzes, les bronzes niellés, les monnaies anciennes, les cloisonnés, les bois

Péking. Description.

sculptés, fouillés, incrustés d'ivoire, enfin les curiosités si appréciées en Europe. La politesse est parfaite dans ces boutiques ; on présente à l'acheteur du thé ou des rafraîchissements, on lui offre un siège : il fait tout apporter, tout déballer, reste deux heures sans rien acheter, et on le reconduit avec grâce, sans manifester le moindre mécontentement.

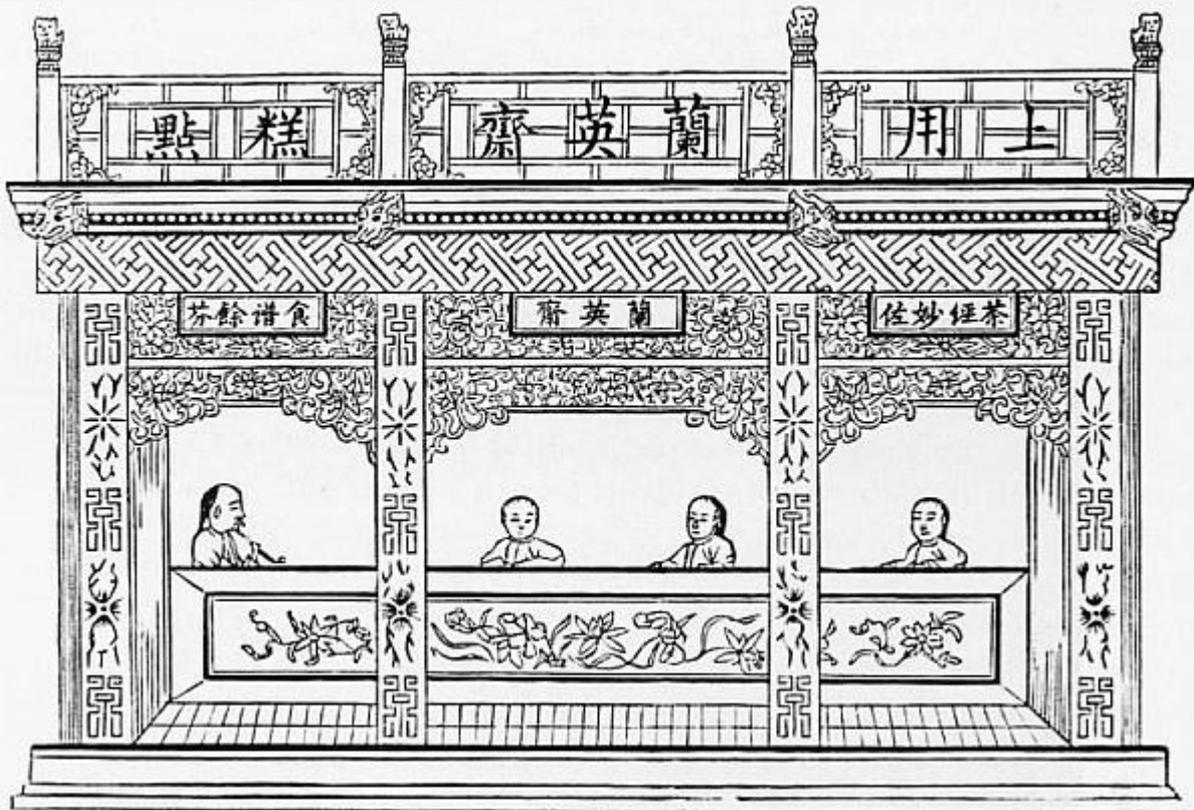


Restaurant en plein air.

LES RESTAURANTS. — Il n'y a pas à Péking ce que nous appelons la table d'hôte, les repas sont à la carte. Les mandarins, les lettrés, les voyageurs, les entrepreneurs, les marchands même, vont au restaurant ; on choisit sa table, on s'y installe, et pendant que l'on boit le thé en fumant quelques pipes, le dîner est servi ; il coûte 1 franc ou 20 francs, selon le menu. Un bon dîner se paye de 2 à 3 francs, mais si on demande des raretés ou des primeurs c'est autre chose ; un bol d'ailerons ^{p.338} de requin pour quatre vaut 5 francs ; un potage aux nids d'hirondelles vaut 10 francs ; la cosse de petits pois primeurs, cinq centimes ; un petit concombre en hiver, 50 centimes, et le reste à l'avenant. Dans les restaurants plus ordinaires, les ouvriers viennent prendre leur nourriture à très bon marché ; avec 50 centimes, ils font un abondant repas. Enfin il y a d'affreuses gargotes où se vendent des détritrus de tout genre, des viandes hétéroclites ; mulet crevé, chien, chameau, cheval mort de maladie, intestins d'animaux, tout passe ; les pauvres en haillons s'y attablent, et moyennant quelques centimes apaisent leur faim. Vous voyez aussi une foule de petits

Péking. Description.

restaurants en plein air ; dans une espèce de caisse arrondie, le restaurateur a sa marmite avec tous ses ustensiles ; il dispose à l'entour de petits bancs, fait sa cuisine, et les amateurs d'accourir. On prépare ainsi le gras double, les tripes et d'autres plats de même acabit, qui, avec une bonne tasse de riz, constituent un déjeuner passable, payé 15 centimes. D'autres individus vendent de la viande toute cuite, des petits pains parsemés de grains de sésame, des galettes, des patates ; d'autres, en hiver, une bouillie qui réchauffe les pauvres gens ; en été, des mets glacés et des rafraîchissements. On a de la glace, en effet, presque pour rien ; un bloc de 50 centimètres de côté sur 0,30 d'épaisseur coûte à peine 40 centimes, et ne fond pas vite par le temps sec qui se prolonge ordinairement jusqu'en juillet. Plus tard les pluies arrivent, mais la glace résiste, on la vend seulement un peu plus cher. Somme toute, à Péking, on peut très bien vivre et à bon marché ; beaucoup de familles ne dépensent que 20 ou 25 centimes par jour et par personne.



Boutiques de pâtisseries.

Dans presque chaque rue, on voit aussi des boutiques de pâtisseries et de confiseries ; on y prépare une espèce de gâteau de Savoie, l'oublie, le biscuit, les fruits confits et plusieurs bonbons ou sucreries ; enfin on rencontre d'innombrables recoins où sont servis des petits pains frits à l'huile et du thé ;

Péking. Description.

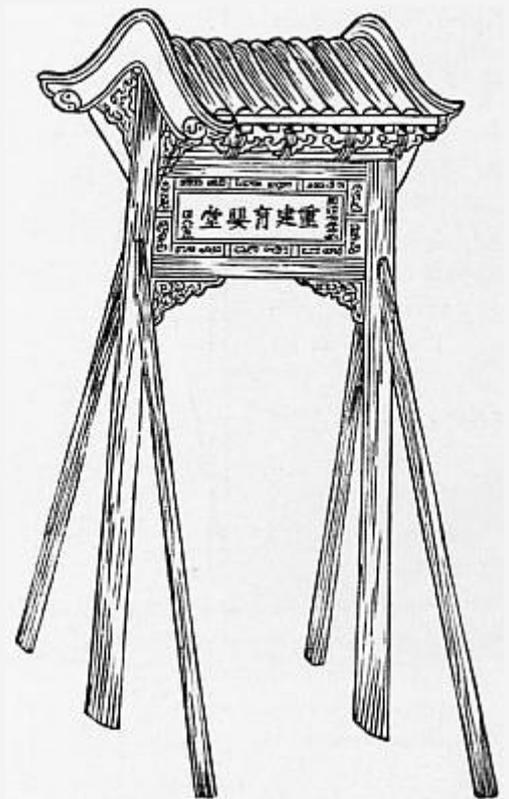
c'est là qu'on vient se reposer, fumer une pipe, causer affaires. Les gens riches ont de belles salles destinées au même usage ; on s'y rend pour se parler, s'entendre, comploter, se réconcilier, entreprendre un mariage, enfin sous tous les prétextes. Dans ces cafés, que nous devrions appeler *thés*, on ne fait pas de politique ; chacun s'occupe de ses petites ou grandes affaires, sans se préoccuper ni de celles du voisin, ni de celles du gouvernement. Avec ce principe, on comprend que les clubs et les orateurs soient inutiles.

Les maisons de bains ne sont pas rares dans Péking, mais elles y sont tout autres qu'au Japon. Ici, aucune promiscuité ; les hommes seuls vont dans ces établissements, qui sont assez bien tenus et font de bonnes affaires. Pour quelques sapèques, on a le droit de se plonger dans la piscine commune, où il y a toujours de l'eau bouillante et qui est environnée d'une buée presque opaque produite par la vapeur. Pour un prix modique on peut avoir son baquet particulier ; enfin les mandarins et les riches qui peuvent payer plus cher, ont des cabinets spéciaux bien aménagés. Les bains se prennent toujours de très bon matin, ou très tard dans la soirée ; pour avertir que l'eau est à point, on hisse une lanterne au haut d'un mât et on sonne une cloche.

IV

LES ENFANTS TROUVÉS. Que n'a-t-on pas dit et écrit en Europe sur l'œuvre de la Sainte-Enfance en Chine ! Bien des gens pensent encore que parler des enfants mangés par les chiens, est une pieuse exagération. Tel ne sera pas certainement l'avis des personnes qui, demeurant à Péking depuis un certain temps, connaissent ce qui se passe dans cette grande ville.

p.339 Les nombreux décrets impériaux rédigés contre l'infanticide et l'abandon des enfants, sont une preuve que le mal existe. Les nombreux établissements entretenus par le gouvernement pour loger les enfants trouvés, en sont une seconde preuve. Enfin, pour en avoir une troisième, on n'a qu'à visiter les orphelinats que l'œuvre admirable de la Sainte-Enfance entretient dans Péking.



Enseigne de l'hospice des enfants trouvés.

Péking. Description.

La coutume ne permet pas d'enterrer les enfants au cimetière de la famille ; la plupart du temps, lorsqu'un de ces petits êtres vient à mourir, les riches le font ensevelir près des murs de leur sépulture, les pauvres l'enveloppent dans une natte et le déposent contre les murailles de la ville, ou sur les terrains vagues qui les avoisinent ; on en rencontre sur les routes, dans les fossés, sous les ponts, enfin un peu partout. Un Européen traversant la ville de bon matin, aperçut près du Mée-chan des chiens qui se disputaient les lambeaux de chair d'une petite fille de trois ou quatre ans, déjà à moitié mangée lorsqu'il arriva. Un autre jour, il vit des milans et des corbeaux dépecer sur un talus un garçonnet de quatre ou cinq ans. Ces exemples ne sont pas rares, et on aurait souvent sous les yeux ce triste spectacle, si un tombereau traîné par un bœuf ne parcourait plusieurs fois le jour les différents quartiers de la ville pour recueillir les enfants morts. Parmi eux, il s'en rencontre quelquefois des vivants ; un enfant est malade, rachitique, boiteux, bossu : le Chinois, moins sensible à l'affection paternelle que l'Européen, ne se fait pas scrupule de le compter déjà comme mort et de l'abandonner. Une trop nombreuse famille, une pauvreté extrême sont autant de prétextes pour se débarrasser des enfants ; les neuf dixièmes sont des filles, il est rare qu'on abandonne un garçon, lequel pourra plus tard aider ses parents et perpétuer leur nom. Ces enfants trouvés ont tous beaucoup souffert de la faim, du froid, des mauvais traitements ; aussi la mortalité est-elle d'environ 50 pour 100, dans le premier mois ; le gouvernement chinois ouvre à ces enfants des crèches et des orphelinats ; ces établissements produisent peu de bien, malgré la somme allouée, qui reste en majeure partie dans les mains des administrateurs ; de plus, ces habitations sont malsaines, privées d'air et sans aucune propreté. Il n'en est pas ainsi des établissements de la Sainte-Enfance tenus par des Frères ou par des Sœurs de Charité, suivant le sexe des enfants qui y sont élevés. Ce sont de vastes constructions bien aérées, où rien ne manque au point de vue de l'hygiène. On peut dire que, chaque jour, de pauvres gens païens ou chrétiens y apportent des enfants, car la moyenne à Péking seulement est de 600 par année ; l'âge varie entre huit jours et six ans ; on n'accepte pas un enfant sans un billet de donation formelle et on ^{p.340} n'encourage par aucune rétribution celui qui l'apporte. L'enfant est aussitôt mis en nourrice, où il reste jusque vers l'âge de cinq ans ; ces nourrices reçoivent de deux à trois francs par mois et sont surveillées avec soin. Si l'enfant meurt, on lui achète un petit cercueil et il est

Péking. Description.

enterré dans un cimetière spécial préparé par l'établissement ; s'il vit, au sortir de nourrice on le place dans un orphelinat, où des Sœurs européennes et chinoises lui apprennent tout ce qu'une jeune fille doit savoir. Si c'est un garçon, les Frères européens chargés des ateliers et des fermes lui enseignent un état qui lui permettra de gagner sa vie. Plus tard, ces enfants se marient, on les accepte volontiers ; la maison donne un trousseau, aide un peu ces jeunes ménages qui forment de nouvelles familles chrétiennes, dont on n'a ordinairement qu'à se louer. Parmi tout ce qu'on peut voir à Péking, ces établissements ne sont pas les moins curieux à visiter.



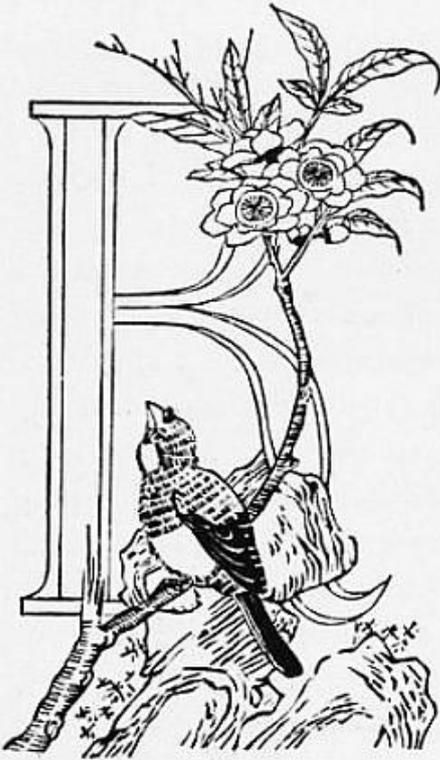
Église de l'orphelinat de la Sainte-Enfance à Cha-la-eul, près Péking.

@

CHAPITRE XX

- I. La famille. Le père. La femme. L'enfant. L'école. Le mariage.
- II. Les fêtes. Le 1er jour de lan. Les pèlerinages.
- III. Les ouvriers, industries diverses. Les petits métiers : barbier, pédicure, acrobate, etc.
- IV. Les lettrés. La peinture. La musique. La médecine. L'acuponcture.
- V. La maladie. La mort. Les funérailles. La sépulture. p.341

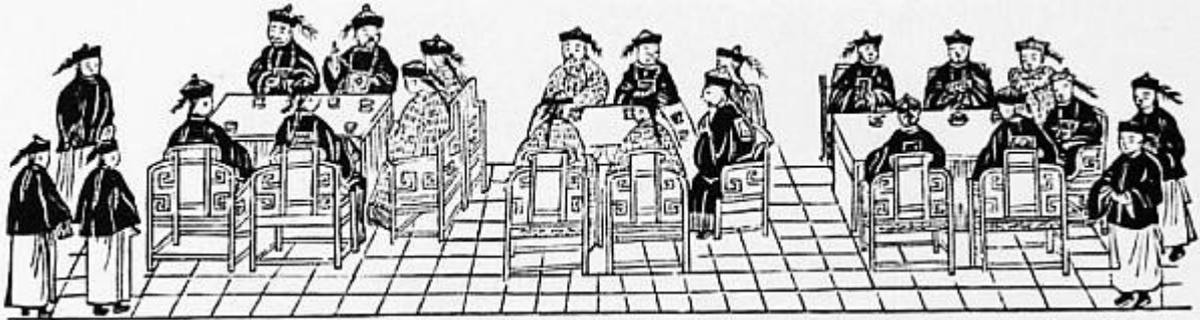
@



I

étiré au fond de son palais, invisible pour tous, l'empereur n'en est pas moins nommé père de ses sujets ; les mandarins, qu'ils soient justes ou oppresseurs, sont appelés *fou-mou-kouan*, *pères et mères du peuple*. Dans la famille chinoise, le père est maître absolu ; ses fils, même avancés en âge, lui doivent le respect, l'obéissance et la vénération. Tout le gouvernement de la Chine repose, depuis des milliers d'années, sur ce principe de l'autorité paternelle. Le parricide est un crime presque inconnu, et la ville où il aurait été commis, devrait avoir un angle de ses murs rasé, puis reconstruit à pans coupés, pour perpétuer la mémoire d'un tel forfait.

Le père est possesseur de tous les biens ; à sa mort, le fils aîné continue à gouverner la famille ; si, par suite de divisions entre frères, on est obligé à un partage, cela est regardé comme peu honorable, et il est rare que la famille continue à prospérer. Lorsque le père atteint sa soixantième année, et à plus forte raison sa soixante-dixième, il est fêté et honoré d'une manière toute spéciale ; tout dernièrement on a vu des fêtes splendides données en l'honneur du vice-roi Li Houng-tchang, qui venait d'atteindre ses soixante-dix ans. La valeur des cadeaux offerts montait à plusieurs millions ; l'empereur lui-même envoya une inscription écrite de son impérial pinceau rouge, et l'impératrice douairière, une peinture faite par elle-même. Le père ainsi honoré de son vivant, l'est encore plus peut-être après sa mort, et bien des familles se ruinent pour manifester leur piété filiale par des funérailles d'un luxe exagéré.



Grand dîner offert au vice-roi Li Houg-tchang à l'occasion de sa 70e année.

p.342 La femme légitime reste toujours maîtresse dans la maison. L'obéissance qu'elle doit au chef de la famille est du reste absolue et sans contrôle. Les femmes des mandarins et des riches ne font à peu près rien ; elles s'occupent de leur toilette, de leur chevelure, dont l'arrangement est toujours très compliqué, fument la pipe, boivent du thé et font ou reçoivent des visites. La coutume de lier les pieds n'existe que pour les femmes chinoises. Chez le simple peuple, la femme n'est qu'une servante condamnée aux plus durs travaux, surtout dans les ménages peu fortunés ; elle ne doit point se mettre à table avec son mari ni

même avec ses fils, mais les servir ; la cuisine, les vêtements, le lessivage, la propreté de la maison, sans compter le soin des enfants, tel est son lot ; il n'est pas bien rare dans la campagne de rencontrer de ces pauvres femmes tournant la meule pour moudre des grains, et même attelées à la charrue avec un bœuf ou un âne. Enfin la femme doit obéissance à sa belle-mère, qui ne se gêne pas pour la malmener ; la critique des belles-mères n'est point spéciale en Europe.

Dessin fait par l'impératrice-mère pour le vice-roi Li Houg-tchang.

Lorsqu'un enfant vient au monde, si c'est un garçon, on fait, un mois après, une fête de famille où parents et amis apportent leurs félicitations et leurs offrandes ; l'enfant est ensuite presque abandonné à lui-même, sans aucuns langes ; il prend ses ébats sur le k'ang qui sert de lit commun, et sa mère s'en occupe peu, sauf pour lui donner sa nourriture. L'affection maternelle est tout autre qu'en Europe, et il est bien rare de voir une mère embrasser son



Péking. Description.

fil. À peine peut-il marcher, qu'on le laisse faire ce qu'il veut ; sans habits, tête nue au grand soleil, on voit constamment des quantités d'enfants de trois ou quatre ans à peine barboter dans les rues et les flaques d'eau de la capitale. Dès l'âge de six ou sept ans, l'enfant est envoyé à l'école, qui est ouverte ordinairement dans une pagode ; il y chante pendant quelques années les livres classiques sans y comprendre un seul mot. ^{p.343} Le maître les lui expliquera plus tard, s'il veut continuer ses études ; dans le cas contraire, on le place en apprentissage, où il reste trois ans sans rien gagner que sa nourriture ; presque toujours il y perd plus que son temps, et y apprend bien d'autres choses qu'un métier. Les jeunes filles ne sortent point de la famille et

Femme chinoise.

restent avec leur mère jusqu'à leur mariage ; les parents songent à marier leurs fils vers l'âge de quinze à dix-huit ans. On a dit que les jeunes gens n'étaient point consultés et ne voyaient jamais leurs fiancées ; ceci est exagéré. Ils savent fort bien ce qui se prépare et trouvent facilement le moyen d'apercevoir celle qui leur est destinée. Sans doute, il n'y a pas en Chine les aimables préliminaires des mariages de l'Europe, ce n'est point la coutume ; mais il ne faudrait pas croire qu'on se marie toujours ici les yeux fermés.

Dame tartare de Péking.

Les cérémonies du mariage varient selon que les époux sont riches ou pauvres, Tartares ou Chinois ; la chaise à porteurs y joue un grand rôle. Le mobilier s'envoie d'avance : couvertures piquées et brodées, vases d'ornementation, pendule, table carrée, table à thé, table de canapé, buire, objets de toilette, armoires doubles, etc., etc. Tous ces objets sont portés en procession sur des tablettes dorées, laquées, ou recouvertes de drap rouge ; mais les porteurs ne sont que des mendiants habillés pour la circonstance. Quelques membres de la famille accompagnent tous ces cadeaux



jusqu'à la maison de l'époux. Au jour fixé, la fiancée monte dans un superbe palanquin pour se rendre auprès de son mari ; fort probablement, c'est la seule fois de sa vie qu'elle aura un tel honneur. Les personnes qui se sont entremises pour le mariage, en dirigeant aussi le rite, savoir : les prostrations des époux devant l'idole, ou devant la croix s'ils sont chrétiens, les prostrations devant les parents, le repas que les hommes et les femmes prennent séparément, enfin toutes les cérémonies d'usage. Des matrones épilent le front de la mariée et lui arrangent la chevelure, selon qu'elle est tartare ou chinoise ; après avoir bien festoyé, on laisse les époux. Le lendemain, nouvelle fête, nouveaux repas ; quelquefois cela dure huit jours, et souvent les mariés, qui défraient tout le monde, n'y perdent rien, car chacun doit apporter un ^{p.344} cadeau en argent ; le moindre est d'un franc, les repas consommés se trouvent ainsi payés.

II

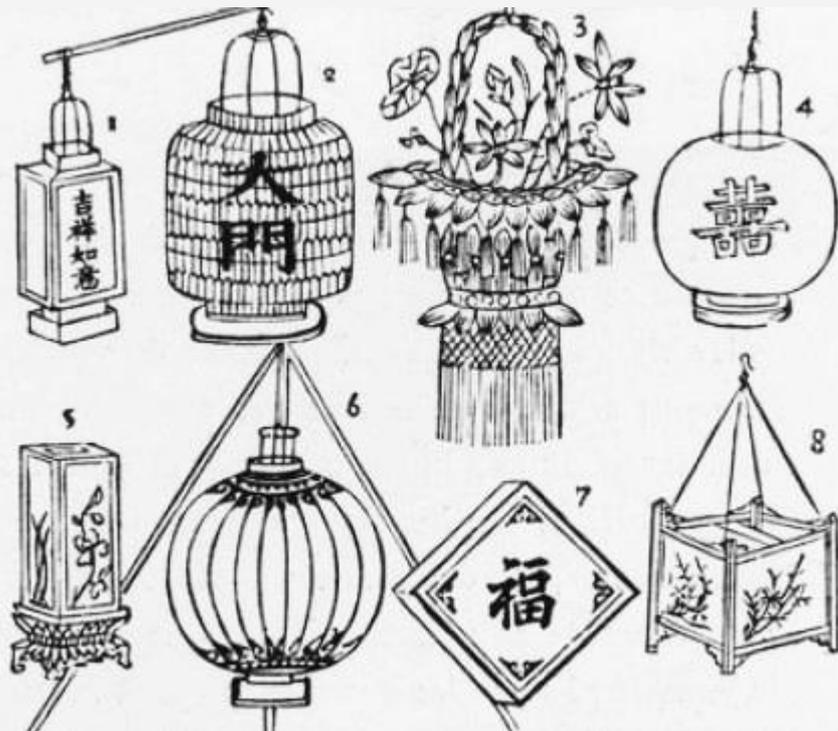
LES FÊTES. Le jour de l'an. — Les fêtes sont peu nombreuses à Péking, même la fameuse fête des Lanternes n'a rien de bien curieux. Chaque trimestre, on fait les sacrifices aux ancêtres et on paie ses dettes, ou au moins on essaie de s'arranger avec ses créanciers ; il n'y a guère de Chinois sans dettes ou sans créances. C'est principalement dans les derniers jours de l'année que l'on court après ses débiteurs. Jusqu'au milieu de la nuit qui précède le jour de l'an, on se dispute, on se bat, on s'injurie ; minuit sonné, c'est fini, le droit d'insister cesse et on est libre jusqu'à la prochaine fois ; les gens qui venaient de se maudire et de se souhaiter les choses les plus abominables, se saluent, se font mille politesses, et se souhaitent mutuellement mille félicités. Devant les parents, les supérieurs, les mandarins, on fait la prostration triple ; devant les égaux, on se salue simplement en s'inclinant de manière à ce que les poings fermés et unis entre eux atteignent les genoux.

Boîte d'artifices.

Tous les Chinois échangent des cartes de visite où le nom est imprimé en noir sur papier rouge ; cependant, si l'on est en deuil, un papier blanc légèrement teinté de jaune doit



trancher sur la carte rouge, et porter seul les caractères. Pendant les fêtes du 1^{er} jour de l'an, les boutiques sont toutes fermées ; les restaurants, les auberges ont portes closes, et on y fait un charivari infernal en frappant sur des gongs ou autres instruments peu harmonieux. Quant aux pétards, on en lance toute la nuit et toute la journée ; la poudre, que chacun peut fabriquer à sa guise, est à bon marché. Un superbe pétard à double effet, s'élevant et éclatant à 80 mètres, coûte un sou ! Les pièces d'artifice sont belles, entre autres ce qu'on appelle ici des boîtes. Ces boîtes, qui souvent mesurent 2 mètres de diamètre, sont suspendues en l'air par un échafaudage rudimentaire ; on allume le soir une mèche attachée à l'appareil, la machine se déploie d'elle-même, il en sort une treille avec ses raisins, des caractères souhaitant le bonheur, une pagode, une tour, enfin quatre ou cinq tableaux fort jolis, le tout en feux de couleurs bien combinées ; le prix de ces boîtes, qui demandent une longue préparation, varie de 5 francs à 100 francs ; pour cette dernière somme, on a quelque chose de très beau. Pendant toutes les fêtes du 1^{er} de l'an, on ne fait que se promener, manger et tapager ; selon les diverses p.345 industries, les réjouissances durent plus ou moins longtemps ; les hôtels ouvrent le troisième jour, les boutiques de comestibles le sixième, et les autres le seizième, ou même le vingtième seulement. C'est le temps des vacances.



1. Lanterne à main. — 2. Lanterne de grande porte. — 4. Lanterne de mariage. — 5. Lanterne de table. — 6. Lanterne d'escorte. — 3, 7. Lanternes de décoration.

LES PÈLERINAGES. — Vers le cinquième mois de l'année commencent les pèlerinages, qui ne sont qu'un prétexte pour se promener et s'amuser : les jours sont choisis et annoncés d'avance par les nombreuses pagodes environnant Péking dans un rayon de 30 kilomètres. Les jeunes gens désœuvrés, les marchands, les filous s'y donnent rendez-vous. On en revient le lendemain ou le surlendemain, rapportant un bâton fourchu, un petit panier, enfin un souvenir quelconque. Ces promenades sont peu intéressantes et peu sûres ; un jour, des Européens qui se trouvaient dans une pagode à pèlerinages, bien que prudemment retirés dans leur chambre, y ont été lapidés, et ne se sont sauvés qu'à grand'peine, poursuivis par une meute furieuse de vauriens de toute espèce. Le mois des pèlerinages est dangereux ; passé ce temps, les pagodes sont hospitalières, et on peut y séjourner agréablement pendant les chaleurs de l'été.

III

LES OUVRIERS. — En Chine les se groupent en associations, sous un chef auquel ils obéissent. Un jeune homme, après ses trois ans d'apprentissage, passe ouvrier payé, mais il faut qu'il ait fait son stage dans l'association, sans quoi il ne peut trouver d'ouvrage. L'ouvrier maçon, le menuisier, le tailleur de pierres, le sculpteur sur bois, gagnent par jour de 1 fr. 75 à 2 francs, selon leur habileté. Le simple journalier ou manœuvre ne gagne que 70 centimes ; les uns et



Menuisier.

Péking. Description.

les autres versent de 40 à 50 centimes au chef de l'atelier pour leur nourriture, le reste constitue leur bénéfice. Si l'on retranche le temps des repas, du thé, de la pipe, de la sieste, un ouvrier ne travaille que huit heures. On trouve des artisans habiles, et quand on connaît bien la langue, on s'arrange facilement avec eux ; ceux qui travaillent le fer sont seuls très inférieurs aux ouvriers d'Europe, les autres les égalent quelquefois. L'ouvrier mange du riz, du millet, des galettes de farine et bien rarement de la viande ; comme tout Chinois il est joueur et perd souvent la nuit ce qu'il gagne pendant le jour ; cependant on en trouve de rangés, de sobres, d'économiques, qui avec leurs bénéfices font vivre toute une famille. Les grèves ne sont point inconnues en Chine, et plus d'une fois des bandes de p.346 menuisiers ont suspendu leur travail en exigeant de plus forts salaires et en empêchant par la force toute autre bande de travailler ; ordinairement la grève n'est pas sérieuse et ne dure pas longtemps ; comme en toute dispute, il se trouve des entremetteurs qui arrangent l'affaire.



Cordonnier.

Une spécialité de Péking est le travail de l'émail cloisonné, qui a beaucoup progressé depuis trente ans. On prépare un vase de cuivre rouge, il doit être soudé au laiton et martelé, puis un fil de cuivre mince est appliqué en suivant les lignes du dessin projeté, ce fil adhère au moyen d'une colle spéciale. Une fois tout le dessin de cuivre appliqué sur le vase, on recouvre le dessin et la

colle d'une poussière d'argent et on chauffe le tout, l'argent se liquéfie avant le cuivre et soude ainsi très solidement les linéaments de cuivre superposés au vase ; ces linéaments forment des cloisons, dans les intervalles desquelles on verse la pâte d'émail colorée selon les fantaisies du dessin. Ce travail accompli, on suspend avec précaution l'objet dans un tube de tôle proportionné à sa dimension, on entoure ce tube d'un grillage en fil de fer éloigné d'environ 25 centimètres : l'intervalle est rempli de charbon de bois allumé, et on active le feu avec des éventails ; en peu de temps le tuyau devient rouge et l'objet qu'il contient est cuit. Quand on l'extrait, on ne voit qu'un amas de boursouflures informes, mais l'ouvrier lime avec soin, fait des retouches, corrige les places où l'émail n'a pas pris ; il recommence l'opération, la chauffe, le polissage et les retouches, jusqu'à ce qu'il ne reste pas le moindre défaut ; enfin il ^{p.347} repolit longuement au charbon pour que tout le dessin de cuivre reparaisse, puis il dore au mercure. Les travaux fins passent sept ou huit fois au feu. Les émailleurs ont amélioré leur art, et les nouveaux produits sont plus soignés que les anciens ; on arrive aujourd'hui à dégrader les couleurs de la même cloison. Ce qui a été exécuté de plus parfait en ce genre, est une croix envoyée dernièrement par la Mission de Péking à Sa Sainteté Léon XIII pour son jubilé épiscopal. Elle mesure 1,50 m de haut, et toutes les arabesques, volutes, décorations sont en ronde bosse émaillée ; c'est un travail des plus difficiles et qui a été admirablement réussi ; cinq ouvriers, travaillant même la nuit, ont mis six mois à l'exécuter. Une paire de candélabres, représentant neuf dragons sortant de la gueule d'un dragon central, a été envoyée par la mission du Kan-sou ; les candélabres ne mesurent que 50 centimètres de haut, mais ils sont également fort beaux. On est parvenu d'ailleurs à cloisonner jusqu'à des statues, qui ont fait l'admiration des connaisseurs.

LES PETITS MÉTIERS. — Ils sont nombreux à Péking, où chacun gagne péniblement sa vie ; que de gens travaillent pendant toute une journée, par tous les temps, pour rapporter le soir 50 centimes à leur famille ! — Les Chinois ont, comme chacun le sait, la tête rasée moins le sommet, dont les cheveux sont tressés ; cet usage nécessite une multitude de barbiers, le nombre en est presque illimité à Péking. Les uns tiennent boutique, les autres parcourent les rues avec tout un attirail contenant réchaud, plat à barbe, rasoirs, etc. ; pour 10 centimes, ils peignent et tressent les cheveux ; pour 20

centimes, ils rasent tête et menton, et pour quelques centimes en plus, ils y ajoutent le massage. Si l'empereur vient à mourir, les barbiers sont désolés, car il y a défense pour tout le monde de se raser pendant cent jours ; c'est une ruine pour leur industrie.

Barbier.

On entend quelquefois dans les rues le bruit de deux petites castagnettes, c'est l'annonce du pédicure ; pour quelques sous, il se charge de mettre en bon état vos extrémités inférieures ; en général il est fort habile, et les accidents sont rares.



Un pauvre homme porte sur son dos une caisse volumineuse qui contient des p.³⁴⁸ poissons, des oiseaux, des animaux, des bonshommes en sucre soufflé et filé ; devant vous il exécute avec beaucoup de dextérité ces divers sujets. Avec le marchand de jouets, il fait le bonheur des enfants, qui peuvent ainsi se procurer une foule de petits objets ; ce sont nos boutiques à un sou, seulement il ne s'agit que d'une sapèque, soit environ un centime.

D'autres portent de grands caissons très légers, remplis de fleurs artificielles confectionnées avec du papier de riz : d'autres, des boîtes ou paquets renfermant de la mercerie ; sur le pas des portes, ils s'arrêtent et vendent aux bonnes femmes leur marchandise. Enfin, le commerce des infiniment petits est énorme, grâce à la divisibilité de la monnaie chinoise ; pour un centime, un demi-centime et même moins, on vend une tranche de pastèque, vingt allumettes chimiques, un morceau de sucre, en un mot c'est le commerce du détail le plus sectionné. Il y a des gens qui, avec un fonds roulant de 3 francs, montent boutique et vivent toute l'année en vendant des petits pains, un peu de glace, un fruit, une tasse de thé, un rien. Tous ces petits marchands sont honnêtes, pacifiques, ingénieux et d'une sobriété extraordinaire. Des enfants même très jeunes font ce métier, et ne se laissent pas tenter par leur marchandise. Il n'est pas rare de trouver dans un

carrefour le vrai guignol d'Europe avec un gendarme et son commissaire ; non seulement les enfants, mais les grandes personnes assistent avec intérêt aux péripéties du drame.



Marchand de jouets.

Dans les rues de Péking se rencontrent aussi des acrobates assez habiles en leur métier, et qui attirent la foule, mais elle est encore plus tentée par les conteurs d'histoires ; ceux-ci s'installent sous une tente ou en plein air, et racontent avec beaucoup de verve les hauts faits des temps passés, ou bien encore des anecdotes croustilleuses, qui amènent les sapèques à leurs pieds. Quand le conteur a de la faconde, la foule s'amasse et il gagne facilement 5 à 6 francs par jour.

Ordinairement, c'est à domicile que l'on fait venir les prestidigitateurs ; ceux-ci se distinguent par l'absence de trucs machinés ; tout leur art est dans leur habileté. Un jour, une séance fut donnée sur le pont d'une canonnière, par un individu qu'accompagnait son fils âgé de huit ans ; pour une piastre, il amusa l'équipage et les officiers pendant des heures. Un de ses mille tours est celui-ci, dont il n'a pas voulu vendre le secret : il avale dix aiguilles en acier, une à une, un morceau de fil d'un mètre de long, un grelot ; il frappe sur son estomac pour faire résonner le grelot, puis, un moment après, sort de ses lèvres un bout de fil,

qu'il prend délicatement ; les dix aiguilles sont enfilées et le grelot pendu au bout. Notons que cet homme-là n'avait pour tout vêtement qu'un pantalon de toile et une très légère chemisette.

p.349 Une petite industrie des bonzes consiste à s'enfermer dans une cabane de bois sur laquelle sont plantés des clous qui traversent jusqu'à l'intérieur ; l'anachorète n'en sort plus, et frappe une cloche à chaque minute. Les Chinois lui font des offrandes considérables destinées à la reconstruction d'une pagode ; chaque clou est taxé, et celui qui paie la taxe indiquée emporte le clou comme une relique : il y en a de différents prix, selon qu'ils ont touché ou non de leur pointe le bonze enfermé. Quand il n'y a plus de clous, alors seulement le reclus peut sortir.

Les mendiants pullulent à Péking ; ils y ont même un grand chef, un roi, une organisation complète ; chaque bande a son quartier d'où elle ne sort pas. Ils importunent tout le monde, se placent devant les boutiques et font un tapage infernal jusqu'à ce qu'on leur ait donné une aumône forcée. Si on les rudoie, ils crient, font une émeute, se pendent même quelquefois à la porte d'une boutique, qui est ruinée dans un procès où eux n'ont rien à perdre ; c'est une plaie et une puissance. À part quelques exceptions, ce sont tous d'affreux vauriens. Le soir, ils couchent n'importe où, et volent ce qu'ils peuvent ; s'ils meurent, la police les ramasse et les enterre dans un trou. Callot aurait trouvé des scènes dignes de son crayon, dans la capitale du Céleste-Empire !

IV

Les lettrés. — C'est à Péking que se trouve la célèbre académie des Han-lin, dont les membres jouissent de la plus haute considération, et arrivent souvent aux charges les plus importantes de l'empire ; la dernière impératrice choisie p.350 par l'empereur était fille du président de cette institution. C'est également à Péking que se passent les grands examens, qui amènent à la capitale jusqu'à 10.000 bacheliers ambitionnant le titre de docteur ; ils arrivent de toutes les provinces, au temps indiqué par l'empereur. Les lettrés appartenant à la province du Pé-tche-ly sont peu nombreux, presque tous sont originaires des provinces méridionales.

Péking. Description.

Un lettré.



Pour être reçu bachelier, il faut avoir terminé des études dont voici à peu près le programme : Dès l'enfance, et seulement pour retenir les caractères, on apprend le *Pè-kia-sing*, le *San-tse-king* et le *Ts'ien-tse-ouen*, puis le maître fait réciter mot à mot les livres suivants : 1° le *Ta-sio* (grande étude), qui traite de la conduite des familles, du royaume, etc. ; 2° le *Tchoung-young* (juste milieu), qui traite des vertus nécessaires pour bien gouverner ; 3° le *Loun-iu*, qui renferme les interrogations et les réponses faites entre Confucius et ses disciples ; 4° le *Moung-tse*, qui traite de la doctrine des anciennes dynasties, de la sagesse des gouvernements, etc... Jusque-là, les enfants ont récité tous ces livres sans rien y comprendre, la mémoire seule a travaillé pendant

au moins quatre ou cinq ans ; ensuite l'élève écoute les explications du maître d'après les commentaires de Tchou-si, étudie le *Che-king* (livre poétique sur les mœurs des différents royaumes), le *Li-ki* (livre des cérémonies), le *Chou-king* (Annales de la Chine jusqu'à Confucius), le *Y-king* (livre des divinations), puis enfin le *Tch'oun-tsiou* (livre historique et chronologique). Ceux qui poussent les études plus loin étudient aussi :

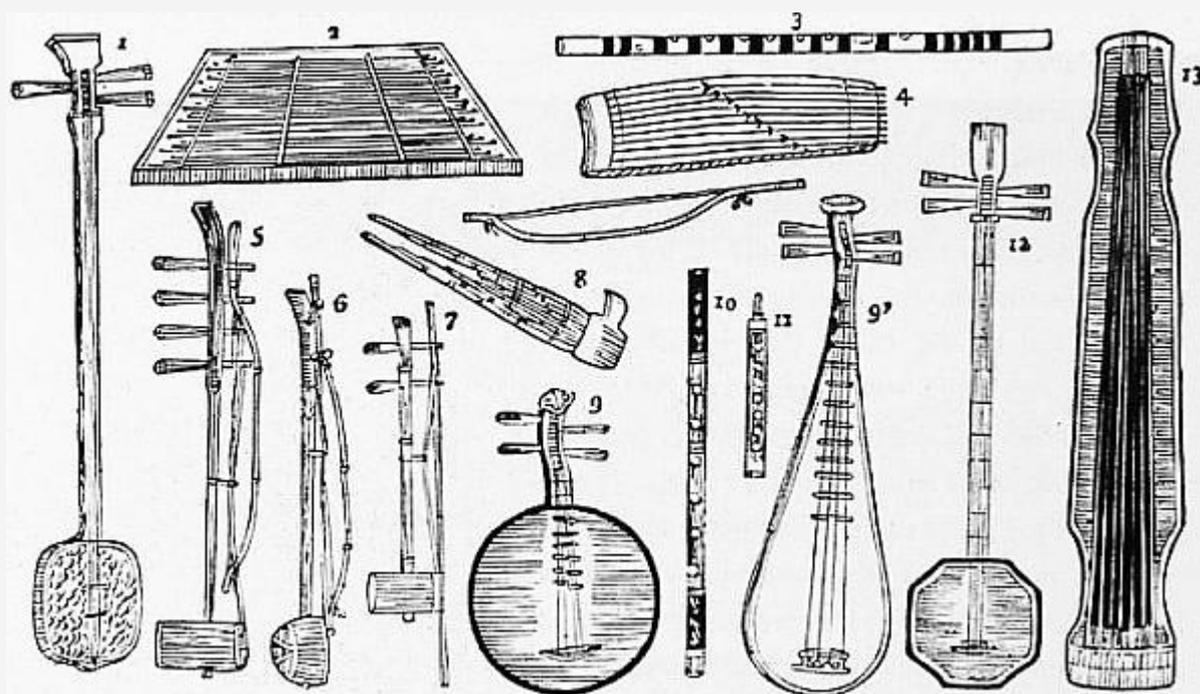
Maître d'école.

1° un choix de compositions anciennes ; 2° le livre littéraire appelé *You-sio*, pour l'ornement du style ; 3° diverses compositions nommées Ouentchang, comme préparation directe aux examens. Enfin ils étudient les poésies de T'ang-che et d'autres plus récentes. Avec ce bagage littéraire on est sûr d'arriver aux grades de bachelier et de monter même plus haut. Lorsqu'un lettré a mérité par ses examens d'être



élevé à la dignité mandarinale, il faut qu'il achète une charge, car sans argent il n'en obtiendrait jamais. Pour ce faire, s'il est pauvre, il emprunte à des taux exorbitants, sûr de rembourser facilement avec les bénéfices du mandarinat, à moins que son père ou sa mère ne vienne à mourir, car alors il doit porter le deuil pendant trois ans et déposer sa charge. Du reste, un mandarin n'exerce jamais dans son propre pays ; ceux du nord sont placés dans le sud et vice-versa.

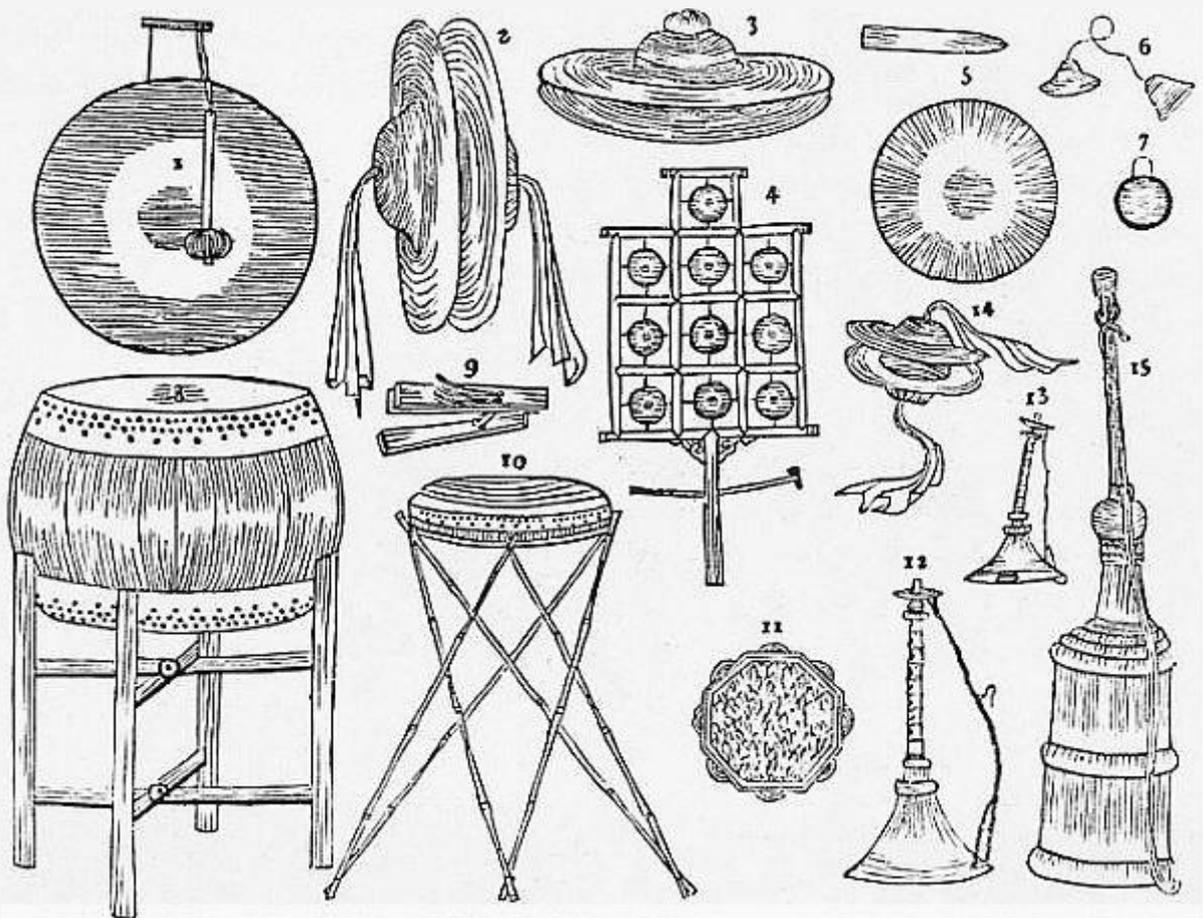
LA PEINTURE. — La peinture à l'aquarelle est en honneur ; il y a de véritables artistes en ce genre, mais ordinairement ce sont toujours les mêmes motifs qui sont traités, on ne varie pas : scènes antiques, combats, paysages, oiseaux et fleurs. Dans les pagodes, on rencontre parfois des tableaux finement exécutés et surtout curieusement imaginés. Le peintre chinois excelle dans les éventails ; vous en voyez parfois où plus de cent personnages sont représentés ; avec son encre chinoise et son ^{p.351} pinceau, il reproduit une photographie sans omettre le moindre détail. On découvre parfois, dans les boutiques, d'anciens dessins sur papier ou soie, dont plusieurs remontent à un siècle ou deux ; ces dessins, auxquels les Européens donnent le nom de kakimono, sont souvent d'une rare élégance, dénotant un vrai talent artistique dans leur auteur.



1. Sien-tse. — 2. Yang-ts'in. — 3. Ti-tse. — 4. La-ts'in. — 5. Hou-ts'in. — 6. Hou-hou. — 7. Eul-kou-tse. — 8. Cheng. — 9. Yuè-ts'in. — 9'. P'i-pa. — 10. Siao. — 11. Kouan-tse. — 12. Joun-ts'in. — 13. Tseng.

LA MUSIQUE. — On a écrit des traités entiers sur la musique chinoise ; on a décrit les nombreux instruments : le ts'in, le tambourin, les flûtes, les guitares,

les violons, etc. : le meilleur ne vaut rien ! Pas de rythme, pas de thème, pas de phrases, pas de modulations ; tous les instruments partent ensemble à l'unisson, se contentant d'octavier les uns sur les autres ; presque tous les instruments, peu d'accord, sont couverts par d'horribles cymbales, et par une espèce de castagnettes qui battent à contre-temps. Ce vacarme est assez drôle en son genre ; quant aux Chinois, le meilleur orphéon, la meilleure fanfare, les orgues les plus parfaites ne peuvent entrer en comparaison avec leur assourdissant concert. Aucun instrument ne vaut leur divin ts'in, et le vieux lettré aux ongles longs, qui gratte le boyau d'une espèce de guitare recouverte en peau de serpent, est l'artiste sans rival.



11. Louo. — 2. Pouo. — 3. Nao. — 4. In-louo. — 5. Cheou-louo. — 6. Sing. — 7. T'ang.
— 8. Ta-kou. — 9. Pan. — 10. Pen-kou. — 11. Pa-kiao-kou. — 12. Souo-na. — 13. Haè-
ti. — 14. Tch'a. — 15. Hao-t'oung.

LA MÉDECINE. — En Chine, la médecine est empirique. Ne demandez pas aux médecins de vous décrire le corps humain, l'anatomie leur est inconnue, mais ils ont des livres qui leur disent : dans telle maladie on donne tel remède, voilà tout. Est médecin qui veut ; c'est aux malades à contrôler la science de celui qu'ils appellent. La première opération est de tâter le pouls ; le Chinois reconnaît

Péking. Description.

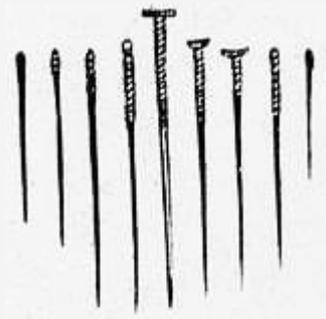
trois pouls distincts à chaque poignet ; il les consulte ensemble et séparément, puis écrit son ordonnance, qui est toujours fort longue ; dix ou douze espèces de panacées y ^{p.352} sont indiquées, avec le motif qui les fait employer. On se rend à la pharmacie, qui vous livre le remède ; on fait bouillir le tout à petit feu et on avale la décoction ; le lendemain, on fait bouillir de nouveau et on prend la seconde tasse. Si ce sont des pilules, et il y en a de grosses comme une noix, on les avale telles quelles. Il entre dans la pharmacopée chinoise les choses les plus hétéroclites : rotules de tigre, os de poisson, sang des cornes naissantes du cerf, fossiles, insectes, etc. ; elle est surtout composée de plantes médicinales, et aucun remède minéral n'est employé. Du reste, le médecin n'est pas responsable ; a-t-il de la renommée, il est payé quelquefois 5 francs par visite, mais ordinairement l'honoraire ne dépasse pas un ou deux francs.

On ne peut passer sous silence le fameux *jen-chen*, plante médicinale ayant la forme d'un salsifis et si estimée en Chine. Elle se récolte en Mantchourie et en Corée dans les endroits les plus sauvages ; elle est tellement rare qu'elle se vend plus qu'au poids de l'or ; mais on en cultive une espèce plus commune, beaucoup moins efficace et d'un prix modique. Cette médecine très échauffante peut avoir de bons effets sur le Chinois peu sanguin, mais ne serait peut-être pas sans danger pour le tempérament européen.

La chirurgie est absolument mise de côté ; on ne coupe jamais un membre, même gangrené, on le guérit si on peut. Presque partout il y a des rebouteurs ou des médecins possesseurs de secrets mirifiques ; pour les membres cassés, écrasés même, il y a des guérisons vraiment extraordinaires, par exemple, remettre et guérir deux jambes broyées au-dessus des genoux. Quant à l'acuponcture, on ne saurait en nier l'efficacité. Un témoin oculaire rapporte le fait suivant :

« Un jour, un missionnaire tombe presque mort sur une route, il avait le choléra ; je me rends près de lui et le trouve froid, exsangue, sans connaissance. Deux Chinois lui enfonçaient ^{p.353} dans les bras et dans les jambes des aiguilles en fer à très grosse tête de laiton tressé, le sang ne sortait pas. Enfin, sous les genoux on lui introduit une aiguille de plus d'un pouce de long, une gouttelette de sang noir apparut ; l'un des médecins dit alors : « Il est sauvé ! » Là-dessus, ils

Péking. Description.



fumèrent une pipe et burent le thé. Le malade ne bougeait toujours pas, je leur dis :

— Mais continuez donc, vous voyez bien qu'il est mort ou à peu près !

— Soyez tranquille, répondirent-ils, le sang est sorti, nous avons le temps.

Impossible de les amener à continuer l'opération ; je brûlais d'impatience. Enfin, après leur troisième ou quatrième pipe, ils recommencent et font de nouvelles piqûres ; au bout d'un quart d'heure, le malade se dresse sur son séant, comme un cadavre vivant, me regarde et dit :

— Où suis-je ?... Ah ! c'est vous ? je... fumerais bien une pipe !

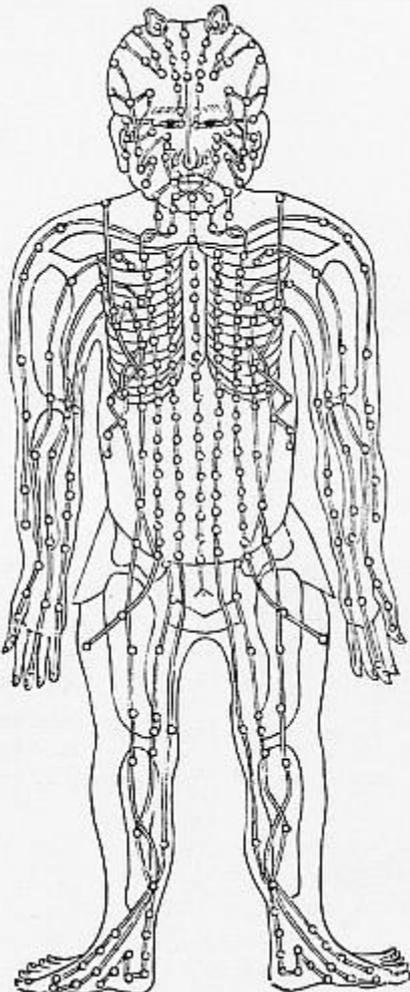
Lui aussi ! Bref, j'ai voulu le rapporter sur une civière à la capitale, éloignée de 12 kilomètres ; alors mes Chinois de dire :

— Oh ! vous voulez l'emmener ! c'est bien, mais il faut prendre quelques précautions ;

sans rien ajouter, ils lui enfoncèrent quatre aiguilles de huit centimètres de long (je les ai mesurées), et je le ramenai à Péking. Pendant toute la nuit il dormit paisiblement, et le lendemain il était complètement guéri.

On vend dans Péking des dessins représentant le corps humain recouvert de petits ronds qui indiquent les endroits où l'on peut enfoncer les aiguilles, suivant la maladie. De plus, pour les élèves qui veulent devenir maîtres en acuponcture, on a fabriqué un homme en bois ou en cuivre, ayant autant de petits trous qu'il y a d'endroits où l'aiguille peut entrer sans danger. On recouvre d'un papier très mince ce mannequin, et l'élève doit, à la demande du maître, sans aucune hésitation, enfoncer les aiguilles selon le cas ; alors seulement il est réputé acuponcteur de premier ordre.

Dessin représentant le corps humain avec les endroits où l'on peut piquer.



V

Une des maladies les plus à craindre dans le nord de la Chine, est la fièvre typhoïde ; les missionnaires et les sœurs de Charité qui vivent au milieu des Chinois, n'y échappent que très rarement ; les autres Européens l'évitent presque toujours. Quant aux indigènes, elle fait parmi eux d'affreux ravages ; ou bien la tête se prend et on est emporté après quelques jours de cruelles souffrances, ou bien les entrailles sont attaquées et on meurt brûlé. En Europe on combat le feu de la fièvre par la glace ; les Chinois la croient mortelle en pareil cas. Somme toute, sur un nombre de malades soignés à l'européenne et sur le même nombre soigné à la chinoise, la mortalité a été à peu près égale.

Le choléra devrait être en permanence à Péking ; les égouts découverts, les flaques d'eau croupie, les boues infectes, la mauvaise qualité de l'eau, rien ne manque pour le propager ; cependant l'épidémie cholérique est rare, et on ne voit habituellement que des cas isolés. Il y a peu de phtisiques ; la fièvre ordinaire et la migraine sont presque inconnues des Chinois ; mais il y a bon nombre d'aveugles qui sont censés voir clair dans les choses de l'avenir ; ils parcourent les rues en pinçant de la guitare ou en soufflant dans une flûte, et on les appelle pour dire la bonne aventure, pour choisir un endroit propice, pour détourner des sorts, etc. ; on a un grand respect pour eux, et chacun les aide dans les rues pour leur faire éviter les voitures. Ils ont du reste des concurrents clairvoyants qui, installés devant une petite table, tirent les cartes et les dés moyennant quelques sapèques, et prédisent aux gens crédules tout ce qu'ils peuvent désirer. Ce qui tue le plus les pauvres ^{p.354} Chinois, c'est la misère et l'opium. Il y a des misères noires dont on n'a pas l'idée, des bouges infects où de malheureuses femmes meurent de faim avec leurs enfants ; malgré tout, la mortalité n'est pas plus considérable qu'en Europe, et les naissances surpassent de beaucoup les décès. Le Chinois est prolifique, on voit des enfants partout et la population croît rapidement.

Une veuve se remarie presque toujours, et garder la viduité passe pour une grande vertu ; on élève même quelquefois des arcs de triomphe pour perpétuer la mémoire d'une personne qui a, jusqu'à la fin de sa vie, conservé le seul souvenir de son premier mari.

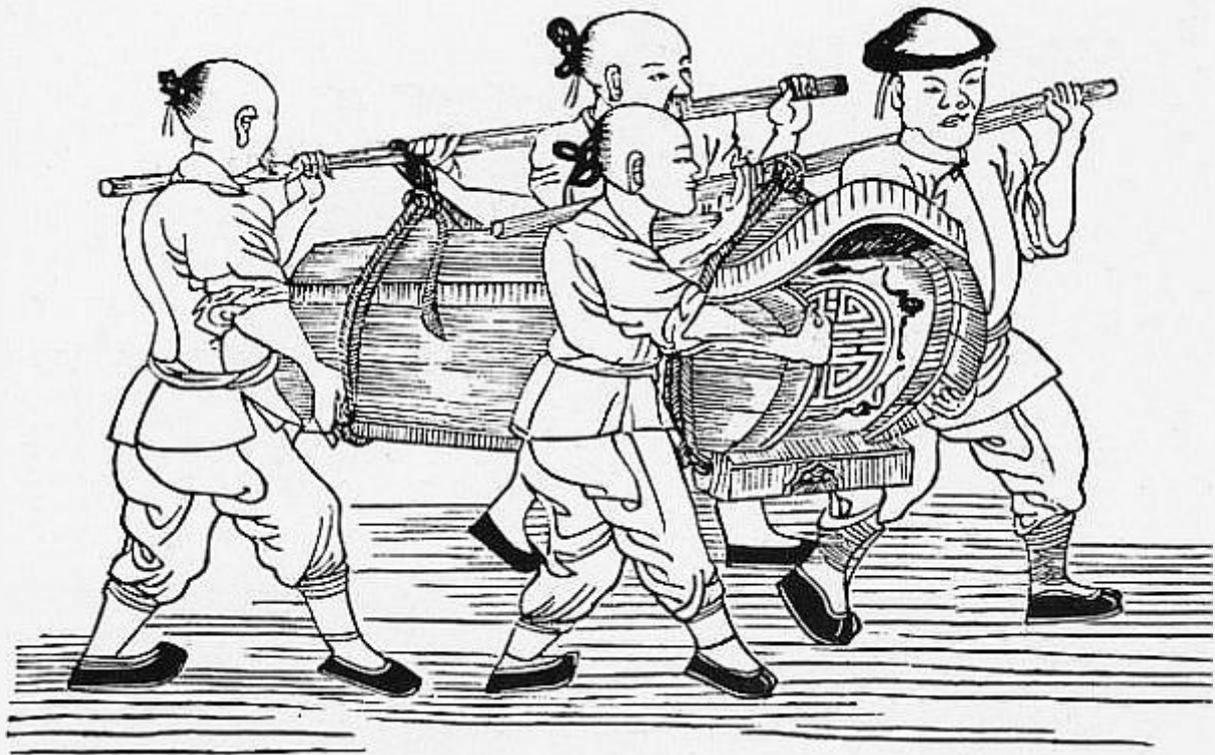
Le Chinois est un peu fataliste ; la pensée de la mort ne le trouble pas ; souvent même on discute la vie pour savoir s'il y a bénéfice à la conserver. Un

jour, un bon vieillard de 70 ans étant malade, ses fils réunis discutaient entre eux pour savoir s'il fallait appeler le médecin :

— Le père est âgé, il ne peut plus rien faire ; le médecin coûtera tant, les médecines tant ; c'est une grosse dépense, ne vaudrait-il pas mieux le laisser s'éteindre tout doucement ?

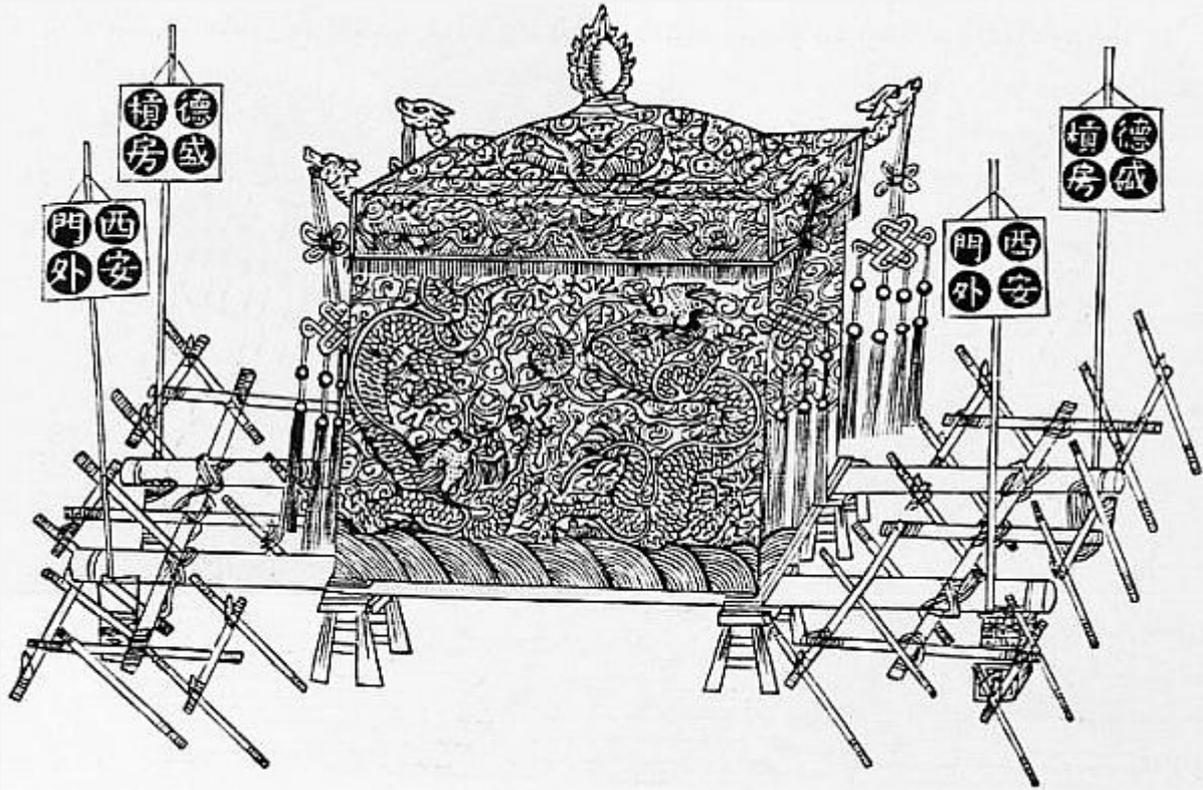
Le malade avait entendu et il leur dit :

— Ne vous inquiétez pas, c'est inutile de faire une dépense pour moi, je vais mourir tranquillement ; au lieu de perdre notre argent en médecines, faites plutôt donner une nouvelle couche de vernis à mon cercueil !



Cercueil avec quatre porteurs.

Comme chacun sait, le cercueil est préparé d'avance, c'est un meuble de luxe que l'on soigne, que l'on offre à ses parents, ce dont ils sont fort reconnaissants. Il y a des boutiques superbes de cercueils ; vous en achetez selon vos moyens, un de 20 francs ou un de 1.000 francs. On ne saurait croire combien un Chinois tient à posséder ce beau meuble ! Lorsqu'en 1860 on prépara des cercueils pour les victimes de T'oung-tcheou, il en resta un que le général de Montauban laissa à la cathédrale. Le vieux Père ^{p.355} indigène qui s'y trouvait espérait bien l'avoir, mais un autre mourut avant lui ; quel malheur ! Ce bon vieillard, qui trépassa à l'âge de 84 ans, ne s'est jamais consolé d'avoir manqué une si bonne aubaine !



Catafalque d'un enterrement de 1e classe.

Les funérailles sont toujours coûteuses ; à cette occasion, les gens peu aisés font des dettes, et celui là même qui aura épargné une médecine pour l'auteur de ses jours ne reculera pas devant une dépense cent fois plus forte pour l'enterrer ; c'est une affaire de face, selon l'expression chinoise, c'est-à-dire qu'on serait déshonoré si on agissait autrement. Les catafalques sont recouverts de broderies superbes, valant souvent de 4 à 5.000 francs ; de plus, on doit porter d'innombrables insignes : parasols, oriflammes, lanternes ; on brûle devant le catafalque des bonshommes, des voitures, des mules et mille autres objets en papier, pour servir au mort dans l'autre vie ; on brûle aussi des lingots d'argent, des pièces de soie, des pagodes, des maisons dans le même but ; et bien que tout cela soit en papier, on arrive à de fortes sommes ; pour porter l'immense catafalque, 12, 24, 40 et même 96 porteurs sont convoqués et payés cher. Enfin on régale tout le monde, les pleureurs, les amis, les parents, c'est une fête qui se passe, à peu de chose près, comme celle du mariage, chacun y apporte son écot. Écoutons un témoin oculaire :

« J'étais un jour chez des chrétiens, un peu avant l'enterrement de la mère de famille récemment défunte ; de ma chambre j'entendais et je voyais tous les préparatifs : plus de cinquante personnes s'amusaient,

Péking. Description.

riaient en fumant la pipe et en buvant le thé, lorsque le fils aîné arrive et dit :

— Messieurs, c'est le moment de pleurer.

— Ah ! très bien !

et voilà tout le monde qui se dirige vers la chambre mortuaire, pleure, sanglote, répand de vraies larmes ; un instant après le fils dit :

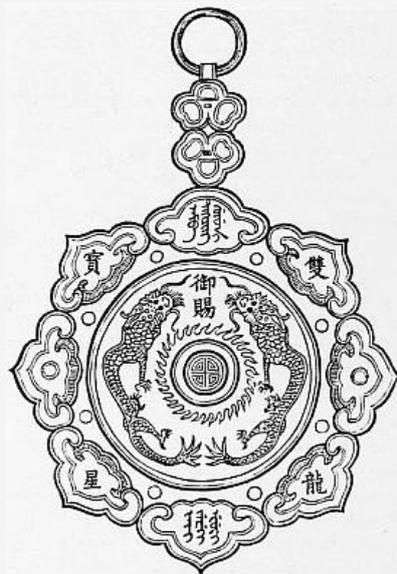
— Cela suffit, cela suffit.

— Ah ! très bien ! p.356

et voilà les larmes séchées comme par enchantement ; on va reprendre les pipes, le thé et les joyeuses causeries.

Que dire à cela ? c'est la mode, c'est la règle depuis des siècles !

Enfin, tous les assistants se rendent à la sépulture ; chaque famille tant soit peu fortunée a la sienne propre, qui en général est fort passablement entretenue ; on y voit souvent une maison d'habitation, disons plutôt de plaisance, car en été on va volontiers prendre le frais dans les sépultures ; ce sont les seuls endroits ombragés des environs de Péking.



Décoration du double dragon.

@

CHAPITRE XXI

I. Habits de cour, vêtements des riches, du peuple, des pauvres, des jeunes filles, des enfants.

II. Un grand dîner. Nourriture du peuple, des pauvres.

III. Habitations : palais, pagodes, maisons, paillotes. p.357

@



I

ABILLEMENTS. — Le vêtement des Chinois en général est d'une décence irréprochable ; pour les deux sexes il est long, très ample et fermé, souvent même croisé sur le devant ; aussi la vue des vêtements européens choque-t-elle toujours les Chinois.

— Il n'y a donc pas d'étoffe en Europe ; elle est donc bien chère, ou vous êtes bien pauvre pour être obligé de faire des vêtements si collants ! Par contre, que d'étoffe perdue, de colifichets inutiles dans l'habillement si peu habillé des Européennes ! Quelle manie de changer toujours ! vous n'avez donc ni règle ni costume déterminé ?...

Tels sont les propos que l'on entend et qui ne sont pas toujours sans fondement. On comprend ces moqueries des Chinois, qui eux ne changent jamais ; à part quelques légères modifications de détail, leurs vêtements sont restés ce qu'ils étaient il y a plusieurs siècles.

Les mandarins et les personnes riches modifient la manière de se vêtir aux quatre saisons et deux fois à chacune ; de sorte qu'il faut huit habillements complets et autant de rechange. Ceci est le nécessaire ; mais les mandarins, qui tous aiment le luxe, ont chez eux de nombreuses caisses remplies d'habits plus riches les uns que les autres. Pour les robes et pardessus d'hiver, on emploie les plus magnifiques fourrures : zibeline de l'Amour, loutre du Kamtchatka, renard bleu de Sibérie, renard blanc, renard doré, castor, hermine, petit-gris ; cependant certaines règles doivent être observées ; ainsi, la zibeline ne peut être portée que par les mandarins du troisième degré et p.358 au-dessus. En y

Péking. Description.



ajoutant les chapeaux, collets et accessoires assortis à chaque vêtement, les bottes de satin et le reste, cette collection représente une très grande valeur.

Mandarin militaire en grand costume.

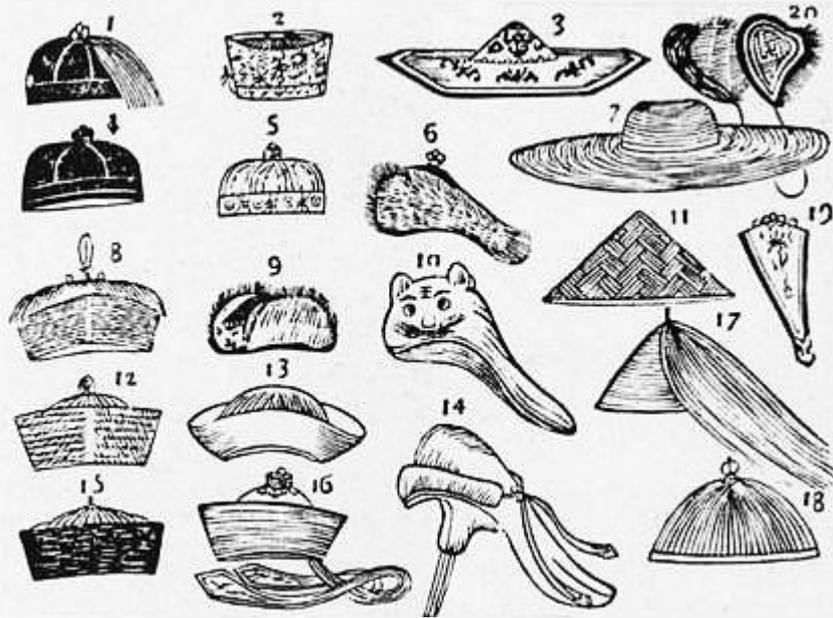
Le printemps est annoncé par un décret impérial qui ordonne le changement de chapeau ; on doit mettre alors en même temps la robe bleue marine doublée de soie plus claire et le pardessus couleur prune. L'été, les mandarins se revêtent d'une étoffe extrêmement légère appelée *cha* ; elle est également en soie, et nécessite en dessous un vêtement un peu moins clair. L'automne ramène les mêmes vêtements que ceux du printemps, mais doublés de coton piqué ; et l'hiver, encore annoncé par décret impérial,

oblige à porter les fourrures, graduées selon le froid. Toutes les soies employées par les mandarins sont ornées de rondelles à dragons, de même couleur que l'étoffe ; et lorsqu'ils vont voir l'empereur, la robe est agrémentée d'une pèlerine et décorée dans le bas d'un motif brodé représentant un dragon sortant des flots. Dans leur intérieur et lorsqu'ils ne sont point en service, les mandarins laissent le pardessus pour revêtir un gilet sans manches fort commode, et une petite calotte

Toulouse chinoise en peau de mouton.

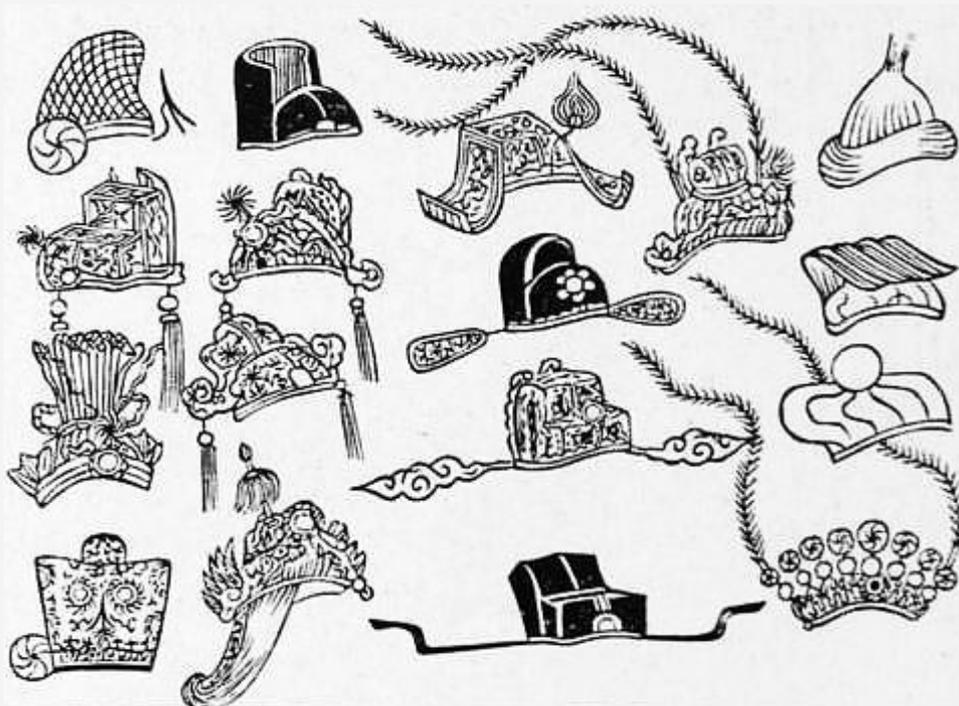


Péking. Description.



1. 2. 5. Calottes d'enfants. — 3, 7. Chapeaux de jardiniers. — 4. Calotte ordinaire. — 6. Bonnet à poils. — 8. Chapeau de mandarin pour voir l'empereur. — 9. Bonnet d'hiver. — 10. Coiffure à tête de tigre. — 11. Chapeau de paille des paysans. — 12, 15. Chapeaux de cérémonie d'hiver. — 13. Chapeau de feutre. — 14. Bonnet contre le vent. — 16. Chapeau de femme tartare. — 17. Chapeau de cérémonie d'été. — 18. Chapeau de mandarin. — 19. Bandeau de tête pour femme chinoise. — 20. Cache-oreilles.

élégante ornée d'un bouton en soie rouge et d'une perle sur le devant. Quant aux mandarins militaires, au lieu du grand pardessus de cérémonie, ils portent la robe fendue par devant et un vêtement moins long, pour monter plus facilement à cheval : ce vêtement est appelé pour cette raison *ma-koua-tse*, ou habit de cheval.



Chapeaux d'acteur.

Péking. Description.

Les mandarins civils le portent lorsqu'ils ne sont pas obligés d'être en tenue, ainsi que les riches et les gens du peuple qui vont faire quelque visite. Lorsque p.359 l'empereur veut récompenser un mandarin, il l'autorise à porter un ma-koua-tse en soie jaune impériale ; bien peu obtiennent cet honneur, qui est grandement apprécié.



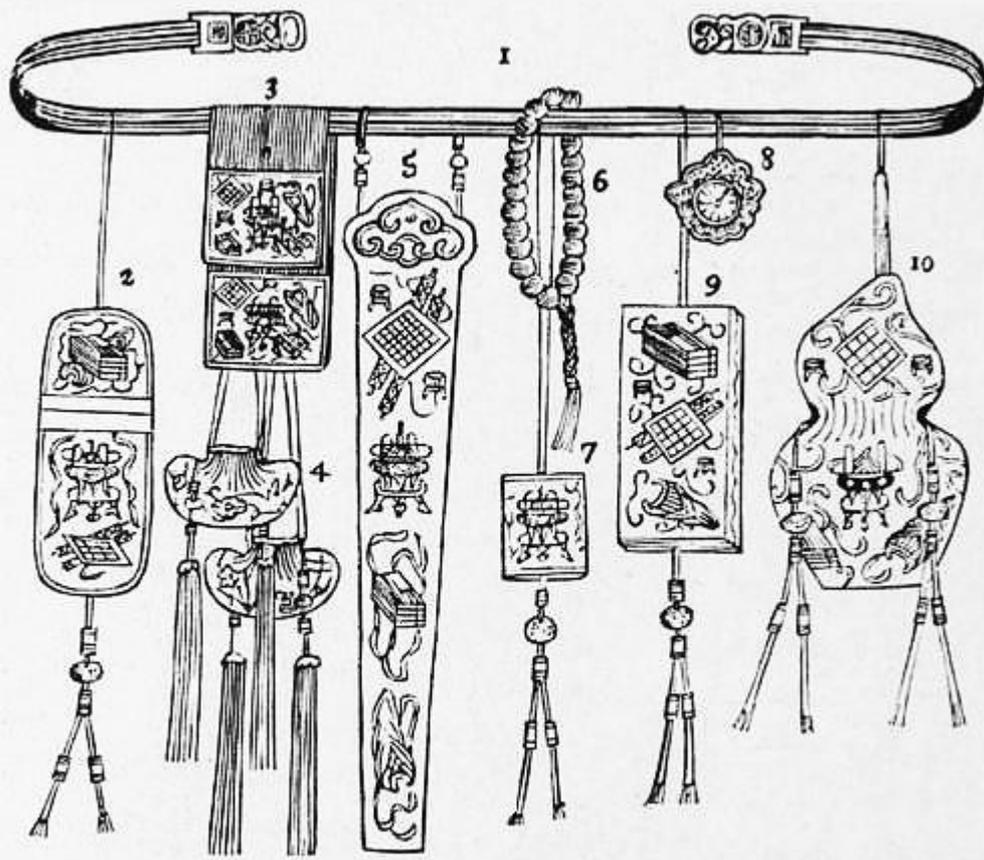
1. Botte de mandarin. — 2. Botte ordinaire. — 3. Botte d'enfant. — 4. Botte de comédien. — 5. Botte en cuir. — 6. Soulier d'enfant. — 7, 9, 10. Souliers d'hiver. — 8, 11, 12, Souliers de grande personne. — 13, 14. Souliers de femme chinoise. — 15, 16. — Souliers de femme tartare. — 17, 18. Souliers d'hiver.

Les élégants portent quelquefois des habits en soie ou en velours frappé de couleur originale, violacée, jaune purée de pois, bleue œuf de canard, vert très clair ; ils sont soumis à une certaine mode qui n'entraîne pas, du reste, le changement de coupe.

Le vêtement des hommes du peuple est uniformément de couleur bleue, grise ou noire ; le rouge, le vert et le jaune clair sont réservés aux femmes. Tous ces habits sont en toile de coton fabriquée dans le pays ou venue d'Europe. Les agriculteurs, les boutiquiers, les ouvriers et presque tout le peuple ne mettent pendant l'été aucun vêtement sur le haut du corps ; cependant, s'il arrive un visiteur, on s'empresse de remettre la chemisette. En hiver, ils portent une touloupe en peau de mouton, qui ne se change pas et ne peut se laver : aussi est-elle pleine de vermine, et on rencontre des malheureux se chauffant au soleil, qui se livrent sur eux-mêmes à une chasse peu délicate, et se vengent par

un coup de dent des morsures qu'ils ont endurées ! Quant au linge de corps, il n'en faut point parler, on en use peu ou point.

Qu'un habit soit long ou court, appartienne à un mandarin ou à un homme du peuple, il n'a toujours que cinq boutons ; les plus ordinaires sont en cuivre sculpté et doré ; mais il y en a de fort chers, en argent, en émail, en cloisonné, en agate représentant des fleurs, des papillons, des bateaux à vapeur, ou même la reine d'Angleterre, dont les petites pièces de monnaie montées sont fort en honneur. Avant tout, on veut avoir des bas bien tirés, des souliers bien propres et un belle calotte, c'est le luxe du Pékinois.



1. Ceinture. — 2. Porte-lunettes. — 3. Bourse. — 4. Sachets à parfum. — 5. Porte-éventail. — 6. Chapelet en bois odorant. — 7. Gaine pour anneau d'arc. — 8. Montre et son enveloppe. — 9. Portefeuille. — 10. Blague.

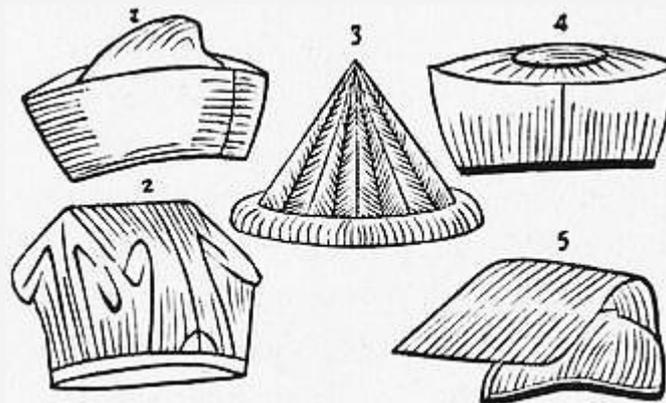
Les enfants, jusqu'à dix ans et plus, courent partout sans autre vêtement que celui qu'ils avaient le jour de leur naissance, et sont habituellement fort sales ; leur ^{p.360} peau, brunie par le soleil, les fait ressembler à de petites terres cuites ; quant aux personnes tant soit peu fortunées, elles tiennent à présenter leurs enfants vêtus de soie, peignés, propres, et beaucoup ont un petit minois fort agréable, mais seulement jusqu'à l'âge de raison, qui ne leur arrive que trop vite !

Péking. Description.

Comment parler des vêtements des mendiants ! ils en ont si peu ! une loque sans nom, un morceau de vieille natte, et c'est tout. Ces gens sont sordides et ordinairement peu à plaindre, la paresse les a réduits pour la plupart à ce triste état ; quelques femmes et quelques enfants réellement pauvres poursuivent les passants de leurs importunités, rien ne les lasse ; une fois la sapèque reçue, vous n'en trouverez pas un sur mille qui dise : Merci.

Aux alentours du palais impérial, on reconnaîtra facilement les eunuques à leurs bottes de toile, à leurs chapeaux de cérémonie et à leurs pardessus fripés.

Les bonzes et les tao-che portent une robe noirâtre croisée sur le devant, laissant le cou à découvert ; les premiers ont la tête complètement rasée, les seconds gardent une touffe de cheveux, renfermée dans une espèce de petit bonnet cubique ; d'autres s'affublent de vêtements quadrillés à couleurs multiples, et récoltent les papiers couverts de caractères chinois qu'on brûle ensuite, par respect, dit-on, pour la pensée humaine exprimée par l'écriture.



1. — Bonnet de lama. — 2. Bonnet de bonze. — 3. Bonnet de mahométan.
4. 5. Bonnets de tao-che.

On rencontre encore dans les rues de Péking des lamas vêtus d'une robe rougeâtre ou d'un long habit jaune soufre, avec un chapeau plat à larges bords de même couleur. Les Mongols y sont nombreux ; été comme hiver, ils gardent leur longue touloupe crasseuse ; pour eux, cette crasse est un signe de richesse et indique que le propriétaire se nourrit bien. On voit aussi quelques Coréens vêtus de robes blanches croisées sur la poitrine, les nobles seuls pouvant employer la couleur bleue de ciel ; eux seuls vont à cheval et toujours au pas, conduits par de pauvres esclaves qui tremblent devant ces oppresseurs du peuple. Jadis on pouvait admirer une fois l'an les Annamites qui venaient

chercher le calendrier et saluer l'empereur. Ils ne viennent plus maintenant que l'Annam appartient à la France.



Ambassadeur annamite.

II

UN GRAND DÎNER. — p.361 Au jour fixé, chaque invité arrive en grande tenue ; on le reçoit au salon, où le thé est servi, puis, sur une parole polie du maître de la maison, chacun ôte son chapeau, son pardessus, se met à l'aise. On s'assied à une ou plusieurs tables, selon le nombre des invités ; ordinairement les tables sont carrées et on s'y place quatre ou cinq au maximum. Tous les desserts sont sur la table : petits gâteaux, petits pains de maïs, fruits de tous genres, noix fraîches, amandes d'abricots, noix confites, fruits au miel, graines grillées de pastèques, noisettes, abricots confits, etc. Si les tables sont réunies, comme on le fait quelquefois, alors vous avez devant vous plus de cent coupes chargées de friandises et d'un fort bon effet. On commence par boire un peu de vin dans une tasse microscopique, on épluche les graines de pastèques, on cause, on se fait des politesses. Puis vient le repas proprement dit ; assiettes et coupes sans nombre chargées de différents mets : œufs de canard cuits dans la chaux, herbes marines, morceaux de viande au sucre, crevettes fraîches, jeunes pousses de bambou, champignons de Mongolie, œufs de pigeon et mille autres apéritifs. Chaque convive prend légèrement avec ses bâtonnets quelques

Péking. Description.

morceaux de choix qu'il met dans l'assiette de son voisin, puis les politesses recommencent ; enfin, arrive le repas véritable annoncé par l'apparition du bol de



Un dîner de cérémonie.

riz traditionnel, puis les coupes et les grands plats contenant : bouillis, rôtis de tout genre, canard, poulet, cochon de lait, boulettes, poissons d'eau douce, carpe marinée et autres mets plus ou moins distingués ; un des plus estimés est l'aïlaron de requin préparé, qui ressemble à la raie. Les potages aux nids de salanganes, au bouillon de poulet, aux champignons, sont intercalés entre les services ; on boit le vin en abondance, et souvent, vers la fin de ces interminables ^{p.362} repas, on est un peu gai.

« Un certain jour, raconte un vieux Pékinois, j'assistais à un grand repas qui n'a pas duré moins de trois heures ; mon amphitryon nous avait fait la politesse de nous dire souvent : « Mettez-vous à l'aise, » et les mandarins présents usaient largement de cette liberté. On jouait à la mourre pour s'exciter à boire et, sans ma présence, plus d'un se serait tout à fait grisé.

En général, ces réunions sont très gaies, très confortables ; on s'amuse, on fait des jeux de mots, on propose des charades, et tout se passe fort honnêtement. Trop souvent cependant l'opium vient ensuite gâter tout cela, et les dames, toujours absentes pendant le repas, ne le sont pas toujours après ! Le dîner terminé, on reprend le thé, et on continue à fumer les interminables pipes à eau qui n'ont guère cessé de fonctionner pendant la réfection ; enfin, on revêt les vêtements d'apparat et on repart avec mille salutations et politesses. Il

existe un usage curieux, celui d'envoyer un dîner sur papier ; cela se fait par une grande carte rouge, sur laquelle sont écrits ces mots : *Bon pour un grand dîner à tel restaurant*. Vous pouvez garder votre carte un an et plus, la donner à un autre : celui qui la porte au restaurant indiqué, sera servi sans difficulté à domicile ; il suffit d'avertir 24 heures d'avance.



Un repas d'amis.

REPAS ORDINAIRES. — L'ordinaire des personnes aisées se compose invariablement de riz et d'herbages selon la saison ; on y ajoute un peu de viande, des salaisons et du vin de riz. Les gens de la campagne se nourrissent de millet, de sorgho, ou de maïs préparé soit à l'eau, soit sous forme de petits pains. La farine de froment est aussi fort employée ; on en fait des galettes, des pains cuits à la vapeur, une espèce de vermicelle et, les jours de fête, des petits pâtés dans lesquels on met de la viande, et qui sont cuits à l'eau simplement. Les légumes sont peu variés ; ce sont le chou, l'épinard, les raves, les radis, les choux-raves, des carottes et un oignon allongé ayant peu de rapport avec celui d'Europe. Une espèce de ciboule à odeur infecte et l'ail sous toutes les formes sont fort appréciés des Chinois, ainsi qu'un fromage de haricots fermentés qui soulève le cœur. Comme viande on a le bœuf, qu'il est défendu de tuer, mais que l'on tue quand même en dehors de la ville ; le

Péking. Description.

mouton de Mongolie, qui est excellent et en grande abondance ; enfin le porc noir, dont la viande est beaucoup plus légère que celle de son congénère d'Europe. Les canards blancs de Péking sont renommés, mais les poulets ont peu de saveur, et les pigeons encore moins. En hiver, il y a une abondance extraordinaire de gibier : sangliers, daims, faisans, cerfs, perdrix, bartavelles, provenant de Mongolie et qui se vendent à bas prix. Au temps des gelées, on apporte à la capitale, dans de grandes voitures, de superbes sterlets ou esturgeons de l'Amour, ainsi que d'autres poissons conservés dans un bloc de glace et qui viennent du fleuve Jaune. À Tien-tsin, le poisson de mer et d'eau douce est fort bon ; à Péking, on en trouve aussi plusieurs espèces passables : la carpe, le brochet, la perche. Les Chinois apprécient peu le gibier : ^{p.363} pour eux, rien n'entre en comparaison avec leur viande de porc. Les fruits sont nombreux : raisins de treille, pommes, poires, pêches, abricots, prunes, à peu près tout ce que nous avons en Europe ; cependant, à part quelques bonnes espèces, ils sont peu savoureux.

Les pauvres de la campagne, surtout dans les mauvaises années, se nourrissent de tout ce qu'ils trouvent : feuilles d'ormeau, écorce du même arbre, son, sorgho noir, herbes sauvages. Le pain confectionné avec ces tristes matières est granuleux, sablonneux, peu nourrissant et souvent dangereux pour la santé.

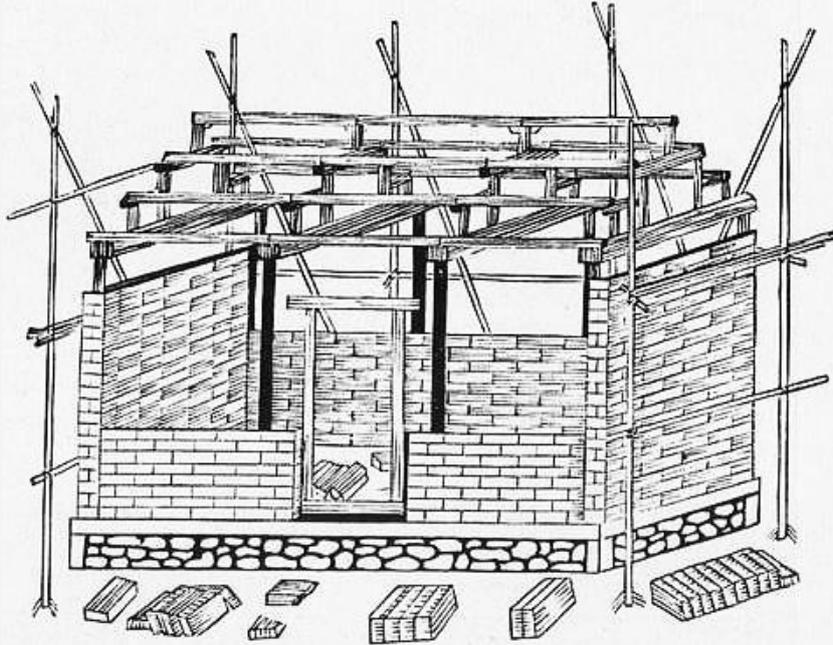
En temps de disette, le gouvernement de Péking fait des distributions de millet dans des pagodes ou aux portes de la ville ; chaque pauvre doit apporter sa tasse et se présenter lui-même ; on donne aussi quelques vêtements de toile jaunâtre aux plus misérables.

III

HABITATIONS. — Quelqu'un a dit : « Si vous montez sur les murs de Péking, ce qu'il est facile d'obtenir avec quelques sapèques, vous dominez toute la ville et vous voyez : *Un plat d'épinards avec des jaunes d'œufs*. Le mot n'est point inexact ; en effet, vous n'avez sous les yeux que des arbres, des arbres et encore des arbres ; quelques toits de palais et des pagodes couvertes en tuiles jaunes émergent seuls de cette verdure. La toiture des palais impériaux est en tuiles émaillées, de couleur jaune orange ; on a soin de placer par-dessous des plaques de plomb bien soudées entre elles. Les boiseries sont magnifiques, la

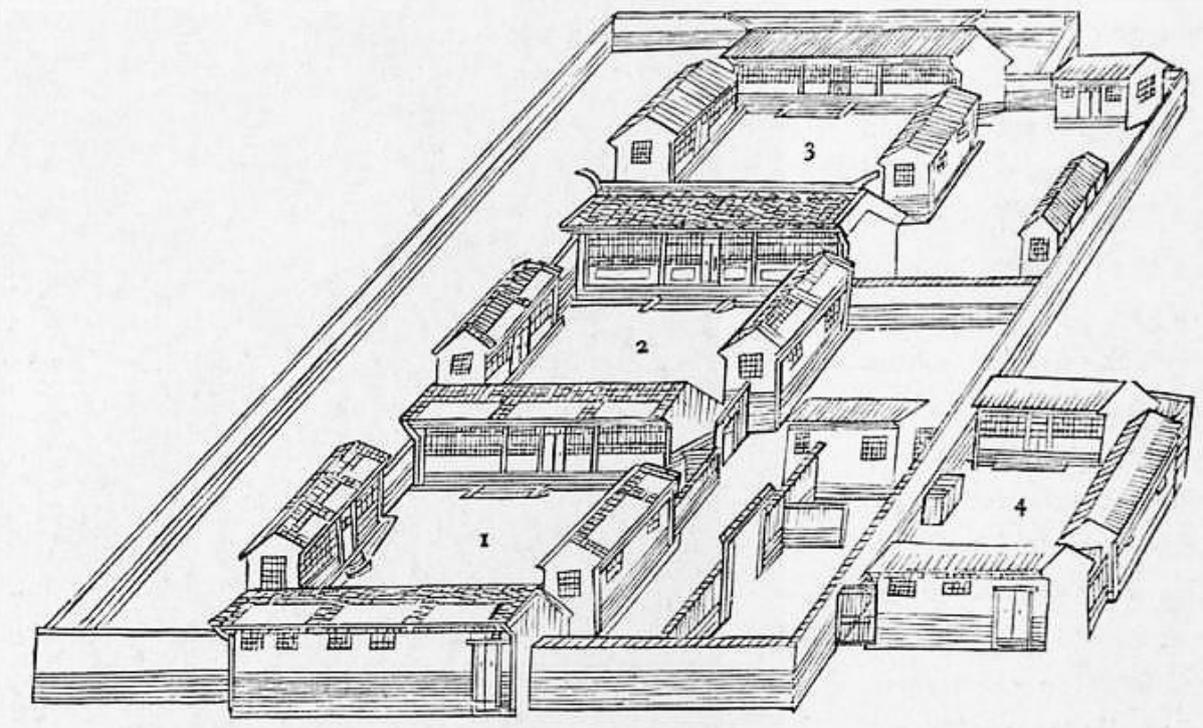
Péking. Description.

charpente est en bois excellent, pin rouge, bois de fer ou châtaignier venus de fort loin. Dans toute construction chinoise, on commence par placer les colonnes



Maison en construction.

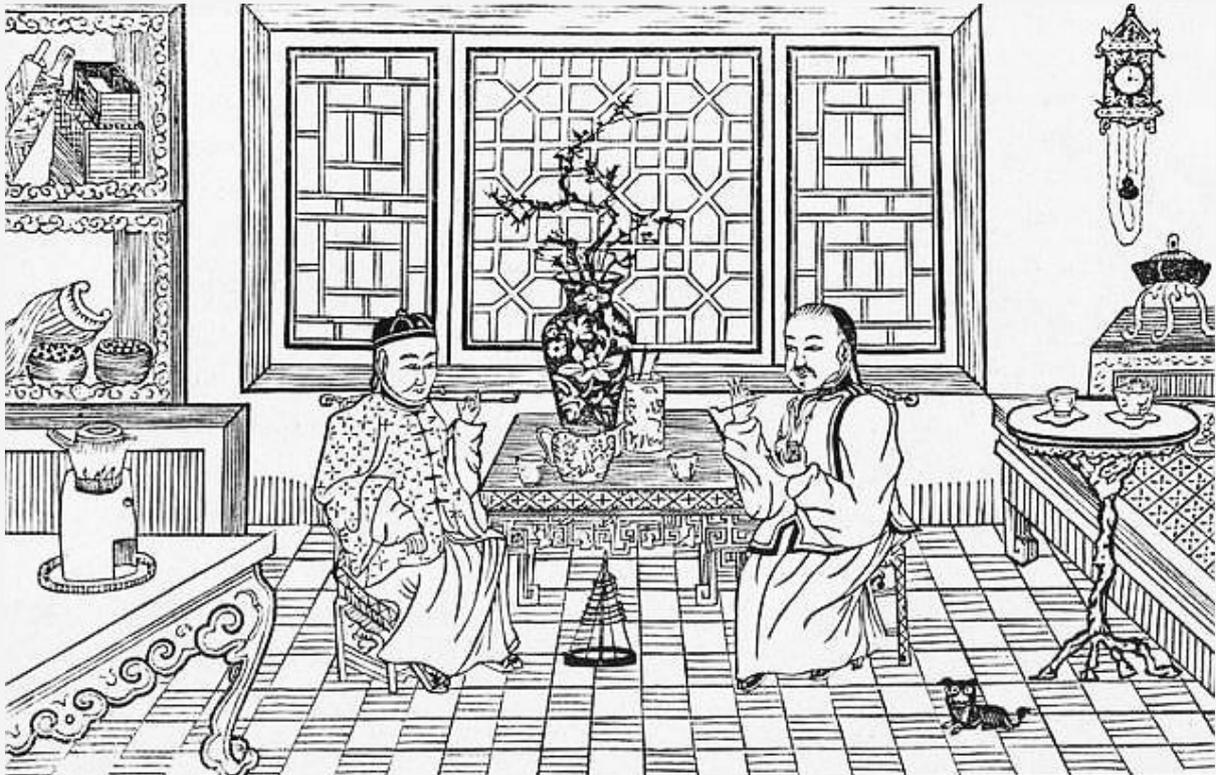
de bois sur des pilastres surmontés d'une pierre de taille, puis toute la charpente, puis les tuiles : les murs ne se font qu'en dernier lieu ; ils sont en briques grises,



Maison chinoise.

1. Cour où sont reçus les visiteurs. — 2. Appartements du maître. — 3. Cour réservée aux femmes. — 4. Domestiques et dépendances.

éteintes par l'eau au moment de la cuisson complète ; elles sont parfaites, d'un grain serré, et se prêtent à la sculpture : on y grave les plus fins motifs. Les palais des princes sont couvertes en tuiles vertes, les pagodes en tuiles jaunes ou mélangées, même en tuiles noires. Dans les constructions, les fondements sont uniformément faits d'un béton qui se compose de terre jaune et de chaux en poudre ; on arrose légèrement le mélange répandu sur 20 centimètres d'épaisseur et on frappe au pilon. En répétant quatre ou cinq fois la même opération, on obtient des fondations inaltérables. L'intérieur des ^{p.364} habitations est divisé en plusieurs cours, dont la première est destinée aux domestiques et aux salles de réception, la deuxième aux appartements privés, et la troisième aux femmes et aux enfants. Les chambres ne sont point ordinairement parquetées, mais les riches y font construire un fourneau tenant tout le dessous du dallage, et qui répand une douce chaleur dans l'appartement. Pour lit, on a une estrade en briques d'environ trois mètres sur deux, élevée de 50 centimètres au-dessus du sol, et bien chauffée par-dessous au charbon de terre. Enfin les chambres sont divisées entre elles par des sculptures sur bois finement travaillées.



Intérieur d'un salon chinois.

Dans les familles mandarinales, et plus encore dans celles des fonctionnaires qui se sont retirés après fortune faite, l'ameublement est luxueux. Avant tout

Péking. Description.

autre meuble, on place vis-à-vis de la porte d'entrée le tchouang, espèce de canapé en bois dur, sculpté, incrusté, laqué et quelquefois décoré de plaques de porcelaine ancienne. Il est garni de coussins en drap ou en satin brodé, et au milieu se trouve une table élégante. Le côté gauche est la place d'honneur ; si pour une raison quelconque le canapé était placé sur les côtés, la place honorifique serait alors la plus éloignée de la porte. À droite et à gauche du tchouang se placent des fauteuils assortis, avec les tables à thé nommées tch'aki. En hiver, au milieu de la chambre est une espèce de poêle (lou-tse) en cuivre jaune, doublé de terre réfractaire ; on y introduit du charbon de bois allumé, et on entretient le feu en ajoutant de temps à autre des boulettes préparées avec de la poussière d'anthracite et un peu d'eau. Le k'ang où l'on couche est chauffé de même ; rien de plus nuisible à la santé, rien même de plus dangereux, et chaque année, à Péking, de nombreuses victimes ^{p.365} sont asphyxiées par ce déplorable mode de chauffage qu'on ne songe même pas à changer.

Les autres meubles consistent en tables carrées d'un mètre de côté, et en tables très longues et très étroites qui se placent contre les murs pour recevoir les étagères ; celles-ci sont fort belles, fouillées, sculptées d'élégants motifs, à compartiments variés, avec petits cabinets attenants, Il y en a en tseu-t'an (bois dur noirâtre), en laque ancienne de Sou-tcheou ornée de dessins vieil or, en bois de couleur et même en laque rouge. Ces étagères sont garnies des mille et une curiosités si recherchées en Europe : bronzes, porcelaines, jades, pierres dures ; le riche ne se refuse rien et dépense des prix fabuleux pour un seul objet ; il n'est pas rare de voir dans un salon pour plusieurs centaines de mille francs de jade vert, blanc ou antique. Les tentures anciennes contribuent également à l'ornementation des habitations riches ; ordinairement de soie rouge ou prune, elles sont admirablement brodées en haut, en bas et sur les côtés ; le milieu contient presque toujours une dédicace en caractères chinois ; ces tentures sont, en effet, des présents d'amis, de parents, offerts à l'occasion de certaines fêtes. Outre ces grandes pièces, on voit encore des portières fort belles, dont les fines broderies représentent des fleurs, des paysages, des pagodes et quelquefois des centaines d'enfants gracieusement disposés. Les murailles qui ne sont point couvertes de broderies, sont ornées de panneaux peints sur soie représentant l'image des trois félicités, du phénix ou d'autres gracieux sujets. Dans les appartements voisins, on place d'immenses armoires à double étage servant de

Péking. Description.

vestiaire ; les portes en sont sculptées en ronde bosse et représentent, pour la plupart, le grand dragon impérial sortant des nuages ou des flots.

Mais tous les habitants de Péking sont loin d'avoir de telles demeures et de pareilles richesses ; leurs maisons, couvertes en tuiles grises communes, sont très ordinaires ; les murs, en briques entières ou brisées, reliées par un mortier peu solide, sont rapidement désagrégés par les pluies de l'été, et l'intérieur n'est que blanchi à la chaux, sans ornement ; pas de fenêtres sur la rue, pas d'ouvertures donnant chez le voisin. Cependant, chaque famille veut avoir son petit logis, sa petite cour, son arbre, sa porte.

Le peuple vit pauvrement dans ces cabanes, qui sont presque des palais si on les compare aux gourbis des cultivateurs : ces huttes, pour la plupart, sont en pisé avec couvertures de paille et de terre ; c'est laid, triste, pauvre, sale, souvent peu digne d'une créature humaine, et les malheureux vivent dans ces tanières tous ensemble sur un même fourneau, avec leurs grains, leurs volailles, leur chien et parfois leur baudet. Il n'y a souvent ni siège ni table. Enfin, comme habitation, on voit pire encore ; les mendiants logent sous une simple tente de nattes, sous une véranda de pagode ou de palais, dans une salle commune infecte, ou même dans la rue ; si vous parcourez Péking la nuit, vous verrez peut-être un paquet de loques ou un vieux paillason dans un coin ; approchez-vous, toute une famille y dort pêle-mêle. Aussi, pendant l'hiver, les pauvres morts de froid sont-ils nombreux ; on les ramasse chaque matin, on les porte hors de la ville et tout est dit. Tout cela date de plusieurs siècles, tout cela continue, sans que naisse même l'idée d'une amélioration quelconque. Les Chinois sont, du reste, fort peu admirateurs des maisons européennes, et le rez-de-chaussée, seul en usage à Péking, ne sera pas de longtemps surmonté d'un étage. Cette manière de se loger explique qu'une immense ville comme la capitale de la Chine compte à peine 500.000 habitants.

@

CHAPITRE XXII

- I. Voyages. Moyens de transport : barques, voitures, chaises à porteurs, palanquins à mules.
- II. Cheval, mulet, âne, chameau, traîneaux, bêtes de somme, attelages, brouettes, etc. Chemin de fer.
- III. Routes, tourelles kilométriques. Auberges. p.366

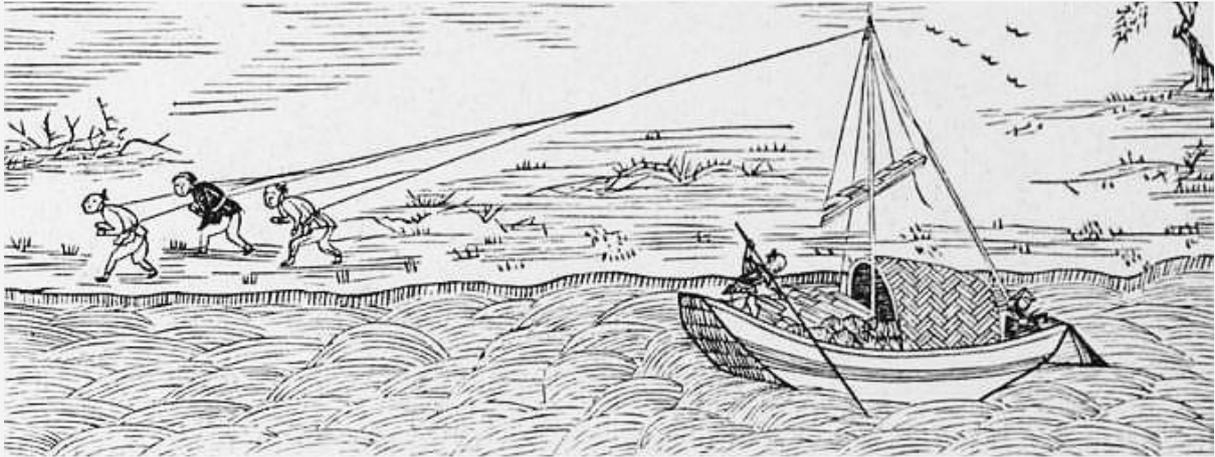
@



I

oyager dans le nord de la Chine n'est point chose facile ; il faut avant tout une bonne provision de patience ; on va toujours lentement et on ne sait jamais quand on arrivera, quelquefois même si on arrivera.

BARQUES. — La plaine de Péking est sillonnée de rivières et de canaux, dont plusieurs sont navigables ; on peut aller en barque de Ta-kou à Péking et dans le sud de la province. Cette barque de voyageurs est couverte, mais peu confortable. À l'avant, un premier plan de 8 pieds sur 6, où l'on se tient debout ; puis un second semblable où l'on se couche sur des planches élevées de 50 centimètres, sous lesquelles se place le bagage. À l'arrière se trouve un petit réduit pour la cuisine des mariniers ; quant au voyageur, il s'arrange comme il peut. Trois ou quatre hommes manœuvrent à la gaffe, à la rame, à la godille, ou bien tirent à la cordelle. Souvent il y a échouage, bien que la barque cale à peine 60 centimètres ; alors tout le monde se met à l'eau, la soulève, la traîne sur la vase, et l'on repart. Vente-t-il trop fort, on jette l'ancre ; pleut-il, on se colle à la rive et on dort. Enfin, si tout va bien, on ne met que trois jours pour faire les quatre étapes, de 45 kilomètres chacune, qui séparent Tien-tsin de Toung-tcheou par la rivière ; là, on peut encore prendre une barque qui conduit en six heures, à travers cinq écluses, jusqu'aux portes de Péking. On voit sur le fleuve Pè-ho de belles barques du Sud, aménagées avec un certain luxe ; elles sont réservées aux mandarins, et les voyageurs ne peuvent en profiter.



Barque tirée à la cordelle.

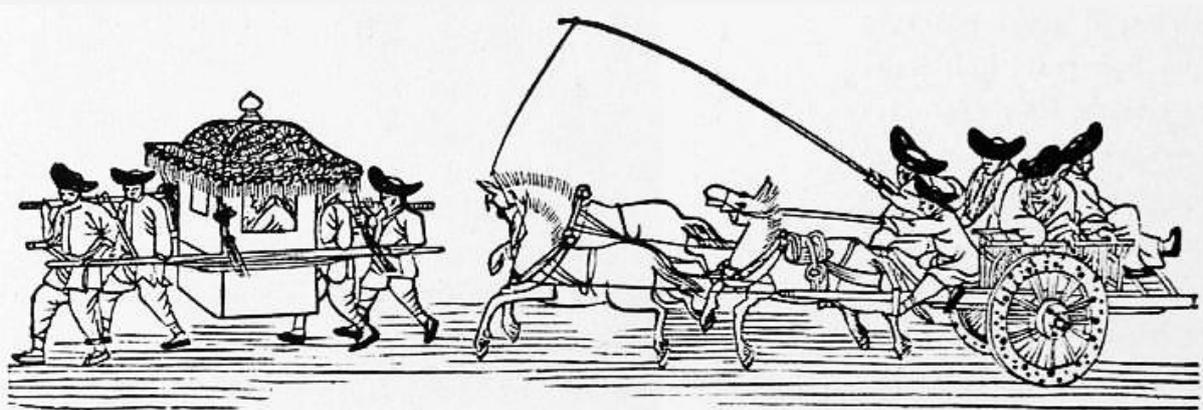
p.367 On va en barque de Tien-tsin à Pao-ting-fou de la même manière en traversant un lac considérable et très poissonneux, couvert au printemps et à l'automne de canards sauvages et autres oiseaux d'eau. C'est sur ce lac qu'on pêche au moyen de cormorans apprivoisés et dressés pour cet usage ; ces pauvres oiseaux, tout mouillés, se tiennent sur les rebords de la barque, plongent toutes les cinq minutes et rapportent un poisson petit ou gros dans leur bec ; le pêcheur s'en empare, en leur donnant quelques grains comme récompense.

Outre ces barques de voyageurs, il y en a une multitude d'autres pour les grains et les marchandises ; le commerce européen en emploie aussi beaucoup, si bien que la navigation est souvent arrêtée par leur trop grand nombre. Dans les temps d'inondation, on coupe à travers champs et on arrive à Péking bien plus vite. Pendant la sécheresse ou au temps des pluies il n'est pas rare que l'on reste huit jours en rivière. En un mot, les voyages en barque sont longs, ennuyeux, coûteux et peu confortables, mais nullement fatigants.



Voiture de voyage à deux mules.

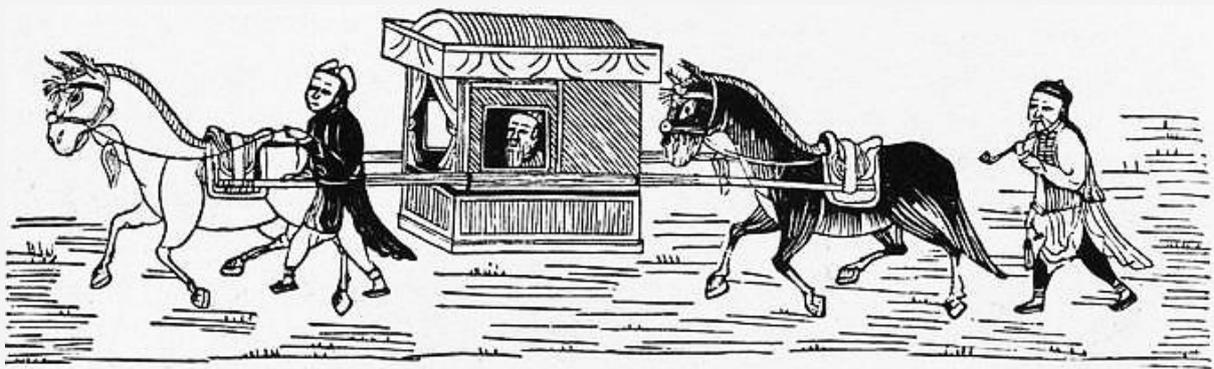
VOITURES. — La voiture chinoise est une espèce de guérite à jour, placée sur un essieu en bois monté sur deux roues massives et très fortes. Il y a plusieurs espèces de voitures : voitures de princes, de mandarins, de particuliers, de ville et de louage. La voiture des princes ou des princesses est recouverte en drap vert, les essieux et les brancards peints en rouge, les roues fines tout à fait en arrière ; les harnais sont entourés d'étoffe jaune, et les conducteurs vont toujours à pied. La voiture des mandarins ou des particuliers riches est propre, couverte de drap bleu, ^{p.368} ou noir, garnie de coussins tout en soie, et le cocher monte rarement sur le brancard, par respect pour le voyageur. Les voitures de louage à Péking sont en général peu propres ; cependant, en y mettant le prix, on a une voiture très convenable ; la mule, le cheval ou l'âne traînent ces voitures. On rencontre souvent des mules superbes et d'un très haut prix ; une particularité assez curieuse est que les eunuques seuls se servent de voitures traînées par des chevaux blancs et qu'ils vont toujours aussi vite que possible. Pour les voyages, la voiture est grande, sale, mais à l'épreuve des cahots ; deux mulets attelés en flèche, font 50 kilomètres par jour ; ces bêtes-là sont infatigables, comme leur conducteur, et pourvu qu'on les nourrisse bien, elles peuvent marcher nuit et jour sans jamais s'arrêter. Pour être passablement installé dans ces véhicules, on y place un matelas, des oreillers, enfin tout ce qui peut amortir les épouvantables secousses provenant des routes toujours défoncées. Quelques Européens ont disposé un caisson pour y mettre les jambes, et un bon coussin à ressorts dans la voiture ; avec ces perfectionnements, on est presque bien, seulement jamais un Chinois ne voudrait s'en servir, le progrès n'est pas apprécié dans ces contrées.



Chaise à porteurs avec les porteurs de recharge.

Péking. Description.

CHAISE À PORTEURS. — Dans les villes du sud, on trouve partout des chaises à porteurs, légères et peu coûteuses ; à Péking, il n'y en a pas, les princes et les grands mandarins seuls sortent en chaise à quatre porteurs, accompagnés de quatre autres de rechange montés dans une voiture ; les chaises sont vertes ou bleues selon le grade. Les ministres, leur premier secrétaire et l'évêque ont droit à la chaise verte, mais le plus souvent ils se contentent, comme du reste bon nombre de mandarins, d'une voiture ou d'un cheval. On loue une chaise et des porteurs de profession quand on n'a pas les siens, mais à des prix très élevés. Pour les longs voyages presque personne n'emploie la chaise, à moins d'être vice-roi ou gouverneur. Enfin, dans les montagnes on se procure des chaises plus petites, que de vigoureux paysans emportent rapidement, et à bas prix. Bref, dans le nord de la Chine, la chaise n'est pas, pour ainsi dire, un moyen de transport ; il y en a heureusement d'autres plus pratiques.



Palanquin à mules.

PALANQUIN À MULES. — On peut louer à Péking, et même à Tien-tsin, des palanquins de montagnes à deux mulets, conduits ordinairement par des Chinois mahométans. Ces palanquins sont commodes, deux personnes à la rigueur y trouvent place, et si l'on est seul, on peut y mettre 50 kilos de bagage. Il y a quelques personnes qui craignent ce mode de transport, le palanquin leur donne le mal de mer : p.369 il se produit, en effet, presque toujours une espèce de roulis, assez bénin du reste ; mais on peut lire, dormir, et aucune forte secousse ne vient fatiguer le voyageur. — Pour aller à Kalgan ou dans les montagnes, c'est le moyen le plus commode ; le prix est relativement peu élevé. Le seul ennui est qu'on ne peut descendre sans courir le risque de chavirer ; arrivés à l'auberge, huit hommes prennent le palanquin et le posent à terre, le voyageur restant dedans ; ils font l'opération inverse quand on repart.

II

LE CHEVAL, LE MULET, L'ÂNE, LE CHAMEAU. — Les chevaux du nord de la Chine sont petits mais vigoureux ; ils viennent presque tous de la terre des herbes en Mongolie. En général, ils sont faciles à dompter, cependant, parfois ils restent à demi sauvages, malgré les soins qu'on leur donne. Pour les Chinois, un cheval dressé doit savoir marcher à l'amble ; un mandarin ne monterait pas un trotteur, et le galop n'est toléré que pour les militaires ; il ne montera jamais non plus un cheval entier ou une jument, c'est absolument contraire aux usages. L'amble seul fait le prix du cheval ; on paiera facilement un cheval dressé à cette marche le triple d'un trotteur excellent. On trouve à Tien-tsin de beaux chevaux de louage, mais à Péking il est plus difficile de s'en procurer. Vu le bas prix, on achète quelquefois un cheval pour un voyage de quinze jours, quitte à le revendre après.

Les mules sont excellentes, bonnes à monter, douces, vigoureuses et vivent longtemps ; aussi une belle mule noire ou gris-fer vaut-elle facilement 1.000 francs. La voiture d'un mandarin ne sera jamais traînée par un mulet ; lui-même ne montera pas un mulet, c'est encore contraire aux usages. On garde les mulets pour les charrois, pour porter le charbon ou pour traîner les voitures de louage.

Le baudet est un bon animal, qui rend plus de services que tous les autres dans le nord de la Chine ; il travaille sans cesse et ne mange presque rien ; c'est l'ami du pauvre dont il partage la misère, la nourriture et souvent le logement ; on en trouve partout. À Péking on loue à très bas prix un âne pendant toute une journée ; dans la campagne on en loue sur toutes les routes pour quelques centimes le kilomètre. L'âne chinois fait tous les métiers : traîne la voiture, est chargé de légumes, de charbon, tourne la meule, sert de monture à la femme et à l'enfant, porte de gros bonshommes souvent plus lourds que lui ; il est docile, rapide, et si l'on a soin de descendre de temps en temps pour le laisser reposer, il fait 40 kilomètres par jour.

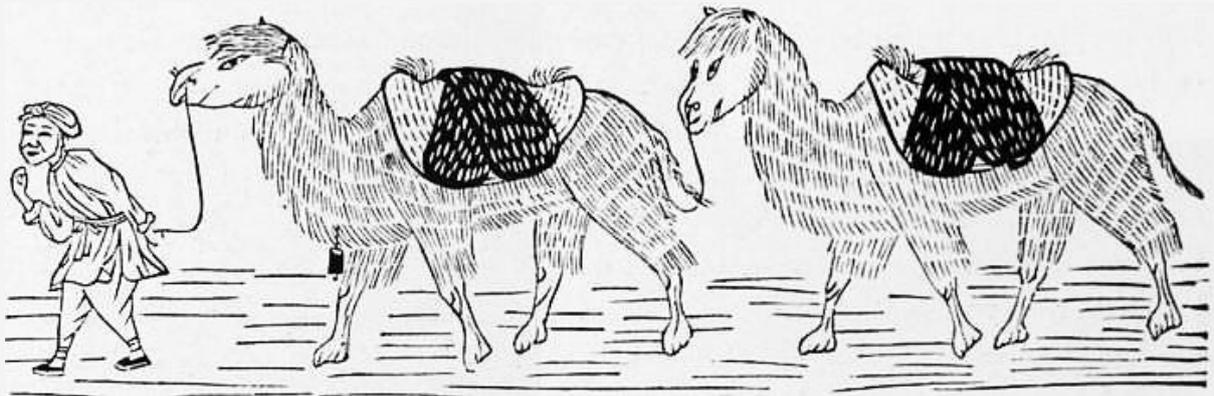
Le chameau n'est employé comme monture que par les Mongols ; un Chinois, encore moins un Européen, ne pourrait supporter son allure saccadée et fatigante. Cependant les missionnaires de Mongolie sont obligés de l'employer, et voyagent plusieurs mois à dos de chameau.

TRAÎNEAUX. — p.370 Pendant les quatre mois de l'hiver, on voit à Tien-tsin sur le Pè-ho des traîneaux rudimentaires extra-rapides. Ils sont composés de quelques planches avec deux patins ferrés ; le conducteur, debout à l'arrière,

Péking. Description.

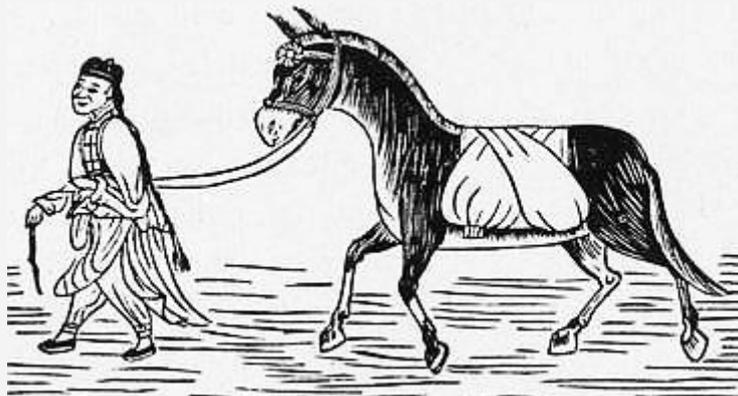
lance la machine au moyen d'une gaffe qu'il passe entre ses jambes. À Péking, les traîneaux sont plus élevés, moins commodes, et on se contente de les tirer à la cordelle. Couvert de bonnes fourrures, on peut se servir de ce véhicule, qui ne coûte pas cher et va très vite, mais dans la capitale, où il n'y a pas de fleuve, le traîneau ne sert que sur les fossés pour aller d'une porte à l'autre.

BÊTES DE SOMME. ATTELAGES. BROUETTES, etc. — Les bêtes de somme sont nombreuses, car, étant donné l'état des chemins, les voitures ne peuvent pas toujours être employées en plaine ; en montagne, elles ne sont d'aucun usage.



Chameaux chargés de charbon.

Les chameaux de Mongolie arrivent par troupes dès le mois de septembre, et jusqu'au mois de mai ils transportent le charbon, la chaux, les pierres, les tuiles vernissées, les grains, et mille autres choses. On les charge de 390 kilos pour le moins : ils repartent ensuite pour la terre des herbes, où ils se refont un peu pendant trois mois. Un chameau qui passe l'été à Péking est une bête sacrifiée, son poil tombe par grandes plaques, il reste dénudé sous la pluie et meurt de misère.

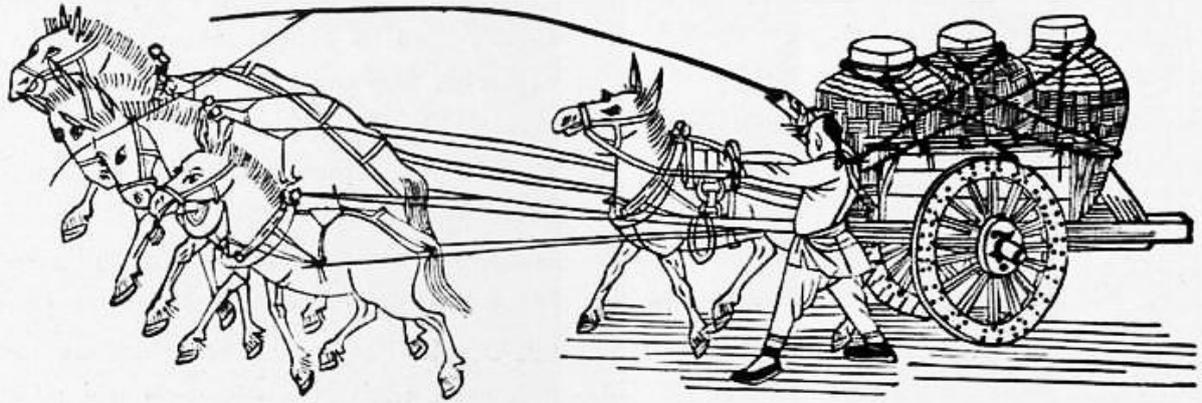


Mulet chargé.

Le mulet ne craint rien, toute l'année il travaille sans se reposer jamais ; sa charge p.³⁷¹ ordinaire est de 120 kilos ; très souvent on la force et le pauvre animal

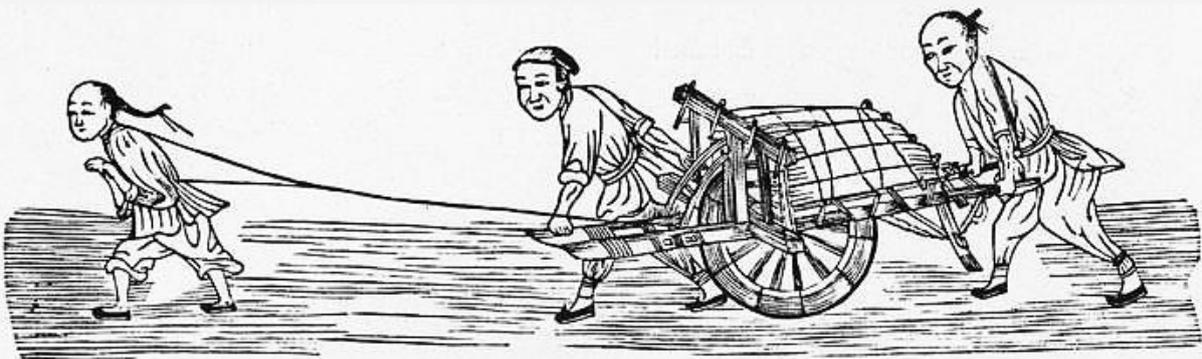
Péking. Description.

plie sous le faix ; il est tout écorché, maigre et semble prêt à rendre le dernier soupir ; mais si on le nourrit bien, il repart bravement. Jamais le Chinois ne maltraite les animaux comme fait parfois l'Européen ; avant d'aller prendre son thé, le conducteur, exténué lui-même, desselle, bouchonne et nourrit ses bêtes ; c'est après cela seulement qu'il pense à lui-même. — Le baudet aussi est précieux ; il porte, proportion gardée, plus que le mulet ; comme lui, il va partout et toujours.



Grande charrette chargée.

Pour les charrois, il y a de grands attelages composés de trois à huit bêtes, traînant d'immenses charrettes ; on y empile des sacs de grains, du charbon, des bonbonnes d'eau-de-vie, jusqu'à concurrence de 1.800 kilos. — Il y a deux sortes de brouettes, la grande et la petite. La première, attelée d'un ou deux mulets, est conduite par un homme qui soutient le brancard et par deux autres qui maintiennent l'équilibre ; elle porte plus de 800 kilos. La seconde est simplement poussée par un homme et traînée par un autre. La roue des brouettes est au milieu, jamais à l'avant : ainsi, la charge ne pèse pas sur le conducteur, elle se répartit de chaque côté et le centre de gravité reste toujours au milieu.



Brouette à main.

Les pauvres gens sont obligés de porter eux-mêmes des fardeaux souvent énormes. On rencontre parfois de braves montagnards, chargés d'une hotte

Péking. Description.

immense de charbon de bois, traversant pendant deux ou trois jours les montagnes de l'ouest pour venir à Péking vendre leur marchandise. Un voyage qui dure six jours leur rapporte à peine deux francs de bénéfice net. Ils se nourrissent en route de petit millet cuit à l'eau et placé dans une musette. En hiver, ils cassent avec un caillou cette triste nourriture, gelée par un froid de vingt degrés qu'il n'est pas rare d'avoir à supporter dans ces montagnes.

CHEMINS DE FER. — Il y a 25 ans, le ministre de France exposait un jour au prince Koung toute la théorie et la pratique des chemins de fer ; après avoir écouté attentivement, le prince dit au ministre :

— J'ai fort bien compris, vous vous servez en Europe de chemins de fer pour vous rendre d'un point à un autre ; en Chine, nous obtenons absolument le même résultat avec nos voitures ; nous n'allons pas si vite, c'est vrai, mais... nous ne sommes pas pressés !

Aujourd'hui, on n'en est plus là, un chemin de fer stratégique va de Tien-tsin à Chan-haè-kouan en passant par Ta-kou. Les Chinois s'en servent volontiers, et peut-être verrons-nous d'autres lignes plus importantes ; mais bien des années passeront avant que la Chine soit sillonnée comme l'Europe par les voies ferrées !

III

ROUTES, TOURELLES KILOMÉTRIQUES. — p.372 La Chine possède des routes impériales dans toutes les provinces. Au nord, elles sont larges, et de loin en loin une cabane ou une vieille tour sert de borne kilométrique. Devant ces tours sont construits des fourneaux en terre ; autrefois ils servaient à faire des signaux au moyen de la fumée, pour appeler les troupes mongoles au secours de l'empire en péril. L'histoire rapporte qu'une impératrice s'étant donné un jour le plaisir de faire faire les signaux, toute la cavalerie mongole arriva à Péking, qui ne courait pas le moindre danger. Quelque temps après, l'empereur, étant attaqué, fit monter les colonnes de fumée, selon la coutume, mais pas un Mongol ne vint au secours, et l'empereur perdit son trône. Jadis les routes impériales étaient belles ; aujourd'hui tout est démoli, ruiné, raviné. En temps de pluie, elles sont impraticables ; en tout temps, mauvaises ; flaques d'eau, borbiers, ornières, rien n'y manque et personne ne les répare jamais ; aussi presque toujours on les évite en passant par les champs voisins, que les propriétaires défendent comme ils

peuvent en les parsemant de trous profonds qui font verser les voitures. Les routes de montagne sont également affreuses ; plus ou moins taillées dans le roc, elles n'ont souvent qu'un mètre de large, c'est juste suffisant pour le passage d'une mule ; quand on craint une rencontre, on s'avertit de loin par des cris. Le rocher est poli par les sabots des animaux, à la moindre pluie on glisse et on tombe ; la pente est parfois presque verticale et la descente effrayante ; mais en laissant la mule suivre son instinct sans la toucher, sans la diriger, quoique sur un simple bât non sanglé, le voyageur ne court aucun risque.



Auberge.

LES AUBERGES. — En voyage, les étapes sont d'environ 25 kilomètres ; on en fait deux par jour. À chacune d'elles on s'arrête pour déjeuner ou pour coucher dans des auberges sales et dégradées. Elles sont composées d'une ou plusieurs cours ^{p.373} réservées aux animaux et aux voitures, qui restent en plein air ; les chambres environnent ces cours. Rien à boire que du thé ou de l'eau-de-vie chinoise, rien à manger que les petits plats du pays. Quant à dormir, il n'y faut pas penser ; outre le bruit de quarante ou cinquante mulets qui courent et se battent, outre les cris des cochers, des aubergistes et des petits marchands, il y a encore un bruit insolite qui étonne la première fois : c'est la crécelle du veilleur de nuit, qui ne manque jamais de s'arrêter sous les fenêtres en papier du voyageur, pour lui faire admirer sa vigilance. Somme toute, on est très mal, mais on ne paye pas cher ; que vous ayez ou non apporté vos provisions, le prix sera toujours à peu près le même ; en

Péking. Description.

réalité, l'aubergiste, qui n'a presque rien dépensé, trouvera cependant encore moyen de se plaindre de ce que vous lui donnerez ; il n'y a pas à s'en préoccuper, le Chinois se plaint toujours.

@



Magnifique vase de K'ien-loung en porcelaine imitant le bronze : les arabesques sont légèrement en bosse et la couleur générale approche de la feuille de thé, mais quelques plaques ou points dorés, quelques taches de vert-de-gris et de rouille, lui donnent l'aspect d'un vieux bronze. Ces vases sont toujours chers, car les Chinois les estiment beaucoup.

CHAPITRE XXIII

I. Géologie. Climatologie. Eaux thermales.

II. Céréales. Fleurs.

III. Ornithologie.

IV. Faune. p.374

@

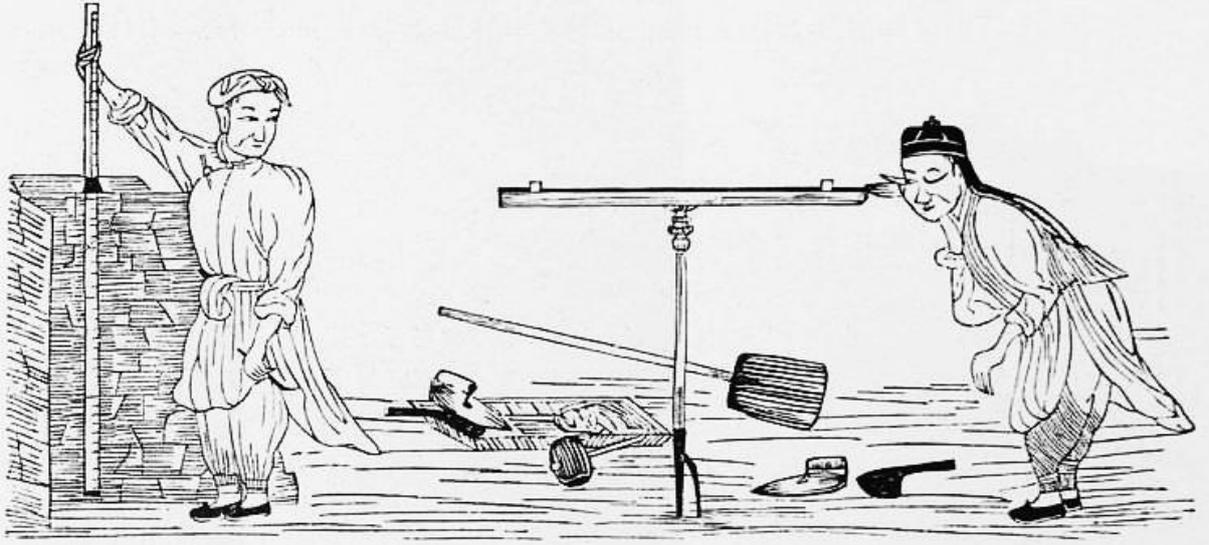


I

Péking, situé sur 39° 54' 13" de latitude Nord et 114° 08' 30" de longitude Est de Paris, se trouve ainsi sur le même méridien que Naples et Madrid, et cependant les froids de l'hiver y sont rigoureux ; pour cette raison, la capitale de la Chine a été classée parmi les villes à climat extrême comme New-York. Les grands froids commencent presque sans transition en novembre, et les fleuves ainsi que la mer sont pris par les glaces en décembre, pour dégeler en mars. Pendant ces quatre mois, le froid oscille entre — 10 et — 18 degrés, tandis que pendant l'été le thermomètre atteint et dépasse 40°. Les Pékinois disent que le vent souffle du nord en hiver, du sud en été, de l'est au printemps et de l'ouest en automne, et cet adage populaire ne manque pas de vérité. Le climat de Péking est caractérisé par une très grande sécheresse, qui, s'il rend le froid très pénible, fait supporter plus facilement les chaleurs du mois de juin, pendant lequel elles atteignent leur maximum. Il y a dans l'année de trente à quarante jours de pluie ou de neige ; les grandes pluies de juillet et d'août produisent une humidité surchauffée, qui rend ces deux mois fort pénibles. Pendant l'hiver, le ciel à Péking reste serein, et rien n'égale la transparence de l'atmosphère ; mais les vents violents du nord soulèvent une poussière tellement épaisse que le soleil en est parfois obscurci, et des nuages jaunâtres s'étendent comme un voile sur toute la ville.

L'immense plaine de Péking est toute plate et formée d'une terre d'alluvion ancienne et jaunâtre, où le père David n'a jamais aperçu de débris fossiles. D'autres géologues pensent que tout l'espace compris entre Péking et Nan-k'eu est d'alluvion récente. Vers le nord de Péking, on rencontre de petites collines

près du palais d'Été ; plus loin, toujours dans la même direction, la chaîne s'élève et une montagne qui fait angle montre au loin son flanc nu et bleuâtre ;



Niveau d'eau.

c'est de là qu'on ^{p.375} extrait un beau granit compact, dont on transporte quelquefois des blocs à Péking (A. David). À Nan-k'euou s'étend la chaîne de montagnes qui, venant du sud-ouest, se prolonge jusqu'à Chan-haè-kouan en se reliant à la grande chaîne qui sépare la Mongolie de la Chine, et qui est dominée par la Grande muraille. Les roches sont calcaires, cristallines ou porphyritiques. Ces montagnes, de médiocre hauteur, sont toutes déboisées ; de celles de l'ouest, à 16 ou 18 kilomètres de Péking, on extrait de temps immémorial un anthracite très dur et difficile à allumer, Il faut aller jusqu'à Tch'aè-tang, à trois journées nord-ouest de la capitale, pour trouver la houille bitumineuse. Les mines sont nombreuses, mais misérablement exploitées ; on creuse un chemin souterrain descendant en pente douce jusqu'aux filons, et des hommes, une lampe attachée au front, se glissent dans ces tanières à peine soutenues par de misérables poutrelles, et reviennent portant au dos ou traînant après eux un bloc de charbon. On est apitoyé sur le sort de ces malheureux, qui sortent couverts de sueur, vont se rafraîchir au grand air pendant quelques minutes et repartent pour continuer leur pénible travail ; ils gagnent à peine 1 franc 50 par jour, et trois ans de mines tuent un homme !

À T'ang-chan dans l'est, entre Péking et Chan-haè-kouan, les Européens exploitent pour le compte du gouvernement chinois, ou plutôt pour le chemin de fer et les bateaux à vapeur, de riches mines avec tous les perfectionnements d'Europe. Mais dans tout le reste de la province, malgré le succès et le profit de

Péking. Description.

la méthode européenne, on conserve et on conservera longtemps encore l'ancienne exploitation, qui doit dater du déluge ou peu s'en faut.



Trou de mine.

La plaine de Péking et les montagnes qui l'avoisinent vers le nord sont riches en sources d'eaux thermales :

1° T'ang-chan est situé à 35 kilomètres de Péking, droit au nord ; la source de T'ang-chan est connue, elle marque plus de 50° centigrades. Primitivement, elle était réservée à l'empereur seul, qui, par une faveur spéciale, y envoya le cardinal de Tournon. Un beau parc impérial l'entourne ; mais comme l'empereur ne s'y rend plus, on peut aujourd'hui, moyennant une subvention aux gardiens, franchir l'enceinte et aller prendre des bains dans les petites piscines disposées à côté de la p.376 source elle-même ; cette source en forme de puits est entourée d'une balustrade en marbre blanc, elle est trois fois plus longue que large ; l'eau bouillonne à plusieurs places et est tellement chaude qu'on ne peut y tenir la main. Il est regrettable que ce beau parc, les pavillons impériaux et la source elle-même soient dans un délabrement complet ; l'eau s'écoule par un ruisseau au dehors des murs, et on a creusé de simples trous dans lesquels les pauvres gens se baignent à volonté ; on dit cette source thermale fort bonne pour les affections cutanées. Les alentours du parc sont dénudés, noirâtres et comme calcinés ; en été, il y fait une chaleur insupportable et on n'y trouve aucun

Péking. Description.

endroit pour loger, sinon une petite pagode bien misérable, éloignée d'environ 1.500 mètres.

2° Au nord-ouest de Péking, à environ 30 kilomètres, on a construit près de la grande pagode du dragon noir (Hèe-loung-t'an) un petit temple nommé Ouang-ts'iuen-miao ; il est assez facile de s'y rendre, même en voiture ; la source thermale ne marque que 24°, et les bonzes louent quelques chambres aux mandarins ou aux Européens qui désirent y prendre les eaux.

3° Dans la préfecture de Young-p'ing-fou, à 7 kilomètres nord de la petite ville de Kien-tchang-iin, existe encore une source thermale très chaude ; mais comme il n'y a aucun établissement et seulement une piscine en plein vent, elle n'est fréquentée que par les pauvres gens de la campagne.

4° Non loin de la sous-préfecture de Yu-tcheou, se rencontre également une source thermale, sans aucune habitation avoisinante ; cependant on peut se loger dans une petite pagode distante d'un kilomètre.

5° Près de la ville de Suen-hoa-fou, à 25 ou 30 kilomètres est, se trouvent le p.377 village et la source thermale de la pagode blanche (Pè-miao-tse) ; elle est assez abondante et accuse 45° centigrades ; la source sort d'une montagne en terre jaune où les pauvres gens s'abritent dans des grottes après avoir pris leur bain dans une grande piscine en plein air. On dit cette eau excellente pour les plaies et les affections de la peau.

6° Enfin, à environ 70 kilomètres plus loin, toujours vers le nord-est, on voit une des plus belles sources thermales de la province ; elle est située entre les deux sous-préfectures de Loung-men-sien et Tche-tch'eng-sien, mais beaucoup plus rapprochée de cette dernière. À 100 mètres d'une pagode en assez bon état, desservie par un bonze qui loge les baigneurs, sort de la montagne une source qui marque 75° centigrades ; elle est enfermée dans une espèce de puits mesurant 3 mètres de diamètre sur une profondeur d'environ 7 mètres. Ce puits est recouvert d'un gracieux pavillon et les empereurs de la dynastie des Ming, ainsi que K'ang-si et K'ien-loung, ont fait ériger soit dans la pagode, soit aux alentours de la source, 7 ou 8 stèles en marbre et en granit, où sont gravés l'histoire et les bienfaits de cette source. La tradition rapporte que, sous la dynastie des Yuen, un grand mandarin militaire aperçut un énorme serpent et lui donna la chasse ; après une course folle, le reptile, près d'être atteint, entra dans un trou dans lequel le général

enfonce sa lance ; lorsqu'il la retira, l'eau jaillit. Quoi qu'il en soit de cette fable, la source existe, elle est excellente pour toutes les maladies rhumatismales, d'après les Chinois, et fort dangereuse si la moindre plaie existait sur le corps des baigneurs. Deux cabanes, mesurant chacune 30 pieds sur 15, contiennent des piscines en fort mauvais état aujourd'hui ; l'eau y arrive par un ruisseau en plein air d'environ 300 mètres de long, et accuse encore après ce parcours 53° centigrades. De Péking à cette source il y a quatre journées de marche, et quoique les chemins soient difficiles, quelquefois même dangereux, on peut, pour s'y rendre, louer facilement en dehors de la porte Ha-ta-men des mulets ou des palanquins.

II



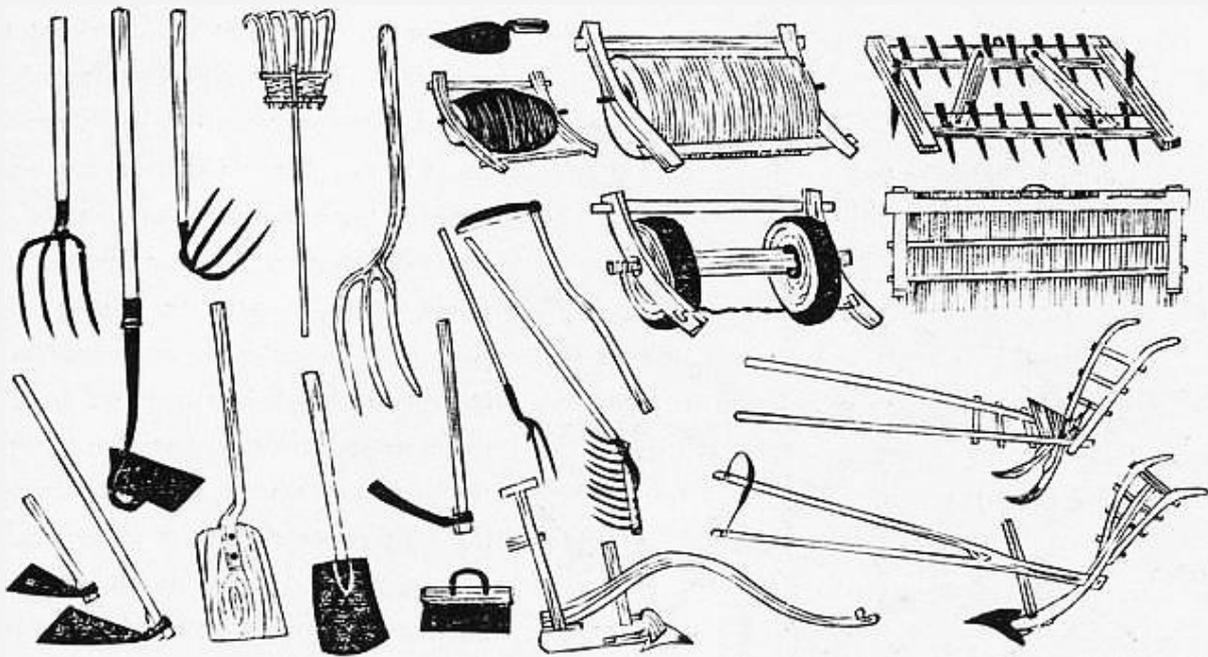
Le Chinois est un cultivateur de premier ordre ; non seulement dans la plaine, mais encore dans les montagnes, la moindre parcelle de terre est cultivée. Rien n'est épargné, ni temps, ni fatigue, ni engrais de tout genre pour bonifier ces terrains souvent bien ingrats. Les instruments dont se servent les Chinois pour la culture sont simples, primitifs, mais très pratiques : charrue élémentaire, herse faite de gros clous ou même de simples chevilles de bois, hoyau et trident en fer grossièrement forgé, fauchet et

râteau de bois ou de bambou recourbé, pelle et bêche, pioche à un seul bec, fourche en bois, voilà à peu près tout. Notons encore le fléau et le van, ainsi que la tarare qui a été introduite depuis peu d'années. Une petite serpe ^{p.378} d'à peine huit centimètres, emmanchée au bout d'un bâton de 50 centimètres, remplace chez le Chinois la faux, la faucille et l'étrépe. Comme aides, le laboureur a le bœuf, qui porte le joug au-dessus du cou, le cheval, le mulet et l'âne attelés comme en Europe, et qui sont remplacés chez les pauvres gens par la femme et les enfants. Autant que possible, on sème les grains de l'est à l'ouest et toujours avec une parfaite régularité.



Sorgho (kao-léang). — Millet (siao-mi-tse).

La grande culture est celle du millet, du sorgho à épis blancs ou rouges, du maïs, du froment et d'une espèce de riz sec qui réclame peu d'eau. On y ajoute le petit haricot noir, destiné surtout à la nourriture des animaux, et dans les montagnes on remplace le froment par l'avoine, l'orge, le seigle et le sarrasin. Comme plante fourragère, on ne voit que la luzerne d'Europe. On cultive encore la patate douce, quelques ignames, le sésame, le raisin et le chanvre.



Instruments d'agriculture.

Péking. Description.

La culture des légumes est non moins importante et variée ; aux alentours de Péking surtout, la terre qui n'est point occupée par les tombeaux est mise en jardins. Le Chinois sait cultiver ; ses plates-bandes sont admirablement tracées ; il les arrose au moyen de petites rigoles alimentées par des puits d'où l'on tire l'eau au moyen de grands seaux en osier montés sur manivelle, à moins qu'on ne soit assez riche pour établir une noria activée par un mulet. Le principal légume est sans contredit le chou chinois nommé pè-ts'aè ; il ne ressemble nullement au nôtre, mais possède une saveur particulière et se conserve sans difficulté pendant tout l'hiver dans les silos. Si l'on veut avoir une belle récolte, au moment du repiquage, on place dans chaque trou quelques plumes de poule achetées dans les restaurants ; avec cet engrais, le légume prospère singulièrement. Les aubergines sont superbes ; beaucoup atteignent la grosseur de la tête ; l'espèce ronde et violette est la meilleure. On sème aussi la carotte rouge et jaune, un gros chou-rave, l'oignon allongé, l'ail, l'épinard, ^{p.379} les haricots verts, les petits pois, la ciboule, une ou deux espèces de salade, le radis long, le céleri et un persil à odeur infecte. L'arachide et une patate longue, sucrée et fade sont l'objet d'une culture soignée, ainsi que plusieurs espèces de concombres, courges, petits melons odorants, sans compter la pastèque à chair blanche ou rouge qui est très savoureuse. Dans les montagnes, on cultive encore le haricot ramé et la pomme de terre. Il y a trente ans, l'espèce jaune existait seule ; mais les missionnaires ont, depuis, introduit les bonnes espèces d'Europe, qui ont été accueillies comme plus productives et plus délicates. Dans le nord et surtout en Mongolie, le vrai chou pommé est cultivé avantageusement. L'asperge sauvage seule se vend à Péking : mais peu à peu, surtout dans les jardins de Tien-tsin on introduit l'asperge d'Argenteuil, le chou-fleur, l'artichaut, la laitue romaine, les chicorées, le cresson et nombre d'autres légumes pour l'usage des Européens. Les Chinois savent très bien forcer les légumes ; pour cela, ils ont des serres chauffées produisant des primeurs qu'ils vendent à très haut prix.

Le Chinois est amateur de fleurs ; il est rare que, même chez les pauvres, on n'en voie pas quelques-unes. Cultivées en pleine terre ou en serre, selon leurs qualités elles sont portées à dos d'homme ou à brouettes sur les nombreux marchés de la capitale ; l'iris, le chrysanthème, la balsamine, la crête-de-coq, la campanule, le pied-d'alouette, l'hémérocalle, le pourpier, la pensée, le souci, la belle-de-nuit, la menthe poivrée, quelques petits œillets, la reine-marguerite, le soleil, la coréopsis, le basilic, le géranium, le lys martagon et le lys soufre, la

pivoine ordinaire rose et blanche nommée chao-iao, sont les plus communes. On voit aussi de charmants arbustes florifères : un prunier sauvage à fleurs doubles, une spirée à fleurs blanches et à feuillage élégant, une magnifique glycine, le chèvrefeuille, le laurier rose et blanc, le lilas, le grenadier à p.380 fleurs doubles, un autre à fleurs simples fructifères, le forsythia à fleurs jaunes, les roses jaunes à grand buisson, la rose de tous les mois sans odeur, une autre blanche que l'on dispose en espaliers, une odorante d'un rouge un peu violacé, et enfin depuis quelque temps de nouvelles espèces d'Europe greffées par les Chinois. Chaque année arrive des provinces méridionales, presque à l'état de bois sec, un arbrisseau ressemblant au jasmin (mou-li-hoa) ; on le cultive en serre, et au printemps il se couvre de fleurs blanches très odorantes, avec lesquelles on parfume le thé vert. Viennent aussi du sud ou du Japon, le gardénia, le camélia, l'hortensia, l'oranger, le citronnier, le sica, le palmier, le yucca, plusieurs espèces d'azalées et de rhododendrons, enfin la pivoine, arbre qui s'offre en présent pour le 1^{er} jour de l'an, c'est-à-dire vers le 15 février ; cette pivoine est appelée en chinois mou-tan.

Pivoine.

Parmi les arbres, notons l'orme, le saule, le mimosa, le sophora, le pin rouge, la sapinette qui entoure les sépultures, le pin à écorce blanche (*pinus bungeana*), l'acacia, une vigne sauvage et un cissus grimpant qui remplace le lierre, inconnu à Péking ; l'aulne et le hêtre sont inconnus ici, le charme est très rare, mais l'ailanthe, dont la racine est un spécifique remarquable contre la dysenterie, croît partout. Les montagnes produisent aussi trois sortes de chênes rabougris, un petit bouleau, des lilas



Péking. Description.

sauvages, le tilleul et d'autres espèces communes à l'Europe. Parmi les arbres fruitiers, citons le pommier, le poirier, l'abricotier, le pêcher, le prunier, le kaki, une petite cerise et un arbre produisant de petites pommes rouges nommées chan-li-houng, dont les confiseurs tirent un excellent parti ; la vigne, peu abondante, ne se cultive pas comme en Europe, mais seulement sous forme de treilles, dont on enterre tous les rameaux avant les grands froids. Outre une espèce de raisin très juteux à gros grains rosés, on en a une seconde à grains très allongés et jaunâtres, rappelant le raisin d'Europe dit amandelle ; la première seule, additionnée de 10 % de sucre nécessaire à la fermentation, peut servir à faire du vin. Ce vin, après quelques années, acquiert une couleur topaze, et son goût rappelle certains vins d'Espagne ; du reste, à Péking, tout le raisin ne sert que pour la table. Le noyer ordinaire se trouve dans les montagnes de l'ouest, avec un abricotier dont les fruits sans chair donnent un énorme noyau qui remplace ^{p.381} l'amande ; dans les montagnes du nord-est, on a une autre espèce de noyer dont les fruits sont presque sans coque, et le châtaignier ; le noisetier n'est pas cultivé mais se trouve en abondance dans toutes les montagnes.

Fileuse.

Le coton se cultive peu dans le Pé-tche-ly ; cependant, vers le sud, on en rencontre une espèce naine dont la tige ne dépasse pas 50 à 60 centimètres. Par contre, le tabac est semé aussi bien dans la montagne que dans la plaine ; on en fait une très grande consommation, car en Chine tout le monde fume ; le meilleur, qui est presque noir et chargé de nicotine, vient de Mantchourie ; mais aux alentours de Péking on en récolte une espèce moins forte et plus agréable à fumer. Les Chinois ne font subir aucune préparation au tabac ; on se contente de le faire sécher, d'enlever les plus grosses côtes des feuilles, et on le livre ainsi à la consommation. Quelques plantes médicinales se trouvent dans les montagnes, telles que le bois de réglisse, la rhubarbe et nombre d'espèces qui entrent dans la pharmacopée chinoise.

Dans le nord, on rencontre quelques fraises des bois, la groseille à grappes, et une framboise très productive mais légèrement acide.



III

Parmi les oiseaux du nord de la Chine, on peut citer le grand vautour, dont plusieurs spécimens se trouvaient dans le musée du Pé-tang ; il se rencontre, assez rarement du reste, dans les montagnes du nord-ouest, comme dans celles du nord-est près de la ville de Young-p'ing-fou (*Vultur monachus*). Les aigles sont moins rares et on en voit plusieurs espèces, dont les plus grands sont ceux à tarse blanc (*Aquila crysaëtos*). La buse à queue blanche, le milan sédentaire (*Milvus melanotis*) sont très abondants à Péking pendant toute l'année. Les chasseurs de la capitale emploient pour la chasse au lièvre une espèce de busard (*Astur palumbarius*) commun dans les montagnes ; outre ces oiseaux de proie, on rencontre à Péking et aux alentours plusieurs espèces de pies, la huppe commune, le bouvreuil, l'élégant *Carponacus Davidianus*, qui niche dans les buissons des plus hautes montagnes. Le moineau est sédentaire partout, et ne diffère pas de celui d'Europe. Les Chinois estiment beaucoup un moineau à taches blanches, un peu plus petit que le *Passer montanus* ordinaire ; il est rare et souvent très cher à Péking. Si l'on fait une excursion sur la montagne Po-hoa-chan, une des plus élevées de la province, à trois journées de Péking vers le nord-ouest, on rencontrera deux espèces de veuves (*Tchi-trea-incei*), l'une blanche et l'autre brune, à queue très longue et que les Pékinois arrivent à apprivoiser ; l'*Uroccissa sinensis*, espèce de pie bleue à bec et pattes rouges d'une rare élégance ; la *Cyanopoliis cyanæus*, autre espèce d'un bleu grisâtre, qui descend jusqu'à Péking pendant l'hiver. Sur les ruisseaux limpides volent le martin-pêcheur et un petit oiseau complètement noir qui ressemble à un merle d'eau, et que les Chinois nomment chou-lao-koua, corbeau aquatique, à cause de sa couleur. Dans les rues de Péking, on rencontre souvent des oisifs qui exercent certains oiseaux à saisir au vol de petites boulettes préparées, en revenant chaque fois sur la main de ^{p.382} celui qui les a lancées : ce sont des gros becs (*Eophana personata*, *Eophana melanura*) ; ces oiseaux se familiarisent rapidement. On voit aussi à Péking, au moment des passages, le pinson des Ardennes, le *Propasser trifaciatus* au charmant plumage rosé taché d'argent, l'*Uragus lepidus* également rosé et gracieux, et la grande pie-grièche. Le printemps ramène en ville une élégante hirondelle, et toute l'année plusieurs espèces de pies, de corbeaux et de corneilles, même le corbeau à cou blanc, assez commun dans la campagne pendant l'hiver. Dans les plaines de Mongolie, on rencontre un corbeau double en grosseur du corbeau ordinaire, que les Chinois nomment *le tombeau des Mongols* ; les Mongols, en effet, n'enterrent point leurs morts, qu'ils abandonnent

Péking. Description.

en pâture aux animaux et aux oiseaux de proie. On trouve aussi aux environs de Péking une gracieuse tourterelle et plusieurs espèces de pigeons sauvages. Quant aux pigeons domestiques, ils appartiennent à plusieurs variétés ; les pigeons à bec court et gros, au pourtour des yeux nu, aiment à voler en tournoyant pendant des heures entières ; les Chinois de Péking leur attachent sur la queue de légers sifflets de tonalités différentes, dont l'ennuyeuse et monotone musique leur plaît beaucoup. Les grues (*Cyrenæa virgo* et *monacha*) se voient aussi dans le nord,



Ibis nippon.

ainsi que l'ibis nippon. Les oies sauvages, les cygnes et même le pélican se rencontrent également dans le nord, surtout sur le lac de Ching-tsing près de Suen-hoa-fou ; quant aux canards sauvages, il y en a plus de dix espèces sur les différents cours d'eau. L'outarde n'est pas rare dans les grandes plaines, et les montagnes dénudées servent d'asile à la perdrix ordinaire et à la bartavelle (*Perdrix græca*). Les marécages provenant des rivières débordées, ou les rizières, sont communément peuplés par les vanneaux, bécassines, les pluviers et la charmante bergeronnette. Les grives arrivent pendant l'hiver jusque dans l'intérieur de la ville ; elles sont très communes sur les sapinettes et genévriers

qui ornent les sépultures. Les goélands et autres oiseaux de mer se trouvent en abondance à Ta-kou. Un usage gracieux, quoique entaché de superstition, existe à Péking : c'est celui d'acheter plusieurs centaines d'oiseaux en cage pour leur rendre la liberté ; le Pékinois du reste aime tous les ^{p.383} oiseaux, et les apprivoise avec une singulière facilité. Si on prend les petits oiseaux, ce n'est jamais pour s'en nourrir comme en Europe, mais seulement pour jouir de leur compagnie et de leurs chants ; on les promène, on nettoie leur cage avec le plus grand soin, on choisit la nourriture qu'ils aiment, on les instruit si bien que, par exemple, la grande calandre, ou alouette de Mongolie, finit par imiter dans son chant fort et varié tout ce qu'on lui a fait entendre. Si quelqu'un désirait avoir des notions complètes sur les oiseaux de la Chine, il pourrait consulter le Journal d'un voyage en Mongolie fait en 1866 et reproduit dans les nouvelles Archives du Muséum, ainsi que les [Oiseaux de Chine par l'abbé Armand David et E. Oustalet](#). — Le nord de la Chine a peu de reptiles, quatre ou cinq couleuvres inoffensives, une seule vipère, un lézard gris, un gecko et une tortue fluviale. Une quinzaine d'espèces de poissons et quelques beaux papillons. Parmi les crustacés d'eau douce, on a le crabe, mais l'écrevisse ne se trouve que dans les ruisseaux du nord de la Mantchourie, ou en Corée. Quatre bivalves et six ou sept univalves sont les seuls mollusques des cours d'eau, et les coquilles terrestres sont extrêmement rares. Une espèce d'huîtres, analogue à l'*Ostrea edulis*, se rencontre à Ta-kou.

IV

Les montagnes voisines de Péking abritent quelques fauves ; on dit que le grand tigre du nord (*Felis tigris*), qui se propage dans les forêts de Mantchourie, y fait quelquefois une apparition ; la panthère (*Felis panthera*) y est commune, mais craintive ; elle attaque rarement l'homme, à moins d'être inquiétée. Le chat sauvage n'est pas rare ; quant au chat domestique, il ne diffère pas de celui d'Europe ; on voit même ici l'angora à longs poils. Le loup est malheureusement très commun partout ; on en connaît plusieurs espèces ; le plus terrible de tous est le grand loup noir ; puis vient le loup blanchâtre, le loup commun et un petit loup rougeâtre. Le renard jaune et le renard roux se prennent facilement au piège, et leur fourrure est appréciée des Chinois. On trouve encore dans les montagnes de Young-ning le sao-suè, espèce de grande fouine noirâtre imitant

Péking. Description.

la zibeline. Enfin le putois, la belette dont les poils de la queue servent à faire les pinceaux ; et une espèce de singe près de la sépulture impériale de l'est.

Le grand chien mongol à longs poils, souvent plus haut qu'un Saint-Bernard, est de deux sortes : le roux avec des yeux couleur pervenche, l'autre noir et blanc ou noir et feu ; la chaleur de Péking fait ordinairement périr ces animaux en quelques années ; pour cette raison, on préfère des chiens de race bâtarde, qui du reste sont de bonne garde. De vrais chiens de chasse, il n'y en a pas ; cependant, pour la chasse du lièvre au faucon, les Chinois se servent quelquefois d'un lévrier ressemblant au chien kurde. Enfin, Péking est renommé pour sa race de carlins qui semblent, d'après les Annales, venir de Constantinople. Voici, en effet, ce que nous y lisons :

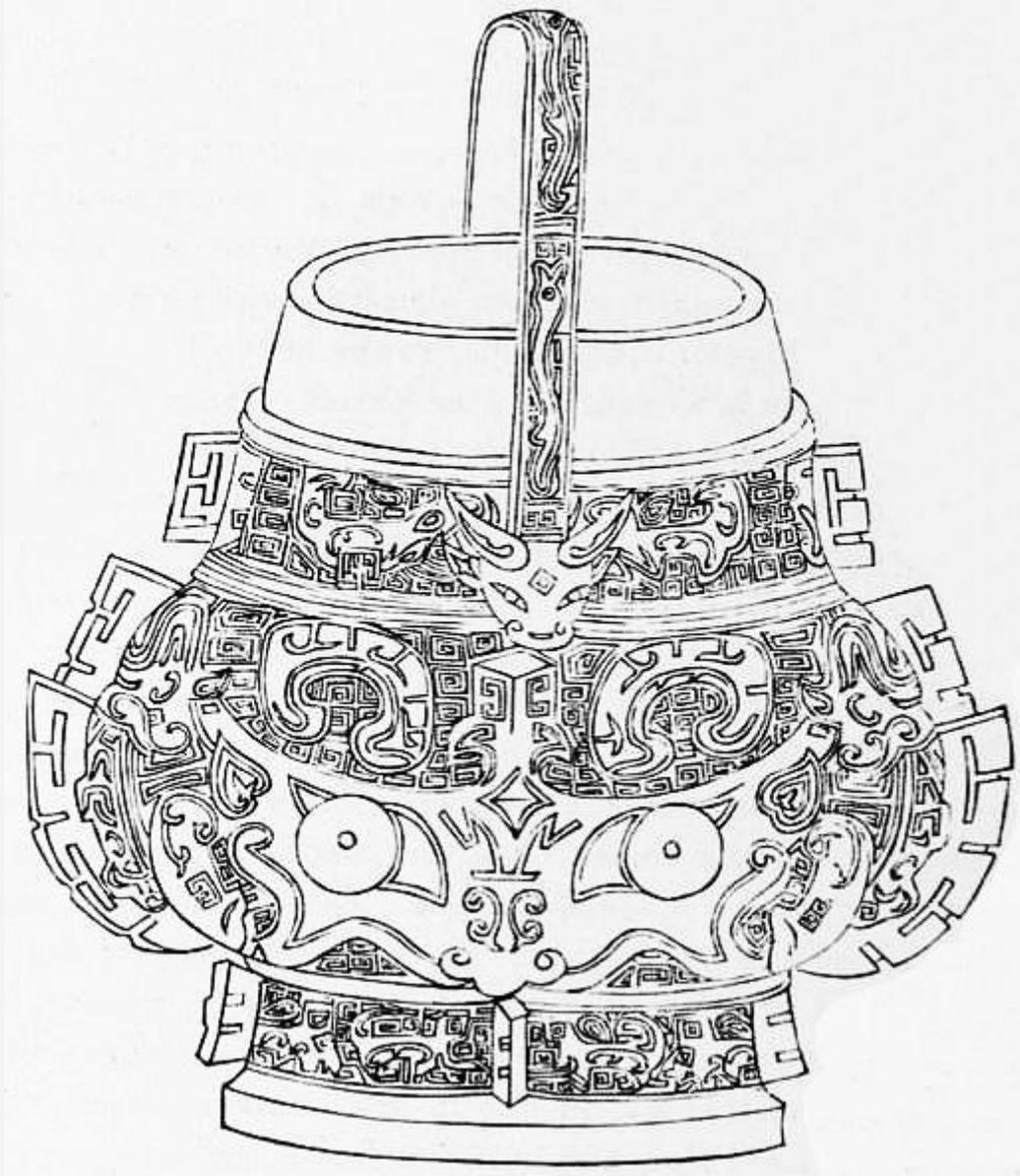
« Le royaume Kao-tchang est le même que le Kou-che des Han, c'est la cour des anciens rois ; il est à 4.300 li à l'ouest de la capitale (Si-ngan-fou). À la 7^e année de Ouen-teu (624), le roi Ouen-t'aè offrit à l'empereur deux chiens, un mâle et une femelle, hauts de six pouces et longs d'un pied au plus ; ils sont d'une nature très intelligente, peuvent conduire un cheval et tenir un flambeau dans la bouche. On dit qu'ils sont originaires de Constantinople, et la Chine eut des chiens de ces pays-là sous la dynastie des T'ang, lorsque l'empereur Kao-tsou était sur le trône.

Ces petits chiens de Péking sont en effet très intelligents : les uns sont à longs poils, les autres ^{p.384} à poils ras ; ils ne sont pas cependant aussi petits qu'on le croit en Europe, et lorsqu'on y parle des chiens à mettre dans la manche, il faudrait se souvenir que les Chinois ont la manche très large : le vrai carlin de Péking doit avoir une tête de lion garnie de longs poils ressemblant à une crinière, le museau aplati, les yeux très gros, les oreilles longues et poilues, les jambes courtes, le corps peu allongé et une superbe queue en panache. La loutre vulgaire n'est point inconnue, non plus que la gerboise et plusieurs espèces de rats ; on ne voit ici que le *lepus tolai*, et le lapin n'existe qu'à l'état domestique.

Parmi les grands animaux, Péking a le chameau à deux bosses, beaucoup plus grand que l'espèce africaine ; et dans la forêt impériale près de Je-hol, se chassent le sanglier, le grand cerf (ma-lou), un plus petit tacheté (yang-lou) et le chevreuil qui, avec l'antilope *caudata*, est assez commun dans les montagnes

Péking. Description.

de l'ouest. Quant à l'antilope *gutturosa* et à l'argali, ils ne se trouvent qu'en dehors de la Grande muraille. (Voir, pour plus de détails, dans les nouvelles Archives du Muséum, le [Catalogue des Mammifères rédigé par Monsieur Armand David.](#))



Dynastie des Chang. (1766-1154 av. J.-C.)

Ce vase, destiné à mettre l'eau des sacrifices, est la plupart du temps en bronze ; cependant on en rencontre en porcelaine imitant le bronze ; dans ce cas, l'anse est fixe et assez épaisse. On peut bien difficilement en trouver d'intacts.

@

CHAPITRE XXIV

Bronzes antiques : Dynasties des Chang, des Tcheou, des Han et des T'ang. p.385



@

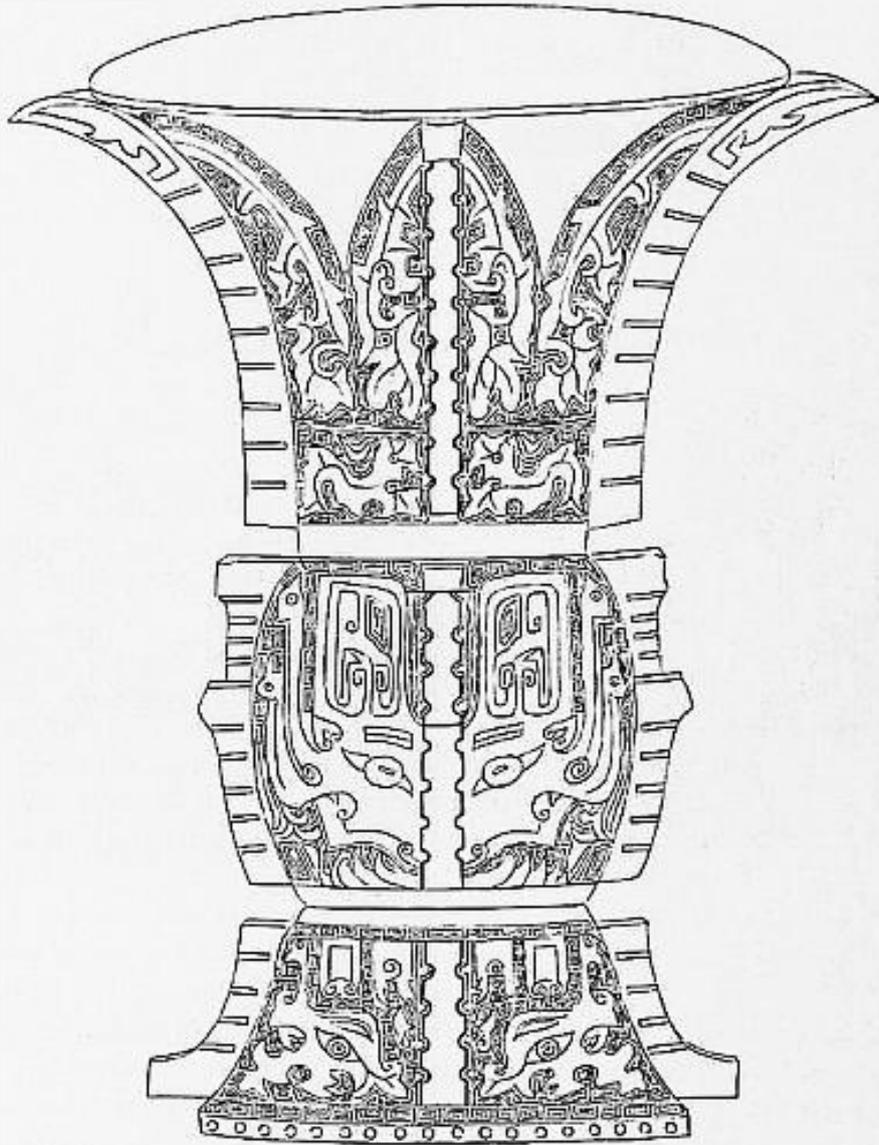
es ouvrages spéciaux ont été faits en Europe sur les bronzes de Chine ; mais, en matière de bronze antique, les deux traités qui ont le plus de valeur aux yeux des Chinois, sont le *Kao-k'ou-tou* et le *Pouo-k'ou-tou*.

C'est surtout dans la province du Chen-si et dans la ville de Si-ngan-fou, que l'on peut encore découvrir les anciens bronzes ; car la cour a toujours résidé dans cette partie de la Chine dès les premiers temps. On y rencontre, en creusant la terre, des vases, des armes, des monnaies anciennes qui, pour la plupart, sont vendus sur les lieux mêmes à des connaisseurs. Ceux-ci les apportent dans la capitale et réalisent de beaux bénéfices. Les grands mandarins et les gens riches de Péking estiment beaucoup les anciens vases, et les payent fort cher. Indiquons-en quelques-uns tirés des ouvrages cités plus haut, et qui semblent propres à faire connaître l'art chinois sous les anciennes dynasties.

Dynastie des Chang (1766-1154 avant J.-C.)

Urne à anses sans couvercle, décorée de têtes de bœufs, arabesques à éclairs, filets extérieurs ajourés. Ce vase servait à porter l'eau pour les sacrifices. On peut encore en acheter aujourd'hui du même genre, mais ils ne sont pas de la dynastie des Chang (Voir p. 384).

Grand vase cornet à renflement, décoré de grandes arabesques et d'éclairs. Les arêtes se continuant de bas en haut sur quatre faces sont ajourées. Ce vase de très belle forme a été imité en porcelaine, en jade et en cloisonné ; les divers motifs qui le décorent sont fort appréciés des Chinois (Voir p. 386). p.386



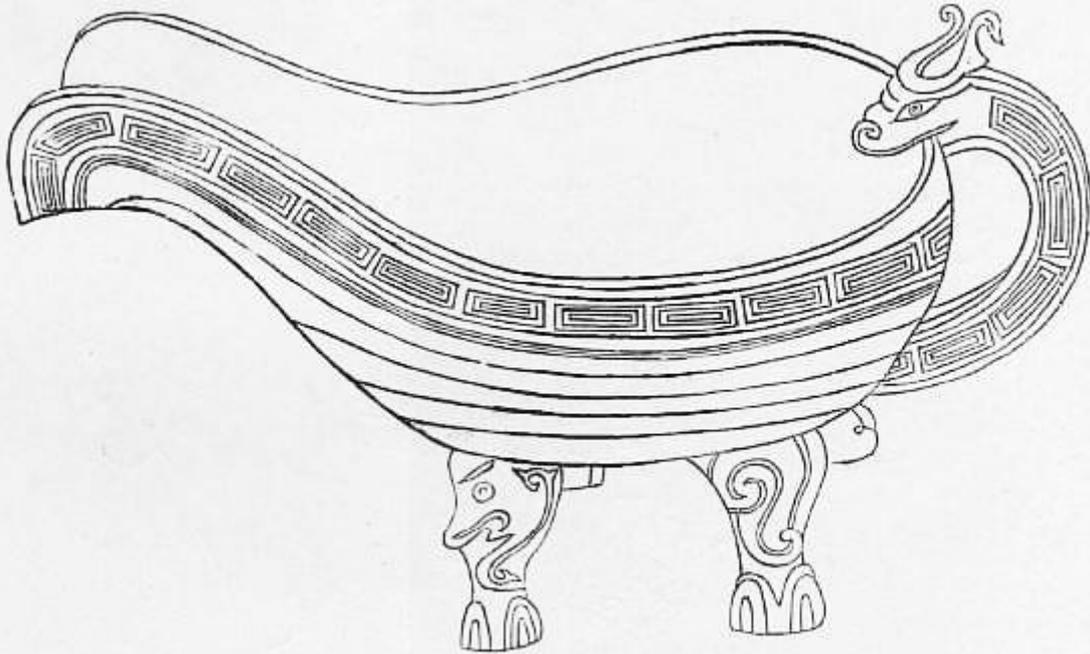
Le nom de ce vase est Chang-fou-i-kiuè ; le mot kiuè signifie une sorte de calice ; il a trois pieds et deux espèces de pitons le surmontent ; sa seule poignée est décorée d'une tête de chimère. Beaucoup de vases sont unis mais quelques-uns ornés de dessins comme celui-ci. On s'en servait pour le vin et les autres liquides à offrir aux divinités.

Dynastie des Tcheou (1122-255 av. J.-C.)

p.387 Cheou-lou ; ce nom signifie brûle-parfums en forme de monstre ; d'après l'histoire il appartenait à un collectionneur nommé Ly che, qui l'avait découvert dans le sud de la Chine près de la ville de Cheou-tch'oun ; il était surtout destiné à brûler l'encens, dont la fumée sortait par la bouche du monstre.

Péking. Description.

Tcho-niou-tsou-i, vase à pieds de bœuf ; cette petite coupe servait à verser de l'eau sur les mains pour les purifier avant les sacrifices ; les trois pieds représentent des pieds de bœuf et la poignée une tête de veau. (Voir ci-dessous.)



Cheou-lée-ouen-li-cheou-siè-hou ; ce nom signifie : vase à vin à dessins d'éclairs et à tête de Li pour être porté. Le Li est un animal fabuleux dont on voit en effet la tête au bas des anses. Ce vase est très élégant et rare. On en rencontre qui sont niellés d'argent et d'or.

Tcheou-fou-tsoun ; fou signifie oiseau, et tsoun vase à vin. D'après l'histoire, on se sert de ce vase dans les réceptions impériales ; il représente un oiseau d'eau, pour avertir les buveurs de se surveiller et de ne point se laisser aller à un excès en présence de l'empereur.

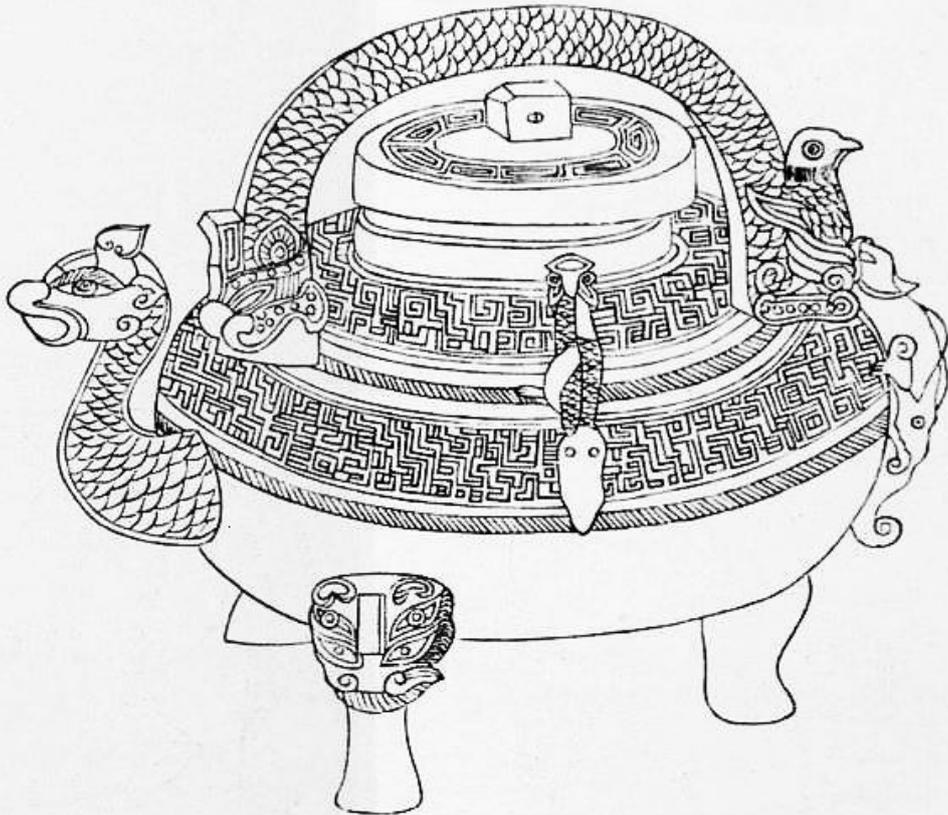
Siè-eul-tchoung ; ce nom signifie cloche à oreilles ; une particularité de cette cloche est qu'elle n'est point percée par le haut, comme presque toutes les cloches chinoises.

Elle servait pour la musique des pagodes, et se frappait avec un petit maillet en bois.

Tcheou-san-liho ou vase aux trois monstres ; espèce de théière fort bien sculptée, dont on se servait pour l'usage ordinaire ; elle n'était pas réservée aux pagodes.

Péking. Description.

Ce vase est assez difficile à trouver même en imitation. (Voir p. 388.)



p.388 Tcheou-si-tsoun ; si veut dire bœuf. Ce bronze date, dit-on, de l'empereur Hoki qui régnait du temps des trois royaumes.



Le bœuf est regardé comme un des animaux les plus utiles et les plus vénérés. On se servait de ce vase dans les pagodes.

Péking. Description.

Tcheou-hou-kia ou vase du Tigre ; une tête de tigre est figurée en effet dans la poignée. Il existait, dit-on, sous les premiers empereurs et sous Choun-ouang en particulier.

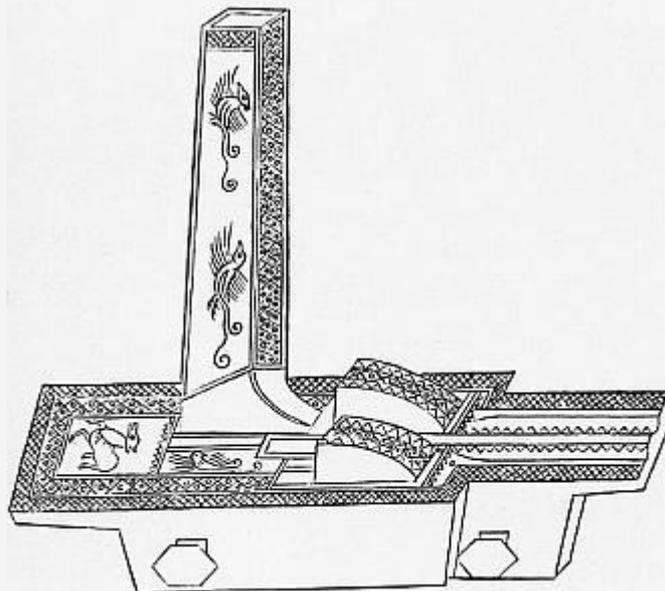
Tcheou-tchoui-hoa, lée-ouen-sien, ou vase dont les fleurs se dirigent en bas et dont le tour représente des éclairs (lée-ouen) ; il est porté sur trois têtes d'éléphants dont les trompes forment les pieds ; il servait à cuire ou bouillir certaines offrandes pour les sacrifices.

La jolie cloche : Tsi-ho-pouo-tchoung ; dénomination qui vient probablement du nom de l'empereur sous lequel elle a été fondue ; elle est marquée de caractères dans l'intérieur et sert pour la musique des mariages ; elle se frappe avec un maillet de bois ; on en rencontre de complètement dorées, et même en porcelaine imitant le bronze ; ces dernières ont une très grande valeur.

Grand brûle-parfums de pagode, de forme carrée, en bronze décoré d'arabesques en relief et d'arêtes découpées à jour. Il est monté sur quatre pieds recourbés et du même style. On trouve, quoique rarement, ce même brûle-parfums en porcelaine, bleu et blanc, ou en porcelaine d'un blanc laiteux uniforme ; il y en a même en jade vert foncé (pi-iu).

Dynastie des Han (206 av. J.-C. à 220 ap. J.-C.)

p.389 Détente pour arbalète de guerre et de chasse. Bronze niellé d'argent et décoré de figures d'animaux. (Voir ci-dessous.)



Péking. Description.

Ts'ing-tchoung-lée-ouen-to ; vase pesant à fleurs d'éclairs pour mettre l'eau ; il était exclusivement destiné aux pagodes et fort bien travaillé, sans aucun couvercle et avec deux anses.

You-ping-ouen-lou ; ce nom signifie : vase à eau chaude, ayant une queue. Du temps des Han, les Mongols se servaient de ce vase pour faire chauffer leur vin dans un récipient qui trempait dans l'eau bouillante : on chauffait par dessous jusqu'à ébullition ; quatre animaux symboliques : un tigre, une chimère, une tortue et un phénix, décorent le tour du vase ; quatre nains en forment les pieds.

Han-si-cheou-pée ; pée veut dire un verre ou gobelet à boire, et si-cheou, tête de bœuf. Une petite chaînette d'anneaux en forme d'os de poisson, servait à suspendre ce vase.

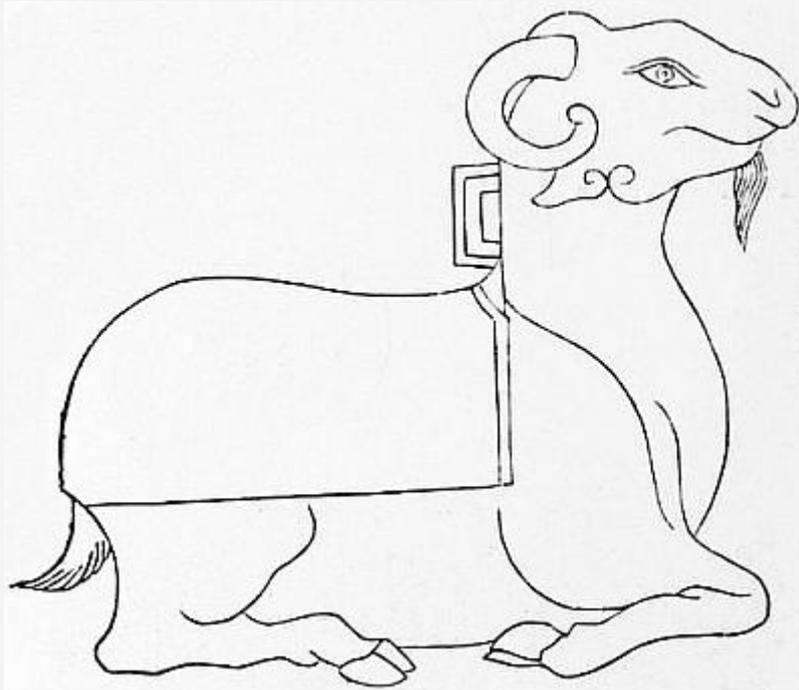
On en voit rarement, et presque toujours la chaînette manque.

Dynastie des T'ang (618-905 ap. J.-C.)

p.390 Pi-siè-teng ; lampe que l'on allumait pour chasser les démons : forme d'animal fabuleux, espèce de griffon.

Cet objet est assez rare et difficile à trouver,

Yang-teng ; mot-à-mot, lampe du mouton ; elle a été inventée par un bonze nommé Ta-Tse-sse, dans la ville de Tch'eng-tou-fou, de la province du Sse-tchouan ; comme la précédente, c'est une pièce difficile à se procurer. (Ci-dessous.)



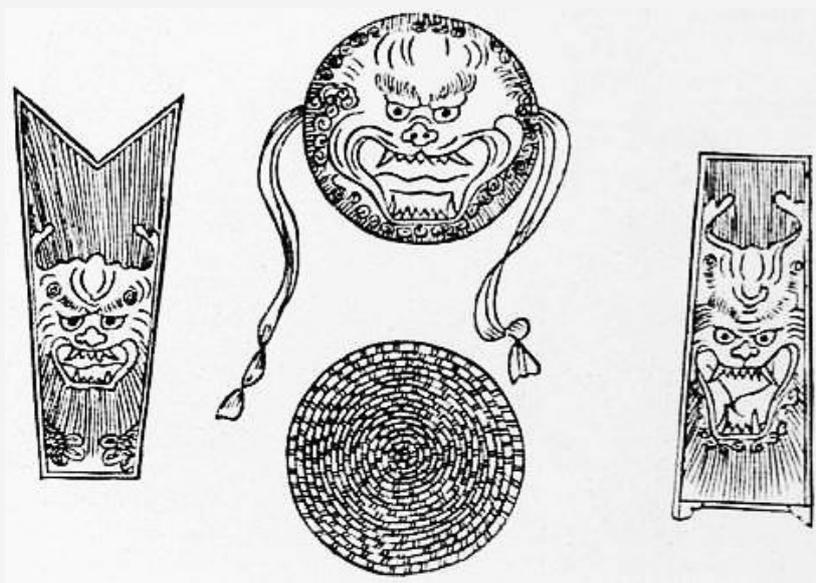
Péking. Description.

Y-hoa-ki-tsou-teng ; ce nom signifie : lampe à patte de poule ; un de ses pieds en effet est en forme de patte de poule. Cette lampe a été faite par un nommé Léou, dans la ville de Kaè-foung-fou dans le Ho-nan.

Animal fabuleux en bronze à tête de serpent et à trois pattes ornées chacune de deux griffes, fabriqué en deux matières différentes et à deux teintes ; se plaçait dans les pagodes taoïstes. — Ce motif se rencontre encore assez fréquemment soit en jade vert, soit en émail cloisonné.

You-ping-foung-koui-teng ; ce nom signifie lampe à queue avec phénix et tortue ; le possesseur de ce bel objet était un nommé Suè-che, habitant la ville de King-tchao ; on se servait de cette lampe en voyage. Ce bronze est fort bien travaillé, le phénix foung-hoang est sculpté avec soin et repose sur la carapace de la tortue. — Cette même lampe existe en jade vert appelé pi-iu et un vieux cloisonné ; c'est un bronze ^{p.391} artistique ayant une assez grande valeur et difficile à trouver. Le godet supérieur se remplit d'huile dans laquelle on met tremper quelques filets de moelle de sureau, qui n'ont pas plus d'un millimètre de diamètre ; on en allume à volonté un ou plusieurs.

Ces quelques spécimens nous paraissent suffisants pour donner une idée de la forme et de la décoration des bronzes antiques. Les ouvrages chinois cités au commencement de ce chapitre, en contiennent la collection presque complète ; ils se composent de plus de 50 volumes qu'il est facile de se procurer à Péking.



CHAPITRE XXV

La céramique : dynasties des Soung, Yuen, Ming et Ts'ing. p.392

@



aire un traité sur la céramique chinoise après les savantes études de M. Stanislas Julien, après surtout le récent ouvrage de M. Ernest Grandidier, serait une présomption ; ce dernier auteur, non seulement par son livre a jeté un jour nouveau sur la matière, mais encore il a permis à chacun de se rendre compte par lui-même de la valeur des produits céramiques de l'Extrême-Orient, car sa collection, offerte au Musée du Louvre, est probablement sans rivale. Sans entrer dans les détails de fabrication et de classification,

il ne sera peut-être pas sans intérêt de placer ici quelques notes sur les plus belles porcelaines que l'on peut encore rencontrer à Péking. Sans doute, bien avant la dynastie des Soung, les Chinois connaissaient déjà et la terre émaillée et la porcelaine proprement dite, mais personne ici ne parle jamais des objets céramiques ayant précédé cette dynastie. Aussi bien les marchands que les collectionneurs pékinois, tous s'accordent sur la nomenclature exprimée par ces quatre mots : Soung, Yuen, Ming, Ts'ing.

1. Lampe au phénix des Soung.

Ting-yao nommé Foung-lien-teng, c'est-à-dire lampe du phénix et du nénuphar ; blanc pur ; 1 pied 6 pouces de haut ; pièce superbe mais fort difficile à trouver ; on en a fait des imitations sous K'ien-loung.

Quand on pense que la dynastie des Soung régnait sur la Chine de 960 à 1260, c'est-à-dire il y a près de



Péking. Description.



mille ans, on est déjà bien étonné de trouver encore des pièces de porcelaine de cette époque ; beaucoup, même parmi les Chinois, mettent en doute l'existence actuelle d'un vrai vase des Song, d'autant plus que la porcelaine de ce temps n'étant pas décorée et presque toujours d'un blanc plus ou moins pur, il n'était pas difficile de l'imiter.

2. — Brûle-parfums des Song.

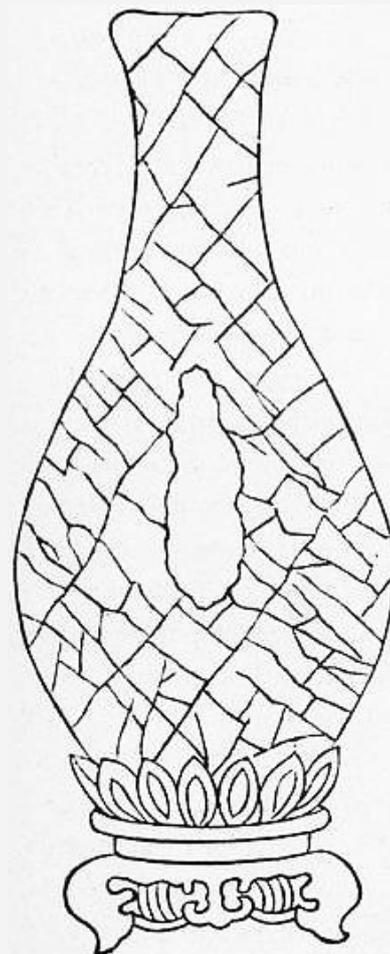
Ce brûle-parfums est de la fabrique *ting* ; d'un blanc de jade, le vernis en est brillant et les fleurs sont légèrement en relief : c'est une imitation en porcelaine d'un vase en bronze de la dynastie des Tcheou ; la teinte est parfaite, sans tache ni granulation.

La dynastie suivante, celle des Yuen, de 1260 à 1368, a laissé quelques pièces authentiques dont nous indiquerons les principales : les blancs, tirant quelquefois sur l'ivoire et dont la pâte est souvent terreuse ; ces pièces sont toujours fort légères, sans sonorité et parfois décorées d'arabesques sous couverte, c'est-à-dire sous la couche de vernis qui les rend brillantes ; les céladons, c'est-à-dire les monochromes à teinte extrêmement légère et vaporeuse, parmi lesquels on peut ranger la p.393 porcelaine de Loung-ts'iuen, dont le dessous n'est pas émaillé en entier ; les aubergines ou porcelaines violacées avec plus ou moins d'intensité, mais il n'est pas certain que toutes les pièces encore existantes soient bien authentiques ; les clairs-de-lune, ainsi appelés en Europe,

3. Clair-de-lune des Yuen.

Charmant petit vase de porcelaine appelée *Louan-ting* ; la teinte est d'un bleu très léger, tirant sur la turquoise et appelé œuf de canard ; au milieu se voit une tache de violet parfait ; le vase est craquelé, mais les craquelures sont plus serrées que dans le *clair-de-lune* ordinaire.

quoique cette dénomination soit presque inconnue en Chine ; ces pièces sont d'un bleu très pâle rappelant l'œuf de canard et tirant un peu sur la turquoise. Presque toutes ces pièces sont marquées d'une tache violette qui permet d'en distinguer infailliblement l'authenticité. On en a imité l'émail, la craquelure, la couleur, mais jamais on n'a pu arriver à l'imitation de la vraie tache violette qui, dans les pièces fausses est rougeâtre et sans brillant ; enfin les



Kiun-yao, pièces variant du bleu cendré au violet aubergine en passant par différentes teintes rouges et qui sont toutes marquées d'un numéro de 1 à 10, ce qui en constitue dix espèces différentes. Les plus belles ont presque toujours la forme d'une coupe aplatie, extérieurement divisée en plusieurs lobes et portée sur trois pieds ; leur hauteur totale ne dépasse pas six centimètres et leur plus grand diamètre mesure un pied. L'extérieur de ces belles coupes, aubergine Kiun-yao, est toujours d'un bleu cendré tirant sur le clair de lune et légèrement vermicellé. Malgré les prix extrêmement élevés de ces porcelaines, il est bien rare que l'on puisse affirmer avec une certitude absolue qu'elles datent des Yuen. À l'exception du clair de lune, les pièces de cette époque ont toutes été supérieurement imitées et sous les Ming et sous K'ien-loung.



4. Grande potiche Ming (Musée du Louvre).

Splendide grande potiche de l'empereur Kia-king des Ming. Cette pièce est sans rivale ; les émaux rouges et bleus sont du plus grand éclat ; les poissons ornés de la teinte jaune-orange, si rare dans les Ming, sont de forme gracieuse et bien dessinés. Le couvercle arrondi est décoré des mêmes motifs que le vase et surmonté d'un bouton polychrome. Il serait difficile de trouver une pièce des Ming plus parfaite.

5. Vase Ouan-li des Ming.

Ce magnifique vase Ming mesure 50 centimètres de hauteur et se distingue par la finesse du dessin, chose rare sous cette dynastie. La forme ne laisse rien à désirer, et les dragons qui le décorent, avec quelques fleurs, sont émaillés aux quatre couleurs : les bleus et les rouges sont intenses, les verts et les jaunes sont seuls assez légers. Cette belle pièce est marquée Ouan-li, et son authenticité est incontestable.

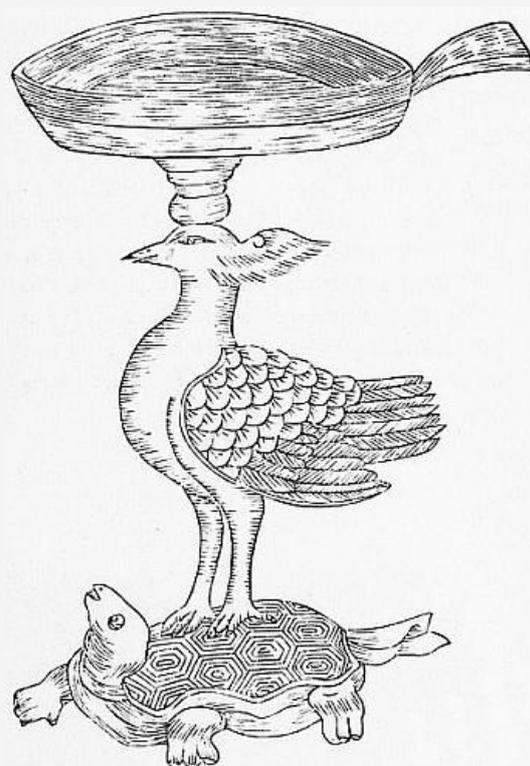
La dynastie des Ming (1368-1620) commença les grands décors et employa les ^{p.394} grands émaux à couleurs franches et vigoureuses ; bien que les dessins soient grossiers, sans perspective et sans proportions, les lignes sont toujours à grand effet. Si la pièce est monochrome, comme dans les grands plats Loung-ts'iuen vernissés des deux côtés, sous la couverte apparaissent de grandes arabesques, de grandes fleurs ou même des dragons largement dessinés. Si la pièce est polychrome, les bleus, les rouges, les verts et les jaunes sont intenses ; on rencontre même, quoique plus rarement, une belle teinte orange dont le ton franc est du meilleur effet. Parmi les vases Ming, on en trouve qui mesurent plus d'un mètre de haut et ont la forme de cornet peu évasé avec renflements au milieu ; ceux-ci sont marqués du nom de l'empereur Ouan-li et fabriqués en deux pièces ressoudées

ensemble ; d'autres pièces de la même marque, plus fines, plus rares et plus petites, ont quatre faces, et leur forme gracieuse est plus agréable à l'œil. Elles sont à cinq couleurs et beaucoup mieux dessinées que les grandes pièces. Les porcelaines marquées Suen-teu ont souvent la forme de gourdes, et les fonds en sont décorés d'arabesques vertes ou bleu indigo. Les

6. Lampe des Ming.

Tcheng-teu-foung-koui-teng, lampe du phénix et de la tortue de l'empereur Tcheng-teu ; on peut remarquer que nous avons vu presque exactement le même modèle en bronze, cette pièce est de couleur châtain-clair et la porcelaine est belle, quoique le vernis ne soit pas vitreux ; très difficile à trouver.

noms des empereurs Tcheng-hoa, Kia-tsing servent aussi de marque à de très beaux vases et à



Péking. Description.



d'énormes potiches à p.396 couvercle arrondi. Malgré la perfection que devait acquérir plus tard la porcelaine, il semble que les Ming aient atteint le maximum par l'intensité des couleurs, excepté pour le vert, où K'ang-si les a surpassés.

7. Théière des Ming.

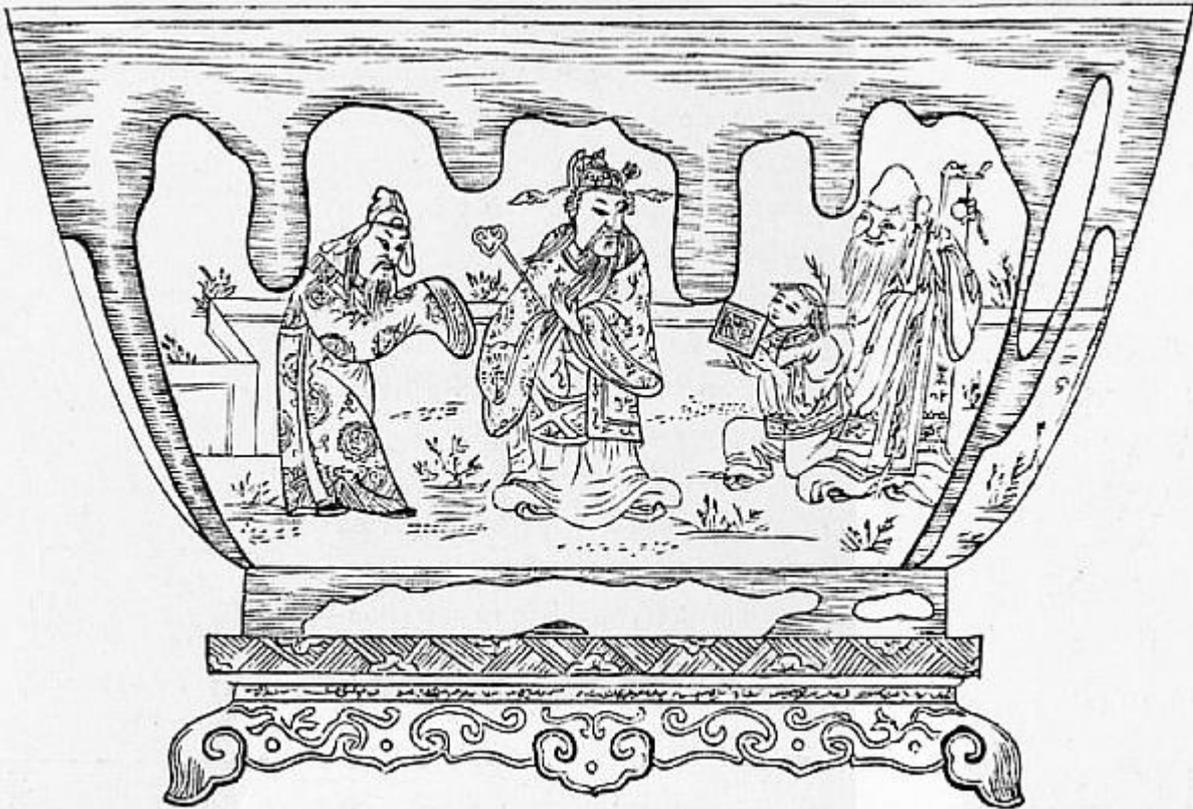
Hoang-ts'e-yao, fabrique de porcelaine jaune ; cette gourde est jaune pâle avec des fleurs de couleurs variées ; c'est une fort jolie pièce, mais le vernis est un peu opaque et n'a rien de vitreux ; les verts ne sont pas foncés et n'approchent pas des beaux verts K'ang-si.

8. Vase Kia-king des Ming.

Cette potiche, fond vert opaque avec réserves ou médaillons décorés, est de l'empereur Kia-king des Ming. Les arabesques sont dessinées avec plus de soin, que d'ordinaire. On voit au col des langues bleues et rouges qui ne laissent aucun doute sur l'origine de la potiche, qui a certainement précédé l'époque K'ang-si.

À l'avènement de la dynastie manchoue, pendant près de cinquante années, la Chine fut en guerre et en révolution ; l'art du porcelainier ne dut point, pendant ce temps, faire de notables progrès ; cependant sous le règne de Choun-tche, premier empereur tartare, il put y avoir des artistes chercheurs qui améliorèrent, au point de vue des dessins et des émaux verts, la fabrication des Ming. Ce fut comme une époque de transition et c'est, ce semble, pour cette raison qu'on rencontre aujourd'hui dans la capitale une quantité notable de potiches à couvercle, qu'il est fort difficile d'attribuer aux Ming, à cause de leurs dessins plus corrects et presque impossible d'accepter pour du K'ang-si, à cause des rouges et des bleus qui sont évidemment de la dynastie précédente. K'ang si arriva enfin : aimant les arts et les artistes, il favorisa l'industrie de la porcelaine, qui pendant les 60 années de son règne fit un pas de géant. Les porcelaines de K'ang-si sont tout ce qu'on peut voir de plus beau en fait d'émail ; aux couleurs déjà trouvées sous les Ming, il ajouta le grand vert intense, communément appelé grand vert K'ang-si ; ce vert épais, vitreux, presque translucide, a fait donner aux vases K'ang-si le nom de « Vases de la famille verte ». Cette dénomination ne semble point exacte et les Chinois ne la





9. Coupe sang-de-bœuf, avec réserve en san-ts'aè.

Porcelaine K'ang-si (Les trois bonheurs, Pé-t'ang).

Cette grande coupe est une des pièces les plus rares que l'on puisse voir. C'est un *sang de bœuf* couleur gelée de groseilles dans lequel on a ménagé une réserve formant médaillon en porcelaine *san-ts'aè*. Outre la couleur et l'émail, qui est magnifique comme dans tous les beaux *lang-iao*, nous avons sur cette coupe un dessin bien fini représentant « les trois bonheurs ». Sans aucun doute cet objet sera une surprise pour les connaisseurs, qui lui accorderont l'attention qu'il mérite.

connaissent pas. Sous K'ang-si en effet, on inventa bien autre chose que le vert ; les violets, les noirs furent employés dans la décoration des vases, et quant à la forme, elle varia à l'infini. Parmi les plus belles pièces, citons d'abord les ^{p.397} vases carrés fond noir ornés sur chaque face des fleurs particulières aux quatre saisons de l'année : ils sont splendides, mais aujourd'hui presque introuvables à Péking, ayant tous été achetés pour les collections d'Europe. Citons encore ces mêmes vases carrés à fond vert clair ou jaune citron, plus rares peut-être que les précédents.

Viennent ensuite les vases arrondis appelés *pang-tse-ping* ; ceux-ci, ou bien sont décorés sur tout leur pourtour de grands motifs guerriers, ou bien sont à médaillons ; cette dernière espèce porte deux, quatre, six et même quelquefois huit médaillons à fond blanc, ornés des émaux les plus remarquables ; l'entourage des médaillons est chargé d'arabesques et de chrysanthèmes sur un ton verdâtre moucheté de points noirs ; ou recouvert d'un magnifique *bleu-fouetté* du plus riche effet.



10. Vase K'ang-si.

Vase fort rare à fond violet aubergine et fleurs vertes. Le fond du vase et son extrémité sont sans émail. Cette pièce, réminiscence de la dynastie des Soung, est presque introuvable.

Des vasques souvent fort grandes appelées « *yu-kang* » (vases à poissons) se rencontrent aussi en couleurs, quoique très rarement ; elles sont habituellement en bleu et blanc, car l'époque K'ang-si n'a pas moins fait progresser cette sorte de porcelaine, fort abondante mais fort grossière sous les Ming.

Sous K'ang-si, les pièces en porcelaine à trois couleurs (*san-ts'aè*) que la dynastie précédente avait ébauchées, arrivèrent à leur perfection ; p.398 ces trois couleurs sont : le *jaune*, le *violet* et le *grand vert*.

11. Vase fond noir K'ang-si.

Nous voici à la plus belle époque de K'ang-si. Ce vase est à fond noir décoré. Il est carré et porte sur chaque côté les fleurs des quatre saisons de l'année. — C'est la grande famille verte dont les émaux sont presque translucides. Autour des quatre motifs de fleurs qui décorent les médaillons et le col, le fond est pointillé de noir. — Les oiseaux seuls sont légèrement teintés de jaune-citron. Cette pièce intacte vaut à Péking au moins 2.000 francs et devient de plus en plus rare. Elle mesure 45 centimètres de haut. On a fabriqué de grands vases cornet du même genre, mais ils sont introuvables.

C'est aussi sous ce règne que commencèrent les *bleus turquoise* et les *lang-yao* ou *sang de bœuf*, ainsi que plusieurs autres rouges qu'il serait trop long d'énumérer ; du reste les dénominations comme : *sang de bœuf*, *sang de poulet*, *fraise écrasée*, *peau de pêche*, ne sont employées que par les classificateurs de l'Europe. Le rouge si merveilleusement beau des pièces *lang-yao* a donné lieu à une légende émouvante :

« Le nommé Lang avait reçu de l'empereur l'ordre de faire des vases couleur de sang ; après des essais persévérants mais toujours infructueux, après avoir, comme Bernard Palissy, brûlé son mobilier pour



chauffer ses fours, et réduit sa famille à la misère, désespéré et craignant la colère impériale, il poignarda sa femme et ses enfants, et se plongea un couteau dans la poitrine après s'être précipité dans le four avec tous les siens ; les vases en cuisson furent alors subitement teints de ce sang généreux.



12. 13. Vases K'ang-si.

12. Vase bleu et blanc de K'ang-si, rare. Dragon bleu marine dans les nuages, fond blanc pur. Il est possible que cette pièce soit de K'ien-loung, car le travail est trop fini pour être de K'ang-si ; elle porte cependant la marque de ce dernier empereur.

13. Superbe vase K'ang-si, fond bien fouetté ; bordure noire à fleurs variées, avec quatre médaillons fond blanc décorés des plus beaux émaux de couleur. Il mesure 0 m 45 cm et vaut 2.000 francs ; on ne le trouve que très rarement.

Citons encore pour mémoire l'application de l'or sur les porcelaines, et la découverte d'une teinte lie de vin appelée *rose K'ang-si*.

Péking. Description.

14. Brûle-parfums K'ang-si.

Petit brûle-parfums K'ang-si bleu et blanc, de porcelaine supérieure. Couvercle et pied en bois dur. Belle pièce.

Sous cet illustre règne on exécuta même des vases à personnages en relief, des théières imitant les caractères *cheou* (longévitité) et *fou* (bonheur). On parvint à p.399 décorer aussi de paysages *san-ts'aè*, quelques bols lang-yao, enfin à *flamber* le fameux *sang-de-bœuf*. Toutes ces dernières pièces sont tellement rares que c'est presque un miracle de les découvrir.

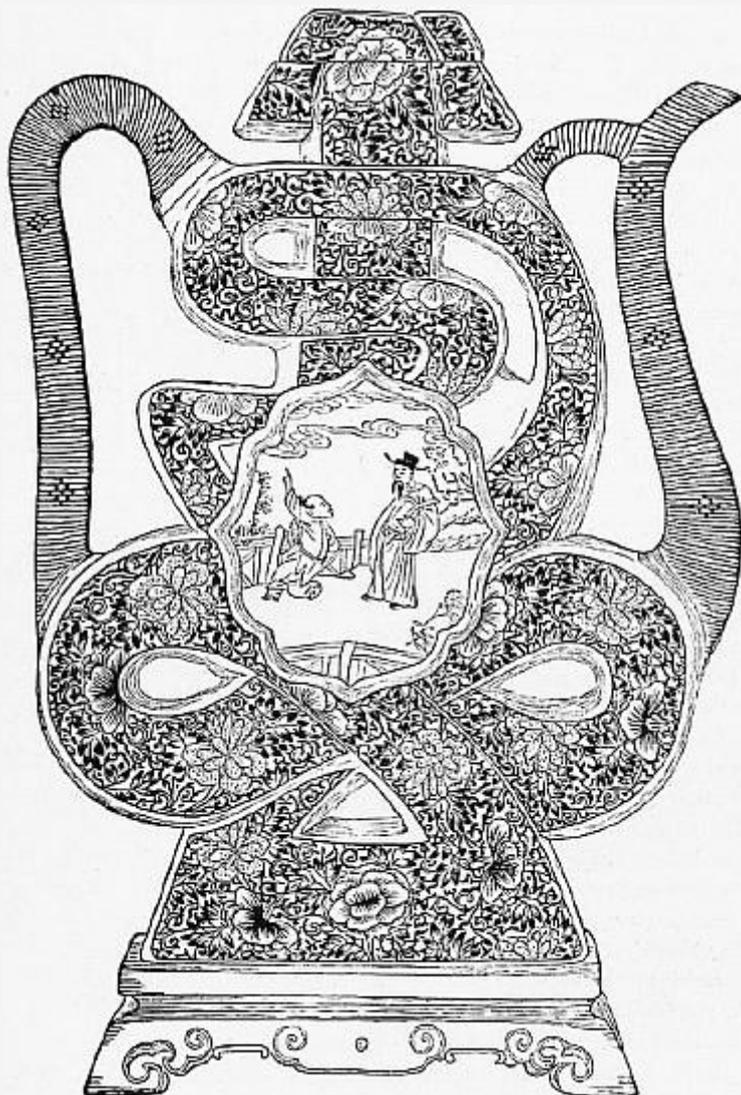


15. Vase à vin, K'ang-si, *san-ts'aè*.

Collection Granddier, Musée du Louvre.

Voici un spécimen de la porcelaine K'ang-si qui se rencontre bien rarement. Il a été fabriqué fort peu de pièces de ce genre, et probablement il n'en existe aucune d'aussi parfaite que celle-ci. Sur un fond vert K'ang-si, se détachent un feuillage noir et des pivoinés de plusieurs couleurs ; les anses et le goulot sont formés d'un treillis en jaune pâle. Le centre est décoré d'un agréable médaillon dont le fini du dessin ne laisse rien à désirer ; c'est une pièce admirable.

Sous Young-tcheng, successeur de K'ang-si, la teinte générale des porcelaines fut sensiblement modifiée ; les couleurs devinrent un peu nébuleuses, les bleus surtout furent plus légers et un peu baveux. À leur teinte indécise, à un certain flou spécial, il est très facile de distinguer les pièces de Young-tcheng, quoique elles portent presque toujours la marque de K'ang-si ; du reste, leur exécution est parfaite, les pâtes sont sans défaut et les dessins très soignés. Cette époque préparait pour ainsi dire la suivante, pendant laquelle la céramique chinoise atteignit son apogée, sinon pour les émaux, du moins pour la perfection des formes et du dessin.





16. Vase Kouan-yao K'ien-loung.

Kouan-yao, fabrique des mandarins ; vase carré, couleur poireau, genre clair-de-lune pâle, craquelé ; c'est un vase bien rare, et une imitation des anciens vases des Soung, faite sous K'ien-loung.

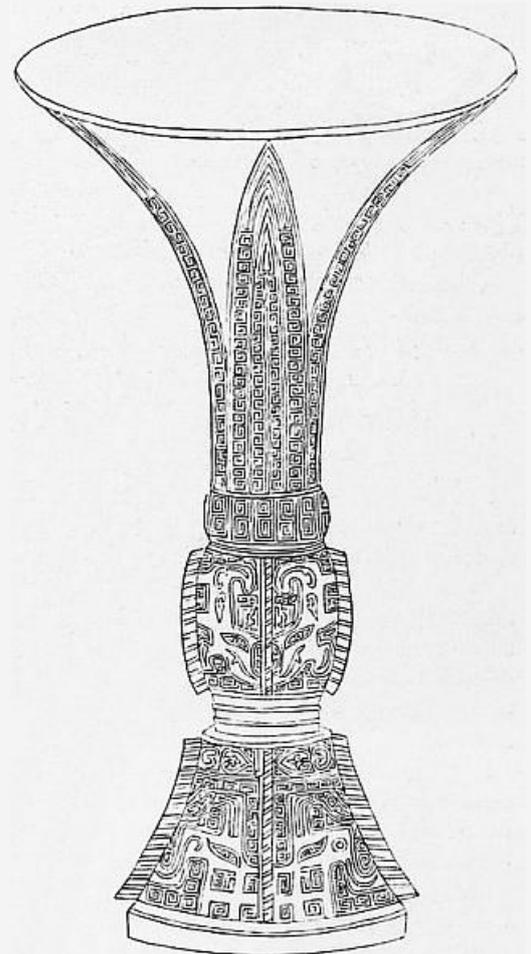
K'ien-loung, artiste et amateur, donna un nouvel essor à la fabrication de la porcelaine, en s'inspirant quelquefois des idées et des procédés européens. C'est sous son règne qu'apparut pour la première fois dans les décors la vraie couleur rose, non point ce rose lie de vin déjà connu sous K'ang-si, mais le rose clair, le rose du Barry, qui fut, dit-on, importé de France par les missionnaires. Ce ^{p.400} qu'il y a d'absolument certain, c'est que dans aucune pièce précédant K'ien-loung on ne trouvera ce rose, et que dans toutes celles de ce règne on en rencontrera toujours plus ou moins. C'est une marque infailible pour distinguer les vases Kien-loung des vases K'ang-si et Young-tcheng. Parmi les plus beaux spécimens de cette époque, citons d'abord

les grands vases aux cent cerfs (pe-lou-ping-tse), qui ne mesurent guère moins d'un mètre de circonférence et atteignent un grand prix lorsqu'ils sont authentiques. On en a fait de nombreuses imitations qui n'ont aucune valeur et sont faciles à distinguer, car elles n'ont ni le grand cachet K'ien-loung, ni la finesse des vraies pièces, ni l'éclat des émaux. Notons aussi les grands vases pansus, ornés des pêches de la longévité, ou des dragons impériaux à couleurs variées.

17. Vase cornet K'ien-loung.

Vase cornet à dessins d'éclairs avec nœud et renflement. Porcelaine imitant le bronze avec taches verdâtres pour simuler le vert-de-gris. Belle pièce et fort rare ; marquée par-dessous du cachet carré de K'ien-loung.

^{p.401} Une des spécialités de cette époque, ce sont les vases et théières à médaillons fond blanc, décorés soit de paysages, soit surtout de groupes d'enfants faisant la procession du dragon ou manœuvrant des barques de plaisir. Dans ces pièces, les médaillons



Péking. Description.

sont entourés d'un fond lie de vin violacé, orné d'arabesques polychromes. Citons enfin des vases fond vert à dessins noirs ; des jaunes soufre à dessins bleus, beaucoup moins vigoureux, du reste, que ceux de K'ang-si ; des vases monochromes comprenant toute l'échelle des rouges, depuis le lang-yao jusqu'au rose le plus tendre en passant par les teintes connues en Europe sous le nom de « peau de pêche » et « fraise écrasée ».



18. Théière K'ien-loung.

Superbe théière à médaillon. Les contours et le couvercle sont couleur lie de vin, agrémentés d'arabesques variées. Le médaillon fond blanc donne l'image d'une maison de plaisance dans laquelle un mandarin passe la saison d'été. Ce paysage est à cinq couleurs et dessiné avec le plus grand soin. C'est une pièce fort belle, mais qu'il est difficile de se procurer intacte.

Quelques-uns de ces vases ont une valeur fort exagérée et que l'engouement seul peut expliquer. Cette époque K'ien-loung, dont les produits rentrent dans ce qu'on appelle communément la famille rose, nom inconnu du reste en Chine, offre des spécimens admirables ; mais, pour les vrais collectionneurs, elle n'atteindra jamais la rareté, la richesse, l'éclat et la perfection des émaux de l'époque K'ang-si. Nous ne dirons rien des règnes suivants, pendant lesquels les

fabricants de porcelaine se sont contentés d'imiter plus ou moins mal des chefs-d'œuvre de leurs devanciers.

Cependant, depuis quelques années, on est arrivé à donner aux nouveaux sang de bœuf une teinte presque aussi belle que celle des anciens ; toutefois un connaisseur ne s'y trompera jamais.

Quant aux imitations des K'ang-si, un coup d'œil suffit à les reconnaître.

Ces quelques notes sur la céramique chinoise nous semblent suffire ; nous les terminerons par la description et la dénomination de certains vases, dont la forme ou la qualité semblent sortir de l'ordinaire.



19. Vase aux coqs, de K'ien-loung

Très rare et très cher. Le dessin est en couleur sur fond blanc pur ; le travail en est très soigné. Dessiné en grandeur naturelle. Cette pièce ne vaut pas moins de 400 francs. Il y a beaucoup d'imitations sans valeur.

Peut-être trouvera-t-on que nous nous sommes un peu trop étendu sur la description des porcelaines ; et cependant cet aperçu est à peine suffisant pour donner une idée des richesses de la céramique chinoise. Nous aurions dû faire dessiner et graver bien d'autres pièces intéressantes, mais il faut savoir se borner. Nous n'avons pas parlé des *rouge-brique* K'ang-si, qui sont si beaux avec leur fond uni et leurs délicates réserves décorées en couleurs. Nous avons passé sous silence les charmantes coupes à sacrifice de K'ang-si, avec leurs verts, leurs pointillés noirs, leurs anses si gracieuses entourées de lézards ou de dragons. Et ces plats superbes du même empereur, où les artistes ont représenté des scènes de chasse, des poissons, des personnages fabuleux, des

Péking. Description.

paysages si vifs en couleur ; nous n'en avons pas dit un mot ! Et toutes ces tabatières, ces coupes, ces petites pièces merveilleuses autant que rares, sur lesquelles le sculpteur et le peintre ont épuisé leur savoir et qui sont sorties sans tache du four à porcelaine, nous ne les avons pas décrites ! c'est à peine si nous avons effleuré un sujet qui nécessiterait des volumes et des albums entiers. Nous espérons cependant avoir donné une légère teinture de l'art chinois, et les quelques notions que nous sommes obligé d'arrêter ici serviront peut-être au choix et au classement des riches porcelaines chinoises si chères aux amateurs.

Nous terminons cet ouvrage sur Péking, avec la conscience de le laisser fort incomplet. Nos occupations de missionnaire ne nous ont pas permis de nous étendre davantage. Nous avons du moins essayé de donner une vue d'ensemble aussi exacte que possible sur l'histoire et la vie de cette capitale du plus grand empire de l'Asie, en mettant en relief les traits les plus saillants et les plus propres à faire connaître Péking sous ses différents aspects. — Nous aurions désiré mieux satisfaire la curiosité du lecteur, tout en épargnant ses loisirs ; qu'il veuille bien, en considération de notre bonne volonté, nous accorder son indulgence.

@